LVMIERE ET VIE

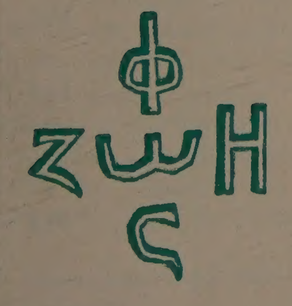
Laïcs et mission de l'Église, I

Charles MOLETTE
Brève histoire de l'Action catholique

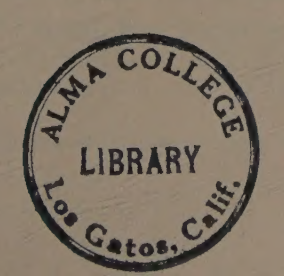
Pierre TOULAT
L'Action catholique rurale

Michel LOEZ
Réflexions d'un pasteur

LUMIÈRE ET VIE
Le bras de la hiérarchie
Des laïcs parlent



63



SOMMAIRE

LVMIERE ET VIE

Tome XII Mai-Juillet 1963 N° 63

Le bras de la hiérarchie

« *Vous savez en quels temps nous vivons et vous entendez ce qu'ils réclament pour ainsi dire à haute voix. D'une part, nous voyons que la société humaine n'a été que trop dépouillée de l'esprit chrétien, qu'a remplacé ordinairement une vie proprement païenne* (...) *D'autre part, nous sommes profondément peiné de constater qu'en beaucoup d'endroits le clergé ne peut suffire aux besoins de notre temps, soit à cause de son effectif excessivement restreint en certaines contrées, soit parce qu'il ne peut atteindre certaines classes de citoyens dont il lui est interdit d'approcher et qui restent étrangers aux conseils et aux préceptes de l'Evangile. C'est pourquoi il est absolument nécessaire que les laïques ne mènent pas une vie oisive, mais qu'unis à la hiérarchie ecclésiastique et dévoués à ses ordres, ils prennent part au combat sacré et lui offrent leurs services* » (PIE XI, *Lettre* Lætus sane *au Cardinal Segura, dans* L'Action Catholique. *Textes pontificaux classés et commentés par l'abbé* E. GUERRY, *p. 21-22*).

« *L'apostolat hiérarchique et la coopération de l'Action catholique tendent à réaliser le programme intégral du Cœur divin : la fondation, l'extension, la stabilisation du Règne du Christ dans les âmes, dans toute son expansion possible, dans toutes ses ramifications, dans toutes les profondeurs que peut atteindre l'activité humaine aidée de la grâce de Dieu* » (PIE XI, *Discours aux Associations catholiques de Rome, 19 avril 1931, dans* GUERRY, *p. 39*).

Dans une époque que n'effrayaient pas les comparaisons militaires, l'appel de Pie XI résonnait comme une mobilisation générale ; *dans l'Action Catholique, le laïcat se sentait* en service commandé : *n'était-il pas devenu, comme l'avait dit Benoît XV et comme le redisait Pie XI,* le bras de la hiérarchie *? L'enseignement du Pape faisait souffler sur l'Eglise un vent d'espoir : comme les Apôtres avaient conquis le monde païen, leurs successeurs, fermement appuyés sur un laïcat généreux et enthousiaste, allaient restaurer le Règne universel du Christ sur la société.*

Si l'œuvre de Pie XI inaugure une nouvelle époque dans la vie missionnaire de l'Eglise, il ne faut pas oublier qu'elle est également un point d'arrivée. Pour qu'elle fût possible, l'Eglise avait dû traverser et surmonter péniblement une grave crise au cours de laquelle s'était profondément transformée la conception qu'elle se faisait de ses rapports avec le monde.

De cette évolution tâtonnante et sinueuse, diluée dans une longue histoire, bornons-nous à donner une représentation schématique, suffisante pour notre propos. Au point de départ, l'Eglise se sent contestée et isolée dans la société du XIXe siècle. Affaiblie par la tourmente révolutionnaire, restée en marge des bouleversements sociaux que provoque l'industrialisation, elle doit comprendre qu'elle est fort loin de se répandre dans le monde et d'animer de l'intérieur la société nouvelle. Mais elle paraît impuissante à prendre au sérieux cette situation qui pourtant ne peut lui échapper. Non sans un certain paradoxe, les jugements les plus pessimistes se retournent aussitôt : le monde incroyant, la société qui proclame qu'elle n'a plus besoin de Dieu, la bourgeoisie rationaliste, le peuple révolutionnaire et ingouvernable, le maître d'école et le professeur pourvoyeurs d'athéisme, oui, l'Eglise voit en face d'elle tous ces ennemis irréconciliables et l'on pourrait multiplier les citations qui attestent qu'elle les a repérés sinon compris. Mais ce monde lui semble si mauvais que sa cause doit être à l'avance tenue pour perdue. On peut faire comme s'il n'existait pas en réalité : bientôt l'Evangile triomphera et l'Eglise retrouvera la place qui lui revient. Plus catastrophique est la condition

du monde et plus sûre est l'espérance de la victoire : la société incrédule n'est rien, en définitive, pour cette seule raison qu'elle est hors de l'Eglise et contre elle.

Cette vision ambiguë va être remise en question, lentement, mais sûrement. Les faits vont s'imposer et les témoins les plus lucides, à leur grande surprise parfois, pourront enfin se faire entendre. La société civile, indifférente ou hostile à la religion, semble bien faite pour durer. Son existence est autre chose que cette promesse d'un proche triomphe, ainsi qu'on s'en voulait persuader ; on doit l'interpréter plutôt comme le signe d'un échec de l'Eglise.

Devenus conscients de leur faiblesse et acceptant leur isolement comme un fait indéniable, les catholiques vont désormais pouvoir tenter d'en sortir. Mais comment briser le cercle ? Pour que l'Eglise surmonte son isolement, il lui faudrait transformer le monde. N'est-ce pas une tâche irréalisable, puisque le mal dont on souffre est justement la séparation du monde et de l'Eglise ? Deux partenaires qui ne se comprennent pas parce qu'ils ne parlent pas le même langage peuvent bien discourir aussi longtemps qu'ils le voudront : rien ne changera et leur dialogue de sourds ne fera que manifester leur impuissance à se rejoindre.

C'est alors que le laïcat apparaît comme le tertium genus *qui peut jeter un pont entre l'Eglise et le monde. Les laïcs ne peuvent-ils pas, comme le notait Pie* XI, accomplir ce que les ministres sacrés, même s'ils le voulaient, ne pourraient pas faire *? Ne sont-ils pas établis par profession dans ces milieux que l'Eglise ne peut atteindre, soit parce qu'ils se méfient du prêtre, soit parce qu'en eux-mêmes ils sont étrangers à la fonction toute spirituelle du sacerdoce ? Le laïcat sera donc* « *la voie et le moyen, qui paraissent un don de la sagesse et de la bonté divines, afin que l'Eglise puisse attirer et attacher à la doctrine et à la loi évangéliques ceux qui, privés de toute relation et de tout contact avec les prêtres, se laisseraient prendre aux pièges fallacieux et mauvais des esprits séditieux* » (PIE XI, *Lettre au Cardinal Bertram,* 13 *novembre* 1928, *dans* GUERRY, *p. 25).*

Ainsi la promotion du laïcat, comme on dit aujourd'hui, s'enracine-t-elle dans la perception vive de la déchristianisation du monde et de l'impuissance de l'Eglise à rompre un long isolement. Les quarante années qui se sont écoulées depuis l'avènement de Pie XI *ont suffisamment montré les richesses que recélait une telle intuition. Mais il n'est pas moins clair que les conditions historiques dans lesquelles cette redécouverte du laïcat a été rendue possible et nécessaire la grevaient de lourdes équivoques qui peuvent bien peser aujourd'hui encore sur nous.*

*
* *

*La plus évidente de ces équivoques est la conception même de l'Eglise qui est sous-jacente à tout ce processus historique et doctrinal. L'Eglise, c'est ici, plus ou moins explicitement, la hiérarchie et le clergé ; c'est avant tout, si l'on ose risquer cette expression, l'*Eglise cléricale. *Ainsi entendue, l'Eglise est isolée, certes. Elle l'est même doublement. En premier lieu, parce que le prêtre vit en marge de la société. En second lieu, parce qu'elle n'est bien, en fait, qu'une Eglise cléricale, parce que, tout au long du* XIX[e] *siècle, mises à part de brillantes exceptions qui rendront possible un avenir meilleur, le laïcat est pratiquement inexistant. La floraison de nouvelles Congrégations religieuses, qui est caractéristique de cette période, semble signifier qu'on estime impossible de se sanctifier dans le monde.*

Or, nous devons bien remarquer que, si la hiérarchie a fermement invité les laïcs à lui fournir l'appoint de leur force et de leur situation privilégiée, elle est restée beaucoup moins soucieuse de s'interroger sur la forme d'existence cléricale. Tout au contraire, l'appel lancé au laïcat peut en quelque façon accréditer l'idée que le clergé est irrémédiablement coupé du monde et qu'il ne peut rejoindre les hommes que par la grâce des laïcs. La promotion du laïcat risque ainsi de lier le prêtre à un état de séparation qui est un fait, mais dont il n'est pas certain qu'il soit bien fondé théologiquement.

On ne s'abuse pas tout à fait en soulignant une telle équivoque : des événements récents semblent bien indiquer qu'elle obscurcit, de nos jours encore, la réflexion et la pratique. Comment s'étonner, par exemple, qu'en bien des cas les rapports aient été difficiles entre les prêtres-ouvriers et les militants de l'action catholique ouvrière ? Certes, le prêtre-ouvrier ne prétendait aucunement que l'Eglise n'a pas besoin du laïc pour mener à bien son œuvre d'évangélisation. Mais, en transformant les rapports entre le sacerdoce et le monde incroyant, il devait nécessairement contester la fonction traditionnelle des laïcs et donner l'impression qu'il entendait se substituer à eux. Si l'apostolat des laïcs est compris et vécu comme le prolongement nécessaire d'un sacerdoce vivant en dehors du monde, il est inévitable qu'une crise se fasse jour chaque fois que le prêtre refuse cette séparation. Une telle crise invite à se demander ce que devient le laïcat lorsque le sacerdoce redevient présent au monde : cesse-t-il d'être indispensable ou retrouve-t-il une signification plus profonde et plus essentielle ?

Le danger est de prendre pour une doctrine intemporelle et universellement valable ce qui est sans doute, — jusqu'à un certain point, qu'il importerait de préciser, — assez étroitement lié à des contingences historiques. Il n'est pas certain qu'on soit suffisamment conscient de cet aspect du problème. Avouons-le : il nous paraît étrange qu'en bien des occasions l'importance qu'on accorde au laïcat s'accompagne en contrepoint d'une sorte de désespoir à l'égard du sacerdoce ; il est inquiétant que le prêtre semble parfois faire des laïcs l'instrument de sa bonne conscience. Ces attitudes signifient peut-être que l'on situe mal, dans ce couple sacerdoce-laïcat dont on souligne la fécondité, le rôle de chacun des deux partenaires.

Il risque d'apparaître très vite, au surplus, que cette fonction de courroie de transmission qu'on attribue au laïcat ne répond pas adéquatement aux exigences de la situation. Elle permet sans doute, — et c'est un point sur lequel on a insisté avec raison, — d'opérer une intégration des laïcs à l'Eglise : ne sont-ils pas ce par quoi l'Eglise rejoint le monde ? Mais cette intégration reste précaire et superficielle. Car, si le laïc

est d'Eglise, ce n'est pas au nom de son état de vie lui-même : on peut continuer de décrire celui-ci en recourant à des termes entièrement profanes, tels que engagement dans le monde, accomplissement d'une tâche humaine, *etc. Le laïc devient homme d'Eglise en raison de son rattachement à la hiérarchie et dans la mesure où il se fait l'*instrument *de celle-ci. Aussi insistera-t-on souvent sur le rôle médiateur que jouerait le sacerdoce à l'égard des laïcs. D'une façon bien paradoxale, on rejoint ici la théorie ministérielle qui, au moyen âge, fondait les rapports entre le Pouvoir spirituel et le Prince, à cette seule différence près que la théorie joue aujourd'hui au bénéfice de tous les fidèles laïcs et non seulement du Prince.*

S'il en est ainsi, on peut comprendre que, tout en ayant besoin des laïcs, la hiérarchie puisse pourtant perpétuellement se passer d'eux. Elle en a besoin pour rejoindre le monde, pour savoir ce qui s'y passe et pour agir sur lui. Mais ce n'est là, comme nous l'avons dit, que le besoin d'un instrument, analogue au besoin de conseillers techniques et d'agents d'exécution qu'éprouve le Pouvoir politique, ou, pour rester dans un domaine plus proche de celui qui nous préoccupe, analogue au besoin qui contraint le théologien à recourir aux services de la philosophie. Un instrument n'a de sens qu'en considération des services qu'il rend. Par les services mêmes qu'il rend à l'Eglise hiérarchique, le laïcat devient inutile ; il n'a pas d'œuvre propre à accomplir, son rôle dans l'Eglise est entièrement épuisé par sa fonction de relais. Il est tout entier relatif à la hiérarchie et n'existe qu'en étant lié à elle. Telle semble bien la doctrine dont le Concile nous donne une image : le laïcat et le monde y sont présents sans y être pourtant représentés visiblement et personnellement, dans leur consistance propre ; ils sont là dans la personne des évêques, qui ont écouté les laïcs, — tout comme la philosophie, ce discours par lequel le monde prend conscience de lui-même, est présente tout en étant absente, présente par la grâce des théologiens qui utilisent ses services.

On posera sans doute une vraie question en se demandant si la signification chrétienne du laïcat est correctement formu-

lée dans la doctrine que nous avons évoquée, ou s'il ne faut pas rechercher autre chose que la théorie instrumentale ou ministérielle. Poser une telle question, c'est du même coup s'interroger sur la forme que doit prendre la présence de l'Eglise au monde et se demander s'il est possible de conserver le schéma qui prédomine actuellement. Son contenu théorique est simple. Il pose, en premier lieu, deux termes séparés : l'Eglise et le monde. Puis, dans un second moment, il fait apparaître un troisième terme, le laïcat, qui, enjambant les deux premiers, permet de les unifier. Une réflexion sérieuse se devrait de critiquer la validité théorique de ce schème. Nous nous contenterons pour l'instant de souligner quelques-unes des difficultés pratiques qu'entraîne sa mise en œuvre.

Pour que le schème réussisse dans le concret, il faudrait que le laïcat chrétien soit véritablement adéquat au monde, qu'il en reflète exactement le visage. Cette condition doit être remplie, c'est bien évident, si l'on veut être en droit d'affirmer que, par l'intermédiaire du laïcat, l'Eglise rejoint le monde. Mais comment éviter de se demander immédiatement si, en droit, les difficultés qui semblent interdire aux clercs d'atteindre le monde ne jouent pas aussi, — d'une façon aussi originale et atténuée qu'on le voudra, — dans le cas des laïcs ? Le fait d'être sociologiquement dans le monde (ou, comme on dit parfois, non sans ambiguïté, d'être du monde) n'implique pas nécessairement qu'on ait conscience de ce qu'est le monde. Il faut le dire clairement : on court le risque de tomber dans l'illusion ou dans la mystification quand on attribue au laïcat et à lui seul le rôle et le pouvoir de dévoiler pour l'Eglise l'être et les valeurs du monde.

Aussi bien faut-il reconnaître que le laïcat chrétien ne recouvre que très partiellement, même au plan de la situation sociologique, le monde moderne. Il n'est pas question, certes, de nier le prodigieux travail qui s'est accompli depuis quelques dizaines d'années. Mais il en faut reconnaître les limites de fait. Affirmer sans restriction que le laïcat jette un pont entre l'Eglise et le monde, agir comme s'il en allait absolument ainsi, c'est déjà substituer au monde une représentation partielle et

affaiblie qui laisse dans l'ombre des caractères essentiels de la réalité. Ce qui pourrait être un moyen d'approche devient alors un écran et un obstacle, interdit à l'Eglise d'accéder en toute vérité aux hommes de notre temps et bloque avant l'heure la tâche missionnaire.

En second lieu, la légitimité et la réussite au moins relatives du schème d'action classique ne doivent pas nous empêcher de voir la crise et d'entendre les contestations qu'il suscite chez un nombre important de laïcs chrétiens. Sans doute n'est-ce qu'avec des réticences qu'on accepte de voir contestées une doctrine et une pratique qui sont bien ancrées dans les mœurs, qui ont permis d'accomplir des progrès incontestables et qui ont au surplus le mérite d'être clairement définies. Il n'en est pas moins vrai qu'un malaise existe, et qu'on ne saurait honnêtement le réduire entièrement en l'expliquant par des motivations psychologiques, un manque de foi ou de discipline, ou encore par la mise en œuvre d'une mauvaise théologie. Il faut bien admettre, au contraire, que cette contestation n'est pas dénuée de sens, même si cette signification n'apparaît pas immédiatement avec une vérité irrécusable. Les difficultés semblent porter sur deux points complémentaires, qui mériteraient, croyons-nous, un sérieux examen. D'une part, des laïcs se plaignent fréquemment de ce qui leur paraît être un cléricalisme abusif ; ils sentent plus ou moins confusément qu'il y a quelque chose d'arbitraire et de mal fondé dans une doctrine qui ne leur reconnaît de place et ne leur assigne de rôle dans l'Eglise qu'à la mesure de leur intégration à tel ou tel mouvement officiellement mandaté par la hiérarchie ; sans parvenir, le plus souvent, à formuler clairement leur intuition, ils semblent penser que leur situation de laïc les intègre à l'Eglise sans qu'ils aient besoin de la médiation de l'ordre sacerdotal ; s'ils se réclament d'une plus grande liberté, ce n'est donc pas au nom d'un désir sourcilleux d'autonomie ; c'est plutôt en se référant implicitement à une théologie qui accorderait au laïcat en lui-même une signification chrétienne et ecclésiale, qui reconnaîtrait en lui, non pas un pont entre l'Eglise et le monde, mais l'Eglise même en quelque façon.

D'autre part, ces mêmes laïcs estiment trop minces les responsabilités qui leur sont données à l'intérieur de l'Eglise. Ils font remarquer qu'on les considère trop exclusivement comme des instruments d'action, qu'on ne répond pas ou qu'on répond mal au besoin qu'ils expriment de se voir nourris dans la connaissance de leur foi et formés à une vie spirituelle profonde. Ils manifestent ainsi leur conviction de n'être pas seulement les agents patentés des affaires extérieures de l'Eglise, mais les membres à part entière de sa vie interne. Il existe bien, comme nous le disions, une complémentarité et une cohérence entre ces deux types de contestation : si le laïc est d'emblée membre de l'Eglise, s'il est un rouage essentiel de celle-ci et non un simple organe de transmission, il est normal qu'il sente le besoin de s'exprimer dans l'Eglise, non à titre de conseiller technique, mais comme partie prenante.



Si l'on prend en considération les présupposés historiques et doctrinaux qui commandent la situation actuelle du laïc dans l'Eglise, on en vient inévitablement à un élargissement considérable du problème : c'est ce que nous voulions au moins suggérer au début de cette livraison, qui se présente comme une introduction. Avant de mener à bien la réflexion qui s'impose, il était en effet indispensable de faire une sorte de bilan de la situation présente. Dans les articles que nous présentons au lecteur, on trouvera déjà, sans aucun doute, des réponses aux questions que nous avons esquissées. L'ensemble de ce cahier ne représente pourtant, dans notre intention, qu'un donné brut sur lequel il faudra par la suite réfléchir avec toute la rigueur désirable. On nous pardonnera sans aucun doute la lenteur de notre démarche, pour peu qu'on ait compris l'importance et la complexité des questions qui se trouvent ici engagées.

De Jean XXIII à Paul VI

A la mort de Pie XII, Lumière et Vie *a consacré une étude à l'œuvre doctrinale du pape défunt. Nous ne ferons pas de même après la disparition de son successeur. Non qu'il n'y ait rien à dire sur l'œuvre doctrinale de Jean XXIII. Les initiatives majeures de son pontificat — en tout premier lieu la convocation du concile, la création du Secrétariat pour l'unité des chrétiens et la publication de l'encyclique* Pacem in terris *— sont, au contraire, grosses d'une très riche doctrine. Mais, c'est avant tout un « style » qui nous paraît caractériser les trop courtes années de ce pontificat fécond. C'est par sa bonté et son humilité personnelles que le pape Jean a conquis le monde. Et il ne s'agit pas là d'un élément purement extérieur. Les questions doctrinales elles-mêmes en furent affectées et comme transfigurées. Une plume orthodoxe en relevait récemment un exemple caractéristique : la seule issue, écrivait-elle, au problème de la primauté romaine, controversé entre l'Orient et l'Occident, est de le poser en termes non de* pouvoir, *mais de* service. *Cela, ajoutait-elle, Jean XXIII a commencé à le faire.*

Les premiers actes de son successeur, S.S. Paul VI, sont éclairés de la même lumière. Ce nous est une raison de plus de nous réjouir du fond du cœur de l'élection à la chaire romaine du Cardinal Montini. Nous souvenant qu'il y a quelques années le Cardinal-archevêque de Milan voulait bien nous écrire l'intérêt qu'il prenait à la lecture de Lumière et Vie, *cette « belle et utile revue », nous ferons ce qui est en nous pour continuer à mériter du Souverain Pontife la même appréciation bienveillante. A la suite de Jean XXIII et de Paul VI, nous souhaitons parvenir à unir à la* lumière *de la doctrine la chaleur évangélique de la* vie.

DES LAICS PARLENT

Le texte qui suit n'est pas un document littéraire. Ce n'est pas un dialogue fictif composé par la rédaction de la revue. Des laïcs se sont effectivement réunis autour d'un magnétophone pour parler librement entre eux de leur action de chrétiens dans l'Eglise, de leur participation à sa mission. Ce sont d'authentiques membres de l'Eglise catholique — deux d'entre eux sont venus à elle à l'âge adulte. Ils ont des insertions ecclésiales réelles.

La rédaction de la revue est intervenue cependant dans la transcription de ce dialogue. Ce n'est pas un document brut : le rôle de Lumière et Vie *n'est sans doute pas de publier de tels documents. Il ne s'est pas agi seulement d'un discret habillage littéraire rendu indispensable par les facilités, les redites, les sinuosités, les inévitables moments de* fading *d'une conversation. Nous avons estimé nécessaire aussi de donner à ce texte un caractère plus général en éliminant non seulement ce qui aurait pu blesser la charité envers les personnes mais même les exemples trop localisés. Agissant de la sorte, nous l'avons doté d'une nouvelle personnalité ; c'est pourquoi les prénoms qui désignent les interlocuteurs sont fictifs.*

Les expériences sur lesquelles s'appuient ces derniers sont forcément limitées dans le temps et dans l'espace, bien que pour plusieurs d'entre eux elles soient déjà riches et longues. Il va donc sans dire qu'on ne prétend pas, à partir de là, poser dans toute son ampleur la question du laïcat et de la place du laïc dans la mission de l'Eglise. Toutefois les questions qui s'expriment ici sont assez sérieuses et posées assez fréquemment pour que Lumière et Vie *ait jugé utile d'y faire écho.*

Ce document n'est ni un réquisitoire, ni un plaidoyer, ni un traité de théologie. Ce qui nous a frappé en l'écoutant, c'est la souffrance *qui s'y exprime : souffrance de catholiques généreux qui trouvent difficilement leur insertion apostolique dans les structures ecclésiales actuelles de l'Eglise de France (il n'est sans doute pas inutile de souligner entre parenthèses que ce dialogue est fortement marqué par la situation française. Les formes et les modes de l'Action catholique, par exemple, varient très sensiblement suivant les pays). Cette difficulté vient sans doute partiellement des laïcs qui s'expriment ici et partiellement de leurs partenaires dans l'Eglise. Partiellement des auteurs de ce document : toutefois ce n'est pas purement et simplement le résultat du tempérament de tel ou tel individu car le malaise ici formulé est assez répandu. Partiellement de leurs partenaires dans l'Eglise : il s'agit de la façon dont les hommes utilisent les structures, mais sans doute aussi de certaines de ces structures elles-mêmes.*

De toute façon nous espérons que le lecteur — quelle que soit sa situation dans le corps ecclésial, qu'il soit clerc ou laïc —ne survolera pas trop vite ces pages ou ne se « braquera » pas immédiatement contre elles. Dans leur simplicité, leur naïveté même et leur manque d'apprêt, elles méritent d'être lues avec attention.

La réponse à leur faire devrait sans doute se situer à plusieurs plans. Il y avait des questions à clarifier par rapport aux mouvements de l'Action catholique : nous avons demandé à un aumônier de prendre la plume ; sa réflexion est inséparable du dialogue qui la précède. Mais le problème mériterait d'être pris de plus haut et de plus loin. Les contributions de ce cahier apportent déjà quelques éléments de réponse. Mais il faudra certainement que Lumière et Vie *revienne un jour sur l'ensemble de cette question.*



Françoise. Quels problèmes se posent, dans leur engagement et dans leur vie quotidienne, à des catholiques qui se

considèrent comme étant vraiment d'Eglise et qui, d'autre part, veulent vivre les exigences de leur foi de façon authentique ?

Nous nous considérons tous comme appartenant loyalement et totalement à l'Eglise catholique et par conséquent nous ne nous posons pas dans une position de contestation de principe de l'enseignement de l'Eglise. Cet enseignement, le problème n'est pas de le contester, il est de le vivre et c'est au niveau de la pratique que se situent nos difficultés, parce que notre appartenance à l'Eglise, qui nous fait découvrir le Christ, nous a fait découvrir aussi que le Christianisme c'est, avant tout, la liberté. Une des paroles les plus éclairantes, c'est le fameux verset de saint Jean : « La vérité vous affranchira, la vérité vous rendra libre ». Par conséquent, quels que soient les conditionnements de cette liberté, le fond de notre foi, la raison pour laquelle nous voulons vivre dans l'Eglise, c'est que pour nous cette vie est la forme supérieure, la forme la plus profonde d'une vie libre. Seulement cette liberté doit être vécue dans une perspective de foi ; nous avons donc le devoir de connaître à quoi nous engagent et jusqu'où nous engagent notre foi et notre appartenance à l'Eglise et comment cet engagement peut se concilier avec les décisions de notre conscience. Nous avons appris, et on nous le répète à la messe tous les dimanches, que le Christ est le Verbe qui illumine tout homme venant dans ce monde, le concile l'a d'ailleurs souligné, et cet aspect universel de la révélation du Christ, au niveau de la conscience, c'est le Christ qui parle dans la conscience de tout homme. Le catholique n'a que le privilège et en même temps la lourde charge d'une révélation plus profonde qui l'engage d'une façon plus lourde. Par conséquent, les décisions que nous prenons sont, comme celles de tout homme — parce qu'un catholique n'est pas fabriqué différemment — des décisions de conscience. Nous décidons, nous aussi, selon les valeurs que nous voulons servir en notre âme et conscience, comme on dit ; seulement notre conscience, étant une conscience de catholique qui se dit d'Eglise et qui se veut d'Eglise, doit évidemment être éclairée par l'enseignement de l'Eglise. Il y a pour le catholique converti, comme moi, une sorte d'odyssée de la

conscience, d'accouchement de la conscience à soi-même. Je suis partie d'une conscience spontanée, sensible aux valeurs, j'ai été très longtemps hérissée par un certain nombre d'exigences de l'Eglise et j'ai mis très longtemps à comprendre la raison de l'enseignement de l'Eglise. Ma révolte venait de mon protestantisme et de mon éducation laïque. Peu à peu j'ai mieux compris cet enseignement, j'ai compris comment l'Eglise a charge d'enseigner. Les difficultés demeurent, mais elles sont éclairées autrement. C'est donc le Saint-Esprit qui nous parle à travers l'Eglise enseignante et le chrétien a le devoir d'éclairer sa conscience, de l'informer en sachant ce qu'enseigne l'Eglise sur la question à laquelle il réfléchit. Mais ceci dit, une fois la conscience droite et éclairée, il reste que la responsabilité est entière et, au moment où le chrétien prend sa décision, il le fait, comme tout homme, devant sa conscience et suivant ce que lui dicte sa conscience. Il peut y avoir même, et nous en connaissons, des cas limites où la conscience passe outre à un certain nombre d'impératifs moraux, politiques, civiques de l'Eglise : dans des situations limites, nous avons vu des chrétiens prendre des décisions extrêmement graves et les prendre cependant en toute conscience. C'est là qu'on pourrait rappeler la parole du Christ : « Heureux sont-ils s'ils savent ce qu'ils font ». Lorsque nous prenons ainsi une décision personnelle en contradiction avec ce qu'on appelle couramment l'enseignement de l'Eglise, toute la question est de savoir si nous agissons d'une façon consciente.

1) D'abord, certaines difficultés se font jour par rapport à la *vie de la paroisse.* Les difficultés sont grandes, elles sont de tout ordre. Il y a celles qu'analysait P. Stagnara dans les numéros de *Témoignage Chrétien* qui ont trait à la messe et à la façon dont le laïc est, ou plutôt n'est pas, associé à la messe. Il est inutile d'y revenir, Stagnara a bien dit ce qu'il fallait dire. Un autre point est la difficulté à obtenir qu'il y ait une vie de la paroisse comme telle, plus profonde que celle des divers organismes qui constituent aux yeux du prêtre la paroisse. Il semble que ces organisations fassent écran et que le prêtre ne connaisse ses paroissiens qu'à travers elles. Je donne un exem-

ple précis et déjà un peu ancien : dans notre paroisse, nous étions assez dispersés dans divers milieux et il se trouvait que nous avions envie de nous retrouver en dehors de nos engagements de milieu. Il y avait là des gens d'Action Catholique, d'autres qui n'en étaient pas ; nous avions envie tout simplement d'un catéchisme d'adultes. Nous sommes allés trouver notre curé, qui a d'abord fait de grandes difficultés, qui nous a dit : « Mais enfin, formez-vous dans vos mouvements » ; puis, quand nous lui avons dit que ce n'était pas suffisant, que nous voulions entendre parler de choses très simples, comme les sacrements, le baptême, la communion, il a fait une réunion où se trouvaient des membres de l'A. C. I., de l'A. C. O., de la paroisse universitaire, etc. Cela s'est mal passé, parce que nous avions pris la parole sans complexe, sans d'ailleurs remuer les montagnes. L'un d'entre nous avait dit que les larmes d'argent sur les draps noirs lui semblaient fort tristes et peu en accord avec la liturgie de la messe des morts, l'autre qu'il se demandait ce que devenaient les âmes des nouveaux-nés morts sans baptême. Par là, nous avons été classés comme de pseudo-théologiens en passe de révolutionner la théologie et la doctrine. Et cette réunion n'a pas eu de suite.

Si vous me permettez d'être un peu brutale et sans doute injuste : il semble que souvent les prêtres de paroisse aient envie de diviser pour régner et que, autant ils ont en mains par leurs vicaires et leurs laïcs de service, les divers groupements de la paroisse, autant lorsqu'ils se trouvent en face de leurs paroissiens réunis en assemblée d'Eglise, ils ont peur parce qu'ils se sentent en minorité.

2) Un second ordre de difficultés : celles que nous rencontrons *par rapport aux mouvements d'Action Catholique spécialisée.* L'Action Catholique spécialisée, dans son principe, dans certaines de ses réalisations, comme par exemple en milieu rural, voit juste, en ce sens qu'il est tout à fait exact que l'action individuelle ne suffit pas, encore qu'elle soit nécessaire : le chrétien doit assumer le milieu de vie dans lequel il vit. Il doit ne pas fuir la vie que vivent les gens autour de lui, la vie

de sa classe sociale ; il doit partager cette vie en y faisant passer le message du Christ. Seulement, quand on regarde les faits, on se heurte à un certain nombre de réalités qui ne sont pas toujours fidèles au projet initial. J'y reviendrai tout à l'heure et je ferai à ce moment-là un certain nombre de remarques.

3) Le troisième point est beaucoup plus large : c'est tout simplement quelque chose en nous qui est heurté dans la façon dont parfois on voudrait nous *imposer la vue d'un monde* composé d'un côté des chrétiens et de l'autre des non-chrétiens. Cette vue qui transparaît à travers certains sermons nous choque, nous scandalise et nous ne nous y reconnaissons pas. Un certain nombre de chrétiens, dont je suis, ne peuvent pas, absolument pas, agir authentiquement à l'intérieur de l'Action Catholique. Ce n'est pas possible. Ils ne s'y reconnaissent pas et pour la bonne raison d'abord qu'un certain nombre de chrétiens n'appartiennent pas à un milieu déterminé.

Autant la notion de milieu est féconde quand on la prend dans un sens limité, autant elle devient absurde lorsqu'on veut absolument nous faire rentrer de force dans un milieu donné. Par exemple, je suis professeur, à quel milieu est-ce que j'appartiens ? Je suis une bourgeoise sociologiquement, je le sais bien, mais qu'irais-je faire à l'A.C.I. ? D'autre part j'ai des amis dans la classe ouvrière, mais ce n'est pas une raison pour que j'entre à l'A. C. O. Bien sûr, il y a la paroisse universitaire, mais elle n'épuise pas l'envie que nous avons de vivre avec les autres ; nous y faisons ce que nous pouvons, mais ce n'est pas encore le mouvement qui nous donnera la pleine révélation de notre vocation et notre épanouissement. Alors pourquoi cette contrainte ? Je dirai brutalement — et là encore sans doute en étant injuste — que pour moi et pour beaucoup d'amis qui ont fait la même expérience, les mouvements d'Action Catholique spécialisée apparaissent d'abord comme une privation ou tout au moins une limitation et une adultération profonde de la liberté du laïc. Des camarades que nous avons à l'Action Catholique nous semblent avoir un esprit déformé ; ils appliquent l'enseignement de la hiérarchie comme des

consignes ; il y a d'ailleurs chez eux une surestimation de cet enseignement qui va parfois jusqu'à une sorte d'idolâtrie : « Monseigneur a dit ceci, Monseigneur a dit cela » ; et ils se conduisent un peu comme des mineurs. Il n'y a plus d'un côté l'Eglise enseignante et de l'autre le laïc qui fait part de son expérience en toute liberté et dans un dialogue respectueux mais fraternel avec son évêque ; il y a l'agent d'exécution de la hiérarchie qui va au rapport et dit : « J'ai fait ceci, j'ai fait cela. J'avais le mandat, est-ce que je me suis bien débrouillé ? » Et on lui dit : « Oui, mon fils, tu t'es bien débrouillé, continue... » ou bien : « Non, mon fils, tu ne t'es pas bien débrouillé ». Ce n'est pas de la sorte que nous concevons le dialogue avec la hiérarchie ; nous avons fortement besoin d'un autre dialogue. Malheureusement, il est très difficile de se faire entendre de la hiérarchie, même des évêques les mieux disposés, si l'on ne fait pas partie d'un mouvement d'Action Catholique. On vous dit toujours : « A quel titre parlez-vous, qu'est-ce que vous représentez ? » Voilà ce que j'appelle une privation de liberté ou une relation très artificielle.

Ensuite, et cela me paraît plus grave, dans certains cas l'insertion dans les milieux, dont se vante le mouvement d'Action Catholique, nous apparaît à nous comme inauthentique, et là je vise surtout l'A.C.O. que je connais bien. Dans certaines circonstances les gens d'A.C.O., qui prétendaient représenter la classe ouvrière, ne représentaient même pas tous les chrétiens ayant des responsabilités importantes dans la dite classe ouvrière et, *a fortiori,* ne représentaient pas du tout la classe ouvrière en tant que telle. Si bien que les évêques, qui ne connaissent la classe ouvrière qu'à travers l'A.C.O., en avaient une idée partielle, déformée. C'est d'ailleurs de là que viennent un certain nombre de problèmes de la Mission.

De même, une certain nombre de bourgeois ne se reconnaissent pas dans l'A. C. I. ou du moins ils y étouffent. Après tout, tous les chrétiens n'ont pas la vocation de s'unir de cette manière pour assumer collectivement les réalités de leur milieu. C'est une forme d'action possible mais je dis qu'il y a

des chrétiens à qui cette forme d'action est intenable. Pourquoi les obligerait-on à faire comme si c'était la seule forme d'action possible ? On pourrait reprendre la fameuse image du sel de la terre. Nous voudrions tout simplement faire ce que dit l'Evangile, c'est-à-dire vivre avec les autres et en particulier avec ceux que l'Ecriture appelle les « gentils ». Les gentils, ce ne sont pas des gens extraordinaires, dont on se fait des portraits mythiques : c'est notre voisin de palier, c'est notre camarade de travail, les professeurs qui travaillent avec moi. J'ai des relations plus authentiques avec un certain nombre d'entre elles, qui ne sont pas croyantes, qu'avec d'autres — je ne dis pas toutes les autres — qui sont chrétiennes.

Nous aboutissons à cette conclusion que, pour nous, le baptême est le mandat sacramentel, qu'il nous donne la volonté de vivre avec les autres dans nos lieux naturels d'insertion, notre profession, notre quartier, nos amis, les organisations dans lesquelles nous nous trouvons à l'aise, qu'elles soient chrétiennes ou non.

4) J'aborde un dernier point qui est peut-être plus délicat : celui de la « politique » de l'Eglise. Qu'il y en ait une, cela ne fait pas de doute : je n'entends pas ce mot dans un sens étroit tel qu'il est pris par un certain nombre d'ouvrages décrivant la « politique vaticane » comme une réalité tortueuse, etc. Je veux dire simplement qu'en France, nous nous trouvons, et c'est normal, devant une Eglise qui a un certain nombre de rapports sociaux, politiques, financiers, idéologiques, soit avec les pouvoirs, soit avec les forces sociales. Le fait que la majorité des chrétiens appartiennent à une catégorie sociale déterminée, c'est-à-dire bourgeoise, a inévitablement son effet sur les structures de l'Eglise et pèse sur les rapports des laïcs avec la hiérarchie.

Le plus vieil exemple qui me vienne à l'esprit, ce sont les difficultés que nous avons eues dans la Résistance. Prenons un exemple précis : à Lyon en 1941-1942 s'étaient regroupés les

dirigeants de la J. E. C. Nous avons essayé de leur faire comprendre que, pour nous, Vichy était un régime d'imposture, qu'il était très grave d'avoir un régime qui bénissait l'Eglise, qui subventionnait les écoles cléricales tout en tapant à bras raccourcis sur l'enseignement d'Etat, mais qui, au plus profond, se faisait l'agent d'exécution de l'Allemagne nazie. Nous avons essayé de leur faire comprendre que, tôt ou tard et malgré les équivoques, le gouvernement de Vichy assumerait une très lourde responsabilité nationale, morale et spirituelle, en ayant essayé de se faire un garant de l'Eglise pour cautionner finalement le Nazisme. Nous nous sommes heurtés là à des complications, à des constructions théologiques, à des discussions sans fin et finalement, il faut bien le dire, si les évêques ont laissé faire l'équipe des *Cahiers de notre jeunesse,* ce fut à leur corps défendant et tout en nous désapprouvant intimement. La crise est devenue aiguë quand l'imposture de Vichy a été claire et qu'il s'est agi de savoir, par exemple, si les jeunes garçons de la classe ouvrière et les Jécistes aussi, devaient ou non partir en Allemagne. On a vu alors des aumôniers d'Action Catholique leur donnant la consigne : « Partez en Allemagne, vous avez le mandat, votre présence permettra d'évangéliser la classe ouvrière allemande ». Tandis que certains d'entre nous allaient racoler les garçons dans les gares en leur disant : « Ne partez pas. C'est une duperie, une erreur de jugement politique ; vous trahissez ». Quelques-uns descendaient du train ; d'autres entonnaient les chants scouts et partaient la plume au chapeau. Il faut voir comment ils en sont revenus !

Le deuxième épisode que j'évoquerai rapidement est celui des prêtres-ouvriers. C'est un épisode pénible parce qu'il y a eu des torts des deux côtés. Mais avec leurs défauts, les fautes que certains ont pu commettre et qui d'ailleurs ont été très souvent la conséquence de l'isolement dans lequel on les a laissés, les prêtres-ouvriers avaient une expérience de la classe ouvrière, une expérience souffrante ; ils faisaient parvenir jusqu'à l'Eglise la voix de cette partie de la classe ouvrière qui n'était pas représentée par l'A.C.O., la voix

de tous ces hommes pour qui l'Eglise est l'opium du peuple et qui, pour la première fois, à travers les prêtres-ouvriers découvraient la présence du Christ. Telle était la signification profonde des prêtres-ouvriers. Or, au moment des décisions, on a vu parfois des groupes d'A.C.O. qui, au lieu d'essayer de servir de lien, ont envenimé les choses et jeté l'anathème, parfois avant la hiérarchie, sur un certain nombre de prêtres au cœur déchiré.

Je conclus : nous voulons vivre notre liberté et notre responsabilité. Nous voulons la vivre dans l'Eglise et nous voulons la vivre avec tous les hommes. Il nous semble que le baptême constitue le mandat sacramentel ; c'est lui qui nous donne le sacerdoce royal de la grâce et, par conséquent, nous devons prendre au sérieux l'exigence du Christ : que le sel de la terre sale vraiment. Par conséquent, nous aimerions, dans l'Eglise, être mieux compris et trouver à nous exprimer, parce que notre situation marginale nous gêne et il faut espérer que l'entretien d'aujourd'hui contribuera à éclaircir la question.

Paul. La notion hybride qu'il faudrait approfondir, c'est celle de laïc mandaté. C'est une notion qui se défend mais encore faudrait-il la définir et faudrait-il que ce laïc mandaté ne soit pas une moitié de laïc et une moitié de clerc.

Alfred. Le problème du laïc se pose avec une certaine acuité dans le domaine du catéchuménat. Dans le catéchuménat, des laïcs fonctionnent comme catéchistes et, de ce fait, ont reçu mission de l'Eglise. Ils sont l'Eglise accueillant celui qui est en démarche vers elle. La position du catéchiste laïc dans le catéchuménat comporte une grande liberté, puisqu'il est seul, en somme, à prendre ses responsabilités, mais il les prend en tant qu'envoyé, représentant de l'Eglise ; de ce fait, il accepte un certain contrôle de l'Eglise : non pas forcément de la hiérarchie, mais d'équipes d'autres laïcs, dans lesquelles il y a aussi des clercs, chargés d'apporter leur témoignage ou leur compétence théologique. Cette rencontre peut être fructueuse

parce qu'elle est placée sous le signe de l'équipe, que le laïc ne se sent pas particulièrement contraint, qu'il jouit d'une vraie liberté d'expression et qu'il peut rencontrer le prêtre, aumônier de l'équipe ou conseiller théologique de la rencontre, avec une grande liberté d'échange. Mais le problème dans le catéchuménat se pose d'une façon très aiguë lorsqu'il s'agit de la rencontre des néophytes avec les paroisses : là, l'incompréhension se manifeste parfois d'une façon aiguë. Par exemple, dans notre quartier sera organisée pour Noël une récollection de néophytes, de chrétiens entrés dans l'Eglise depuis deux et trois ans : cette récollection n'a pu être organisée que sans la participation d'aucun membre du clergé des paroisses du quartier.

Jacques. Ce qu'on vous reproche, c'est de ménager trop vos catéchumènes, de vouloir trop les laisser tels qu'ils sont ; on vous reproche surtout de ne pas les faire rentrer de gré ou de force dans l'Eglise telle qu'elle est actuellement et telle qu'on la conçoit. Car certains nous veulent tous semblables.

Sylvie. Moi j'ai une histoire dans ce domaine. J'ai fait le catéchisme deux ans, dans un hôpital, à des enfants malades. D'autres catéchistes venaient également mais nous ne nous rencontrions pas. A l'occasion du baptême d'une petite malade, nous nous sommes tous retrouvés après la messe à un petit déjeuner. Et là, j'ai fait la connaissance d'une autre catéchiste qui me dit : « Je suis bien aise, Madame, de vous rencontrer. Je voudrais que vous m'expliquiez quels sont vos principes pour enseigner le catéchisme à ces enfants malades ». Je lui ai répondu : « Je n'en ai pas, j'aime ces enfants et j'essaye de leur apporter le Seigneur à travers l'amour que je leur témoigne ; d'ailleurs c'est difficile d'avoir des principes, ils n'ont ni le même âge, ni les mêmes possibilités intellectuelles. Il faut s'adapter à chacun d'eux ». Là dessus, elle m'a dit : « J'aimerais bien vous voir plus longuement ». Elle m'a donné rendez-vous dans un salon de thé : « De quelle paroisse êtes-vous ? ». Je lui dis : « Je suis d'une paroisse de mon choix, celle de mon quartier ne faisant pas mon affaire, je vais à

telle autre ». « Ah ! a-t-elle dit en levant les bras au ciel, je m'en doutais ! Vous n'êtes pas dans la ligne. Je vais vous rendre le service de vous indiquer en quel sens vous devez travailler ». Et elle m'a envoyé une quantité de livres et de conseils. Cette femme, pleine de bonne volonté et de charité, me voulait semblable à elle ; elle ne supportait pas ma liberté, ma vocation la plus personnelle et la plus vraie .

Françoise. Dans cet exemple, il s'agit d'un laïc et non pas d'un ecclésiastique.

Sylvie. Oui, mais les laïcs souvent font pression.

Paul. Il y a aussi le problème de la hiérarchie. A l'usine où je travaillais, nous avions constitué un groupe de réflexion pour une formation chrétienne, avec des participants qui étaient, sur le plan chrétien, à des niveaux différents. Nous prenions chaque semaine une page d'Evangile et la discutions ; cela avait l'air de les intéresser, de leur poser des problèmes. Là dessus, le Père qui nous aidait a été obligé de quitter le quartier et nous a dit : « Il faut vous rattacher à la paroisse sur le territoire de laquelle se trouve l'usine. Mais je crois que vous aurez des difficultés ». Effectivement, on nous a envoyé un aumônier qui nous a demandé d'adhérer à l'A.C.O. J'ai répondu : « Il y a dans l'équipe des jeunes camarades qui ne mettent plus les pieds à l'église ; je ne peux pas leur demander de s'engager à l'A.C.O. ». « Si vous ne faites pas partie de l'A.C.O., il sera difficile de nous occuper de vous, parce que nous n'avons pas le temps ». En fait notre groupe, peu homogène — il y avait un cadre, des techniciens, des employés, des ouvriers — ne pouvait pas constituer une équipe d'A.C.O. ; il aurait fallu éliminer un certain nombre d'entre nous. Je m'y refusai. Un autre prêtre consulté me conseilla de faire de ce groupe une équipe d'acheminement à l'A.C.O. Je rétorquai : « Le problème est le même : le jeune garçon qui sort des jeunesses communistes refusera dorénavant de venir, si je lui dis que c'est une équipe d'acheminement pour l'A.C.O. Et de même pour tel ou tel

autre ». « Ne le leur dites pas, mais faites quand même une équipe d'acheminement pour eux ; les cinq militants syndicalistes constitueront une équipe d'A.C.O. sur l'usine ». J'ai refusé et tout est tombé à l'eau.

Alfred. Ne peut-on suggérer que les structures de l'Action Catholique correspondent à une aspiration profonde de la mentalité catholique elle-même. Vous, Françoise, qui avez connu la solitude inconfortable du protestant, son goût du risque et de la liberté, n'êtes-vous pas plus que nous surprise par ce besoin de sécurité qui est souvent caractéristique du laïc catholique ? Nous avons dans le catholicisme des certitudes admirables, nous sommes sûrs, parce que nous croyons que l'Eglise nous parle au nom de Jésus-Christ, qu'elle a reçu la promesse de l'Esprit, nous sommes sûrs de nos sacrements, sûrs d'être pardonnés, sûrs de la présence objective de Dieu dans son Eglise. Mais cette certitude, qui est notre force et qui est notre joie, risque de se dégrader en goût de sécurité, en besoin d'être toujours d'accord, sur toutes choses, avec l'autorité qui, par ailleurs, nous garantit notre foi. Et l'infantilisme de bien des laïcs a son origine, je crois, dans la peur d'être seuls, dans le souci d'un confort intellectuel que nous apporte la présence de la hiérarchie, son accord, son conseil ou son mandat. C'est pourquoi il me semble que l'Action Catholique, si elle est pour la plupart de ses membres un premier pas du laïc vers la liberté responsable ou une autonomie dans l'action, n'est pas pour autant délivrée de la menace ou plutôt de la tentation permanente du cléricalisme et elle risque, indépendamment des autres dangers, de devenir un nouvel obstacle à l'évolution des catholiques laïcs vers une vraie maturité.

Françoise. J'aimerais faire deux remarques. Il faudrait se rappeler que l'Eglise, par définition, c'est l'assemblée des fidèles ; elle est antérieure et supérieure à nos milieux sociaux quels qu'ils soient, plus profonde et plus existentielle qu'eux. Le Christ ne nous connaît pas d'abord en tant qu'ouvrier ou en tant que bourgeois. Il nous connaît en tant qu'être

humain. Par conséquent une première exigence se fait jour dans ce que nous avons dit : que les prêtres de paroisse cessent de laisser absorber tout leur temps par des organisations plus ou moins valables — certaines très, d'autres pas du tout —, qu'ils considèrent que leur premier devoir est de faire retrouver à leurs paroissiens leur parenté profonde dans la foi. Je ne crois pas qu'un ouvrier doive discuter forcément avec un autre ouvrier ou un patron avec un autre patron. Ils discuteront des problèmes de leur milieu ; mais la marque de l'Eglise, c'est quand même, quelles que soient les difficultés de langage, d'essayer de se retrouver sur ce qui est le fondement, la pierre angulaire de notre vie, c'est-à-dire la foi. La division en classes sociales, quelle que soit son utilité, le masque.

Deuxièmement, on le disait tout à l'heure, les adultes ne sont pas formés pour l'action. En fait, les uns et les autres, c'est par l'action que nous sommes arrivés à une pleine conscience du rôle de l'Eglise dans notre vie. Et, sauf exception, nous nous sommes jetés dans cette action en dehors de toute consigne. Nous y avons mis tout nous-même. Nous avons peut-être fait des bêtises, mais nous avons fait quelque chose. Et c'est cette action, cette rencontre des autres, dans l'action commune, qui nous ont révélé le Christ et l'Eglise, je crois...

Alfred. C'est ce qui nous distingue fondamentalement des membres de l'Action Catholique habituelle qui, au contraire, s'engagent après avoir mûrement réfléchi, ou encore considèrent qu'ils s'engagent à partir du moment où ils entrent dans un mouvement d'Action Catholique. Je pense à un Jéciste qui, lorsqu'on lui demanda le service de venir donner des cours du soir aux algériens, répondit : « Je n'ai pas le temps, parce que je suis engagé dans la J.E.C. ». C'est un mot invraisemblable !

Françoise. Notre action a été ce qu'elle a été, avec ses erreurs et ses défauts. Nous nous sommes parfois trompés. Nous aimerions en rendre compte à la hiérarchie, pour que cette dernière joue son rôle d'enseignement et de contrôle. Cela

suppose que notre clergé comprenne ce qu'on lui dit. Or, notre action s'étant déroulée dans un monde qui est en dehors de cette fameuse sociologie imaginaire qui est la sienne, il n'y a aucun langage pour traduire humainement notre expérience en termes compréhensibles par un évêque. Inversement, il n'y a aucun langage non plus pour que l'évêque nous dise des choses utiles. S'essayer à comprendre une encyclique, le message d'un évêque ou un sermon, c'est se livrer à un travail de traduction, de transposition, à côté duquel une version grecque est un jeu d'enfant. Il faudrait faire un effort de traduction.

Jacques. Il existe aussi un autre danger ; les spécialistes des diverses actions catholiques finissent par voir toute chose à travers leur spécialité et à se désintéresser pratiquement de ce qui n'est pas cette spécialité. On en arrive à des déviations comme celle qui a été rappelée tout à l'heure : ce prêtre chargé de l'A.C.O. dans un secteur qui, au nom de sa mission dans l'A.C.O., refuse de prendre contact avec un néophyte issu du milieu ouvrier, parce qu'il ne croit pas, affirme-t-il, à l'authenticité d'une conversion ouvrière tant que le milieu reste ce qu'il est.

Sylvie. Cela repose le problème de savoir si, oui ou non, l'Eglise s'occupe des vrais besoins des hommes.

Françoise. Elle croit s'en occuper. On ne peut pas dire que les véritables besoins, par exemple celui de la justice dans les salaires, ne montent pas jusqu'à la hiérarchie, mais en réalité la hiérarchie n'est pas informée de la vérité de la condition humaine : pas seulement de la condition *ouvrière ;* nous autres intellectuels, avons les mêmes difficultés que les ouvriers. Tu disais qu'un intellectuel est bien vu de la hiérarchie : ce n'est pas vrai. Il est bien vu s'il a telle ou telle idée ; il faut qu'il ne soit ni trop à droite, ni trop à gauche. Mais dès qu'il a une pensée personnelle, il risque d'être considéré comme un « agitateur », un « excité » ; et on lui fait remarquer qu'il ne représente que lui-même, à moins de faire partie du C.C.I.F. On a

pour lui autant, sinon plus de méfiance que pour un militant ouvrier, parce que, lui, on ne peut pas l'enseigner.

Paul. Il n'y a pas suffisamment de dialogue entre les milieux, pas suffisamment de dialogue dans l'Eglise.

Alfred. L'Eglise accepte un peu trop facilement la situation telle qu'elle est. Elle a simplement dit qu'il ne fallait pas avoir l'esprit de classe, mais elle n'a pas fondamentalement pris le problème par le fond en disant : les classes sont une conséquence de la vie économique. Il faut que l'Eglise supprime cet esprit de classe. Nous devons arriver à combler le fossé.

Paul. Quelque chose me gêne dans notre dialogue : nous parlons de l'Eglise, comme si c'était uniquement la hiérarchie, comme si nous étions en face d'une organisation qui nous est un peu étrangère et à laquelle nous aurions beaucoup de reproches à adresser. Mais est-ce que l'Eglise, ce n'est pas d'abord nous-mêmes ? Est-ce que nous n'avons pas finalement les prêtres et les structures que nous avons mérités, d'une certaine façon ? C'est une question à poser.

Sylvie. Non, je ne pense pas , parce qu'on n'a pas aidé les chrétiens à être adultes.

Paul. Peut-être, mais les chrétiens ont volontiers accepté cet état d'enfance.

Françoise. Non : ceux qui l'ont refusé se sont fait critiquer violemment. Et comme l'a très bien dit en substance Jean XXIII dans son discours d'ouverture du Concile : « Il faudrait passer du stade de l'interdiction, de la malédiction, de l'anathème, etc., à celui de la compréhension » Je pense que le Concile va changer un certain nombre de choses.

Jacques. Il y a en somme, trois sortes de chrétiens..., la masse pesante qui occupe les églises tous les dimanches,

Sylvie... qui n'est pas dans l'Action Catholique...

Jacques.... mais qui proteste lorsqu'on lui enlève ses statues et ses dévotions particulières, qui proteste lorsqu'on modifie la liturgie ou qu'on fait quelque chose d'inattendu, qui proteste... C'est une masse qui ne sait que protester. Puis, il y a la masse qui a la faveur actuelle du cadre hiérarchique, ce sont les institutions d'Action Catholique. Enfin, il y a les autres, ceux qui ne font pas partie de cette masse inerte, ceux qui ne sont pas dans l'Action Catholique parce que ce cadre ne leur convient pas, ce sont ces gens-là qui cherchent leur place et qui voudraient trouver un dialogue avec la hiérarchie.

Alfred. Je prétends que ces hommes et ces femmes de la troisième catégorie sont en majorité de vrais adultes. Plusieurs d'entre eux ont appartenu à l'Action Catholique ; quand, dans leur usine, il s'est agi de prendre une décision syndicale quelconque, ou de faire quelque chose pour l'Algérie, ou pour l'Indochine autrefois, ou de prendre position dans les problèmes de la paix, ils ont fait leur révision de vie, ils ont rapporté les faits à leur groupe d'A.C.O. et le groupe d'A.C.O. a dit : « Mon vieux, tu erres ! Cela n'est absolument pas conforme aux doctrines de l'Eglise ». Ces hommes et ces femmes ont donc vu leur expérience authentique, et pour eux majeure, contestée au nom de la hiérarchie et du mandat. Et ces militants ont quitté l'Action Catholique. Et dans les milieux intellectuels, il y a eu des cas semblables.

Sylvie. Moi aussi j'ai fait partie d'une équipe d'Action Catholique, je m'y suis sentie peu à peu mal à l'aise et finalement j'ai abandonné. A force de travailler des années sur un schéma — la révision de vie — on tourne en rond et on n'aborde plus les vrais problèmes. J'arrivais en mettant les pieds dans le plat avec les problèmes algériens et ils criaient au scandale. On m'a dit que je parlais trop des algériens et des tortures. Je crois que mes questions faisaient sortir certains militants du cadre étroit de leurs préoccupations : les machines

à laver, les associations familiales et toute une série de problèmes mineurs.

Alfred. Je suis tout à fait d'accord, j'irai même plus loin : je ne vois pas comment je pourrais m'engager même dans une Action Catholique parfaite. C'est une question de principe. Je ne fais pas de l'action, parce que je suis catholique, mais j'agis et, parce que je suis chrétien, j'essaye d'agir en chrétien.

Françoise. Bien sûr. Nous retrouvons la fameuse distinction « en tant qu'homme » et « en tant que chrétien », sur laquelle on s'est tant battu. Je n'achète pas des oranges chez mon épicier parce qu'il est catholique mais parce que c'est là que je trouve les meilleures oranges ; de même, je ne vais pas à un syndicat ou a une organisation culturelle parce qu'ils sont catholiques ; je vais au syndicat qui me semble défendre le mieux la justice. Mais j'aimerais te poser une question : tu es entré dans l'action, d'une certaine façon, par les mouvements d'Action Catholique ; comment ton expérience te fait-elle dire qu'il faut dépasser la notion actuelle d'Action Catholique ?

Alfred. C'est vrai : j'ai fortifié ma foi par l'Action Catholique sous forme de la J.O.C., mais il faut reconnaître que je la considérais comme un mouvement de jeunes ouvriers, beaucoup plus que comme un mouvement d'Action Catholique. Par la suite, j'ai moi-même été mandaté par la hiérarchie, puisque j'ai été à la tête d'une organisation familiale. Mais j'avoue n'avoir jamais attaché d'importance excessive à ce mandat et si j'ai fait de la J.O.C., c'est parce que j'étais moi-même jeune ouvrier et que je croyais que la J.O.C. m'apportait le moyen de résoudre mes problèmes. Quand j'ai fait ensuite du mouvement familial, c'est parce que je sentais qu'il y avait un problème des jeunes ménages et des problèmes d'éducation. Je suis parmi ceux qui ont lancé l'idée du mouvement hommes et femmes réunis ensemble. Dieu sait que je m'en suis vu à ce moment-là ! Ce qui paraît maintenant une chose extrêmement simple

constituait une sorte de scandale dans le milieu catholique à cette époque : réunir des foyers...

Sylvie. C'est toujours vrai en A.C.I.

Françoise. Ne pourrait-on pas dire que c'est dans la mesure où l'action se prolonge et se concrétise sur le plan civique, que les questions deviennent brûlantes et que la définition même d'un mandat devient contestable ? Sur le plan civique, c'est-à-dire en gros syndical et politique, notre liberté de laïc n'est pas, en principe, contestée par l'Eglise. C'est notre domaine propre. Or c'est, me semble-t-il, dans la mesure où les militants d'Action Catholique sont parvenus à prendre conscience que les problèmes passaient par la dimension politique, que, pour faire aboutir leur volonté de justice, il fallait finalement poser politiquement les problèmes, c'est dans cette mesure-là qu'ils ont été amenés à dépasser la notion de mandat, parce qu'il n'y a pas de mandat politique possible, sauf dans une démocratie chrétienne. Mais c'est aussi à ce moment-là que le dialogue devient le plus difficile avec la hiérarchie. Je crois que ce problème s'est posé d'une manière très violente dans la J.E.C. en 1956, au moment de la rupture de l'A.C.J.F. sur la question algérienne. Les responsables jécistes avaient voulu prendre leurs responsabilités à propos de l'Algérie. Or la hiérarchie a refusé d'accepter que ces militants signent un certain nombre de tracts et de brochures ; et, à cause de cela, toute la J.E.C. a sauté. Elle ne s'en est toujours pas relevée.

Alfred. Agir en tant que chrétien est faux. Je me trouve dans une commune où, du fait des circonstances et d'un choix politique personnel, je suis en excellents termes surtout avec les milieux laïques. Ils savent que je suis catholique et ne contestent pas la sincérité de mes opinions et de ma participation avec eux dans l'action. Je n'agis pas en tant que chrétien, j'agis comme je suis et lorsque, récemment, j'ai été amené à leur expliquer que, pour moi, il y avait un problème de foi

qui se posait et à discuter avec eux, j'ai senti qu'ils découvraient quelque chose. Ils sont habitués à un milieu catholique qui a des conceptions tellement différentes des leurs, voire opposées aux leurs, qu'ils s'étonnent de découvrir un chrétien d'accord avec eux dans ses options politiques, dans sa conception vis-à-vis de l'Algérie, de l'école et de toutes sortes de problèmes.

Françoise. Et toi, tu ne vas pas à eux en apôtre parce que tu veux être le délégué de ta paroisse pour les ramener au bercail ?

Alfred. Pas du tout...

Françoise. Tu vas à eux parce que...

Alfred. J'ai les mêmes conceptions politiques qu'eux.

Françoise. Par un choix raisonnable qui t'est dicté à la fois par le fait que tu es chrétien et le fait que tu es ce que tu es.

Sylvie. Et tes relations avec la paroisse ?

Alfred. Je crois que l'on dit de moi : « C'est un brave homme, mais on ne peut pas arriver à le comprendre ! ». Ils ne peuvent pas comprendre que je puisse être à la fois catholique et partager les idées de non-chrétiens.

Paul. Mais c'est grave ; cela pose la question de savoir si les catholiques forment un ghetto, ou bien s'ils ont des contacts avec le reste du monde !

Alfred. Je crains que les mouvements d'Action Catholique ne forment un ghetto.

Paul. Ce qui rend les rapports difficiles entre prêtre et laïc, c'est que, tandis que ce dernier n'engage que lui-même avec peut-être une partie de sa famille, le prêtre, lui, est pris dans une structure, dans un mode de penser inhérent à sa situation. Le prêtre n'est pas libre, alors que le laïc, lui, a le sentiment de sa liberté. Il a découvert que le Christ nous délivre et que sa vocation de laïc est de dire ce qu'il pense et de le dire fortement.

Jacques. Ce que tu dis des prêtres, on pourrait le dire des responsables de l'Action Catholique. J'en ai une conscience extrême avec les Jécistes ! Je suis étudiant et j'ai été amené à prendre contact avec des centres catholiques universitaires. Dès le début, je me suis senti très mal à l'aise, non à cause des aumôniers, qui m'ont semblé très ouverts, mais à cause des responsables de l'Action Catholique, qui, eux, parlent au nom d'un mouvement, d'une fédération: « Je ne peux pas te dire cela, je ne peux pas m'engager, je ne parle qu'à titre personnel », etc.

Françoise. N'y a-t-il pas dans l'Eglise une baisse de tonus du laïc ? J'ai connu une époque où les membres de l'Action Catholique étaient de vrais adultes : je parle des premiers temps de la J.O.C., des responsabilités qu'un certain nombre de membres de l'Action Catholique ont prises au Front populaire par exemple, envers et contre toutes les consignes ; je pense aussi à ce qui a été fait dans la Résistance. Les réunions de J.O.C. ou de J.E.C. d'avant guerre ne se passaient-elles pas très souvent sans aumônier, ce dernier n'ayant qu'un rôle de conseiller ? Les *Cahiers de notre jeunesse,* organe officiel de la J.E.C. et même de la J.O.C. et de l'Action Catholique sous l'occupation, avaient pour rédacteur des laïcs, quelques conseillers théologiques relisaient les textes, mais les laïcs restaient responsables de la publication. Actuellement, on a l'impression que les laïcs se méfient d'eux-mêmes, qu'ils n'ont pas confiance, qu'ils ont perdu le sens de leur liberté, de leur responsabilité, qu'ils ne sont pas épanouis et si les prêtres sont un peu pro-

tecteurs, cléricaux, paternalistes, c'est souvent parce que les laïcs n'osent pas dire franchement ce qu'ils pensent et prendre solidement leurs engagements. Il y a action et réaction.

Sylvie. Il n'y a pas de formation des laïcs. Ce n'est pas le catéchisme que nous avons appris enfants qui sert à quelque chose. Au lieu de l'*action* catholique, il faudrait créer des mouvements de *formation* d'adultes chrétiens.

Paul. Il faudrait des catéchismes d'adultes !

LIBRES RÉFLEXIONS D'UN PASTEUR

On a demandé à un aumônier d'Action catholique de réagir librement sur une conversation enregistrée au magnétophone. Des chrétiens s'y expriment sur les difficultés qu'ils rencontrent pour vivre, en toute liberté de pensée, d'expression, de décision, leurs responsabilités de laïcs dans l'Eglise, et tout particulièrement en face des structures actuelles de l'Action catholique.

Les réactions « à froid », hors du contexte de l'échange, hors de la chaleur du contact humain paraîtront peut-être à côté des préoccupations des participants. A y participer on aurait certainement mieux saisi la portée, voire simplement le sens de telle déclaration, l'accent vrai de telle critique. Telles quelles, ces libres réflexions voudraient ouvrir le dialogue, et non imposer des conclusions définitives.

Le pasteur ne peut qu'être attentif aux inquiétudes, aux questions que se posent des chrétiens dont la sincérité et l'authentique sens apostolique ne sont pas en cause. Et c'est bien à ce titre de pasteur que je voudrais m'exprimer. Ce n'est pas en tant qu'aumônier d'Action catholique, essayant de défendre une cause, ou une « boutique », que je parlerai. Aussi bien est-il nécessaire pour l'ouverture dans le dialogue d'affirmer au départ qu'on ne doit pas voir l'Action catholique comme une spécialité dans l'Eglise. Au-delà des structures, qui portent toujours avec elles le risque de figer les choses, de durcir en formules les inspirations profondes, il paraît nécessaire de se dire qu'avant tout « l'Action catholique » est une certaine attitude d'esprit, une manière de voir et d'agir qui devraient marquer, inspirer tout l'ensemble du travail pastoral.

Sur ces inspirations profondes (attention aux personnes et à la vie, regard de foi porté sur les situations, les événements,

désir de réformer sa propre mentalité et d'influencer celle des personnes de l'entourage naturel, volonté de présence active et efficace dans le monde et dans l'Eglise), il semble qu'il ne puisse y avoir discussion. Hors de cet esprit qui liquide une vision de l'existence chrétienne purement religieuse, ou si l'on veut, pieuse, pour lui substituer une vie unifiée, animée par la foi, activement apostolique, la « spiritualité du laïc » n'est pas réaliste, authentique. Et tout pasteur doit agir pour que ces inspirations essentielles soient comprises et mises en œuvre par ceux dont il a la charge.

Mais ce n'est pas ceci, qui est fondamental, qui fait vraiment question. Ce sont les réalisations pratiques de l'Action catholique. Ce sont les méthodes et les institutions : tout ce qui, voulant incarner l'inspiration, tomberait dans le travers du structuré, du « tout fait », tout ce qui serait déjà comme sclérosé. Dans ces pages que nous avons lues attentivement, c'est la forme concrète de l'Action catholique, les mouvements tels qu'ils existent, les positions telles qu'elles sont prises qui sont mis en cause.

Qu'il y ait des étroitesses, des sectarismes, des durcissements, qui le nierait ? Mais un certain nombre d'exemples apportés sont anciens. Or le recours au passé pour juger le présent n'est pas contraignant. Si on voyait l'Action catholique — et la participation effective à son travail en donne l'expérience — comme un « mouvement » au sens dynamique du mot, une recherche qui se fait à travers tâtonnements, avancées et reculs, on serait plus à l'aise dans la discussion. C'est de l'Action catholique d'aujourd'hui qu'il faut partir pour une vraie réflexion, et la reconnaître comme une des formes concrètes, institutionnelles qu'invente le mouvement vivant de l'Eglise. On rejoint sans doute ici un cas particulier de l'inévitable conflit entre esprit et structures que toute communauté humaine doit sans cesse résoudre si elle veut vivre. Or, s'il est nécessaire que l'esprit s'oppose toujours au durcissement des structures, il ne faut pas dénier systématiquement à celles-ci le pouvoir et la volonté de s'inspirer sans cesse, dans leur évolu-

tion même, des exigences foncières de l'idéal, de la fin poursuivie.

Mais entrons dans la « re-lecture » de ces pages parfois virulentes, et réfléchissons aux questions qu'elles posent.

On reproche à la hiérarchie tout d'abord de ne vouloir connaître que l'Action catholique. Les laïcs ne pourraient se faire écouter que s'ils en font partie. Elle serait la seule forme d'existence valable du laïc dans l'Eglise aujourd'hui.

Il y a certainement du vrai dans cette constatation. L'option privilégiée donnée à l'effort d'implantation et de progression de l'Action catholique est indéniable. Il me semble gros de dire que la hiérarchie refuse le dialogue avec les autres chrétiens. Que des prêtres, que des militants soient moins « larges » dans le dialogue, c'est indiscutable.

Ne faut-il pas dire qu'en fait il y a toujours eu des vocations diverses dans l'Eglise, et que son dynamisme se présente plus habituellement comme un faisceau d'initiatives quelque peu anarchiques parfois que dans le cadre serré d'une orientation unilatérale ? On rencontre de fait chez certains prêtres et certains militants de l'Action catholique une optique et un langage qui font penser à du sectarisme, à un durcissement. Mais la réaction d'un vrai pasteur et d'un vrai apôtre laïc comporte ouverture et compréhension pour tout ce qui est effort valable, recherche sincère. C'est d'ailleurs ce qu'on sait découvrir chez les plus orientés pour peu qu'on dépasse l'affrontement pour entrer dans un dialogue vrai.

Ceci dit, il faut bien comprendre le sens de cette orientation privilégiée vers le travail d'Action catholique. Et cela suppose qu'on découvre en profondeur qu'il faut passer de l'action des laïcs chrétiens, au pluriel et en ordre dispersé, à l'action du *laïcat* organisé.

La prise de conscience du rôle des laïcs a été pour l'Eglise un pas en avant considérable. Il n'avait jamais été complètement oublié, mais l'insistance a été heureusement mise sur

cet aspect irremplaçable de l'action sur terre du Peuple de Dieu. Historiquement ce fut peut-être le manque de prêtres qui fournit l'occasion de réaffirmer la place des laïcs dans l'Eglise. On a dépassé ce stade. Et c'est la découverte de la Mission globalement confiée à l'Eglise, à tous ses niveaux d'existence, évêques, prêtres et laïcs, par les sacrements de baptême, de confirmation et d'ordre, qui est la base sûre de cette vocation à l'apostolat de tout le Peuple de Dieu.

Mais, de même que l'on ne parle plus seulement des prêtres, mais du sacerdoce unanime (quoi qu'il en soit de la lenteur des évolutions vers ce travail concerté des prêtres, groupés autour de leur évêque), de même que l'on ne parle plus seulement des évêques, mais de l'épiscopat collégialement au travail, de même il faut chercher à avancer dans le sens du laïcat organisé. Dire trop vite qu'il n'y a qu'une forme valable de laïcat organisé, et que ce sont les mouvements d'Action catholique mandatés, c'est sans doute aller bien vite, et surtout penser uniformité au lieu d'unanimité. « Il y a beaucoup de demeures dans la maison du Père ». La prolifération des formes, parfois bien anarchiques dans l'Eglise, est sans doute une des curiosités de sa « structure »... Mais on ne peut nier que l'effort apostolique de l'Eglise est dirigé et animé, de par sa constitution divine elle-même, par la hiérarchie. Elle n'invente pas forcément les formes variées de cet apostolat, mais elle a mission de les authentifier, de les contrôler, de les animer. Si l'épiscopat français appuie d'une manière privilégiée l'effort organisé de l'Action catholique, c'est un fait qui n'est pas à subir à contre-cœur, mais à comprendre en esprit d'Eglise, en esprit de communauté.

Il ne s'agit pas de voir ici un simple et facile appel à l'argument d'autorité. Aussi bien le mandat trop souvent invoqué par les uns pour appuyer leur système, ou refusé par les autres comme un abus de mot, n'est-il pas un huitième sacrement. C'est vrai que le baptême et la confirmation sont les fondements irrécusables de la mission des laïcs. Mais la vie communautaire de l'Eglise ne peut pas être seulement un esprit, un climat. Il faut bien qu'elle s'inscrive dans des institutions peut-

être transitoires, sûrement évolutives. L'Action catholique telle qu'elle est vécue en fait est une institution en pleine recherche, en pleine invention, si l'on peut dire.

La notion de « mandat » est un des points de la vie actuelle de l'Eglise où une réflexion théologique menée intelligemment se manifeste plus nécessaire. On fait très nettement appel à ce mandat dans le travail apostolique. Il faudrait que de vrais théologiens, non de purs techniciens de la pensée religieuse, mais des hommes en contact avec ceux qui travaillent apostoliquement, des hommes qui ont une expérience directe de l'Action catholique, expliquent ce fait en une « doctrine » qui serait source de lumière pour l'action et d'authentique vie spirituelle.

Il semble que le mandat trouve son fondement dans la constitution même de l'Eglise, communauté de foi et d'amour d'abord, mais aussi société organisée, hiérarchisée. Or la hiérarchie ne préside pas seulement au culte. Elle est la tête de l'Eglise en travail apostolique, et, à ce titre, elle n'a pas seulement un rôle de contrôle, d'approbation bénissante ou de désapprobation. Elle a un rôle de direction et d'animation. Il y aurait peut-être un éclairage à trouver sur ce point en comparant le pouvoir d'ordre et de juridiction d'une part, et d'autre part les sacrements qui « ordonnent » les chrétiens à l'apostolat et le mandat qui organise cet apostolat.

Le sacerdoce est donné par Jésus-Christ à travers le ministère de l'évêque. C'est comme collaborateur de celui-ci, et en lien vital et juridictionnel avec lui que le prêtre prêche, consacre, absout, bénit. Le laïc agit en lien avec l'évêque, premier missionnaire de son peuple. Il s'insère dans un apostolat d'ensemble, ce qui exige non seulement échange et dialogue avec le clergé et les autres laïcs, mais une organisation dirigée, orientée, contrôlée. Etant bien entendu que cette organisation n'est qu'un moyen au service de la Parole de Dieu à proclamer, du Corps du Christ à édifier. L'action du laïc doit s'épanouir, se fortifier dans l'action du laïcat. Or c'est proprement la recherche de l'Action catholique que de promouvoir et de réaliser cette action du laïcat.

Mais il paraît très important d'introduire ici une précision majeure : de quelle action s'agit-il ?

A lire certaines pages du dialogue libre, on a l'impression que les choses ne sont pas claires. L'action propre du laïc serait l'action politique, disons l'action temporelle. Il est clair que cette action-là lui est tout-à-fait propre. Le laïc est de plein droit membre à part entière de la cité. Il y est engagé. Il ne comprendra jamais assez que cet engagement naturel le pousse à bâtir une cité qu'inspirent la vérité, la justice, l'amour et la liberté pour reprendre les valeurs de base rappelées par Jean XXIII dans l'encyclique *Pacem in terris.* Il est en droit strict d'y revendiquer la liberté entière, contre tout cléricalisme, ou toute « politique chrétienne », étant saufs le droit et le devoir de l'Eglise enseignante de juger la moralité de l'action et des principes qui l'inspirent.

Toute tentative de cléricalisation de l'action temporelle du laïc, tout refus de lui voir prendre les plus larges contacts, même pour l'action commune, avec tous les hommes de bonne volonté, serait effectivement une intolérable atteinte à sa liberté. L'encyclique déjà citée de Jean XXIII donne sur ce point les plus claires précisions. Cet enseignement libérateur confirme ce qui se passe de plus en plus chez nous. Les engagements temporels relèvent de la liberté et de la responsabilité des laïcs. L'orientation d'un vote, le choix d'un syndicat, la forme technique des interventions dans le temporel sont de leur compétence. Et les mieux formés n'ont pas l'idée d'attendre l'avis de leur aumônier, moins encore son autorisation, sa consigne. Le contact avec les militants fait très vite comprendre cela au prêtre qui ne l'aurait pas bien saisi.

Oui, un des rôles de l'Action catholique est bien de rappeler sans cesse aux chrétiens leurs devoirs dans la cité, de les aider à les réfléchir dans la foi par la révision de vie (qui n'est pas une « forme d'action », mais une forme de pensée, une méthode de jugement en même temps qu'un appel à l'action). Mais là ne s'arrête pas la mission du chrétien. Le laïc n'est pas le « bras séculier » de la hiérarchie, c'est clair. Il n'est même

pas seulement le relais entre le monde tel qu'il est et le sacerdoce, pour une information plus réaliste de celui-ci. Il n'est pas non plus le vicaire suppléant d'un clergé débordé par des tâches ecclésiales trop lourdes (encore faut-il noter qu'il y a des tâches ecclésiales qui peuvent être une authentique action des laïcs : catéchisme, parrainage, liturgie, œuvres caritatives, etc.).

Le laïc est un apôtre, au plein sens du mot. Il a une manière d'être apôtre qui lui est propre. Il a un mode d'évangélisation, une présence missionnaire particulière. Il est irremplaçable pour cela. Tous ses actes et toutes ses paroles, sa façon même de vivre son engagement temporel peuvent révéler, doivent révéler une inspiration qui est en dernière analyse le message même de Jésus-Christ, le plan divin de salut du monde. Il ne pourra pas toujours le dire, l'expliquer. C'est vrai. Mais parfois, à cause de sa présence naturelle à la vie de ses frères humains, il pourra — et pourra seul — leur dire les Paroles de la vie éternelle. Son évangélisation, le plus souvent implicite, sera parfois explicite. Il doit être toujours le témoin du Seigneur, et parfois son témoignage sera reconnu en clair.

Cette *mission évangélisatrice,* c'est le but dernier de l'Action catholique, parce que c'est la mission même de l'Eglise. Reprocher donc à l'Action catholique comme telle de ne pas prendre des positions temporelles, c'est ne pas lui reconnaître son caractère fondamental, et ce serait même revenir à une forme détournée de cléricalisme. Quand le laïc prend ces positions, dans la lumière de sa raison et de sa foi, et en fonction de sa vision personnelle des problèmes temporels, il n'a pas besoin d'être appuyé pour cela sur des institutions ou des structures d'Eglise. Il est libre et responsable. C'est sa grandeur et sa dignité de « chrétien dans le monde ».

Mais si les tentations de cléricalisme, d'intervention indue du clergé ou de l'Eglise comme telle dans le domaine temporel sont moins habituelles désormais, on pense peut-être que dans cette mission d'évangélisation qui est la mission essentielle de l'Action catholique, le clergé mène et dirige un laïcat prêt à

lui emboîter le pas. En fait, il y a encore beaucoup de cela dans l'action apostolique de l'Eglise. Mais de plus en plus se précise la collaboration entre clergé et laïcat, respectueuse de la spécificité de l'action laïque et de l'action sacerdotale. Quand un événement se produit, et que tel mouvement d'Action catholique juge utile une prise de position, une déclaration, quand une initiative se fait jour, c'est plus qu'un avis qui est demandé et donné par le laïcat. Il est partie prenante dans la décision. Il juge de l'opportunité, il est engagé directement, car il a vraiment « grâce d'état » pour l'évangélisation au mode laïc. Il y a encore beaucoup de chemin à parcourir pour que tout soit clair et net, dans cette collaboration du« tandem sacerdoce-laïcat » pour les tâches apostoliques. Mais on peut affirmer qu'un vrai respect des franchises et de la liberté du laïc en ce domaine est recherché loyalement par les prêtres qui travaillent le mieux avec les laïcs de l'Action catholique. Ce qu'il faut dire, c'est que souvent des prêtres doivent pousser les laïcs à faire usage de leurs libertés, qu'ils doivent les éduquer pour atteindre cet état de chrétiens majeurs, responsables. Là encore, l'Eglise est en marche, et l'Action catholique se fait chaque jour à la mesure de la lucidité et de la valeur de ses membres.

Une autre critique est faite à l'Action catholique. C'est sa spécialisation par milieux de vie. Elle ne collerait pas à la réalité, ne pourrait pas étreindre toutes les situations particulières, et surtout elle diviserait les chrétiens qu'une même foi doit rassembler en un seul corps. On peut d'abord remarquer que, concrètement, l'Action catholique spécialisée n'est pas la seule forme officielle d'Action catholique. Il existe une Action catholique générale dont la mission plus immédiate est de réanimer du dedans les masses chrétiennes qui peuplent nos églises et y sont souvent inorganiques et quelques peu sclérosées. Dire que partout cette forme d'Action catholique soit à la hauteur de sa tâche et effectivement levain pour une pâte chrétienne lourde serait évidemment faux. Mais il y a là une perspective non négligeable et qui ne peut laisser inactif un pasteur.

la systématisation. Les dangers évoqués sont réels. La charité

La spécialisation a, comme toutes les optiques, le risque de

devrait rapprocher et unifier ceux que la vie sépare et diversifie. Mais la loi de l'influence du semblable par le semblable est un fait d'expérience. Si on veut coller à la vie réelle de notre société différenciée et pas seulement construire une Eglise de l'au-delà, car alors qu'il n'y aura plus ni races, ni classes, ni sexes, si l'on veut organiser le travail apostolique de l'Eglise de la terre, il faut accepter les dangers et mener une action spécialisée dans un esprit toujours plus unifiant et fraternel.

Il faudrait remarquer que les divers mouvements spécialisés ne sont pas toujours au même point d'évolution. Opposer A.C.O. et A.C.I. en ce domaine peut être facile. En vérité un mouvement se fait toujours. Il vaut ce que valent ses membres, et il est aidé par les exigences que ceux-ci lui présentent, selon lesquelles ils vivent en lui.

Autre problème soulevé : celui de la formation en profondeur des adultes chrétiens. L'Action catholique n'est pas directement un centre de catéchèse pour adultes. C'est clair. Il y a place dans l'Eglise pour d'autres institutions répondant à ce besoin réel. Il faut d'ailleurs reconnaître d'une part que les possibilités qui existent en ce domaine ne sont pas exploitées au maximum (cercles, publications, livres, conférences, sessions, etc.) et que d'autre part, des initiatives nouvelles sont grandement désirables.

Mais on aurait tort de minimiser les possibilités réelles de formation que peut donner le travail consciencieux dans le cadre de l'Action catholique. La pratique sérieuse de la révision de vie est une authentique formation de la foi vivante. Car la foi n'est pas une connaissance intellectuelle de la Parole de Dieu. Elle est contact avec un Dieu qui parle, qui agit, et qui agit aujourd'hui dans le cœur de tout homme comme il intervenait jadis dans l'histoire de son peuple. Apprendre à lire cette « Parole de Dieu » en pleine vie n'est pas moins essentiel que d'apprendre à lire la Bible.

La méthode de formation que préconise l'Action catholique ne répond sans doute pas à toutes les formes d'esprit. On oppose souvent deux attitudes, qu'on pourrait schématiser

ainsi : se former pour agir, ou se former par l'action. Sans doute chacune a son mérite et son efficacité. Mais le « voir, juger, agir », cette fameuse méthode de l'Action catholique, qu'on retrouve plus ou moins à travers tous les schémas, toutes les « grilles » (pour employer un mot du jargon de l'Action catholique) proposées en vue d'une sérieuse révision de vie, est incontestablement un procédé riche de possibilités, s'il est conduit avec profondeur et sans la forme un peu scolaire qu'on peut lui reprocher parfois.

Car on ne part pas de problèmes abstraits, ou de cas de conscience, ou d'exposés magistraux, mais des faits vécus, de l'humble réalité de la vie même. Et c'est bien la vie qui a besoin d'être animée par l'esprit de l'Evangile. Et non seulement la vie intime de chaque personne, mais la vie de la société, la vie de travail, la vie de relations, la vie politique. La pensée n'est pas inutile, mais elle doit éclairer la vie et les appels qu'y lance le Dieu vivant et incarné.

Reconnaître les valeurs en cause dans les faits de vie, parce qu'elles y sont présentes et actives, ou parce qu'elles en sont absentes, c'est juger la vie. C'est rejoindre la pensée vivante du Seigneur pour en faire la lumière de la route. Et c'est ici, dans l'approfondissement du jugement, qu'on va rejoindre toute la richesse de la doctrine. Car il ne s'agit pas seulement de formuler un jugement superficiel, ou pratico-pratique, mais un jugement de fond, basé sur la Parole de Dieu ou les valeurs de la morale naturelle qui exprime aussi la volonté du Créateur. Peut-être ce point fondamental du travail de l'Action catholique est-il souvent insuffisamment saisi. Cette étape du « juger » est facilement télescopée. Et les reproches de superficialité qu'on peut faire à des équipes d'Action catholique mettent plus en cause ce qui se fait concrètement que ce qui pourrait se faire, dans la ligne même du mouvement. Mais qu'on relise telle étude sur un événement, et je pense à l'analyse de l'affaire Remington-Rand, à Caluire, parue récemment dans la revue *Masses Ouvrières* : l'on verra tout ce que peut offrir de possibilités de formation en profondeur un regard

sérieux et un jugement réfléchi portés sur la vie telle qu'elle est, sur la vie où le Seigneur nous confie des responsabilités.

Car c'est le dernier point de la méthode. La réflexion est inséparable de l'action. Elle l'éclaire et en fait découvrir toute la portée, toutes les exigences. Elle la conduit et l'anime. Car, malgré le mot *action* qui l'exprime, le véritable sens de l'Action catholique n'est pas l'efficacité à tout prix, un « activisme » quelconque. Il est participation à l'action même de Dieu qui nous a voulus ses collaborateurs et qui attend notre libre réponse.

Par ailleurs, le besoin doctrinal du militant peut trouver, bien sûr, hors de son mouvement, mais également au sein même du mouvement, une nourriture solide. Les Editions ouvrières ont, par exemple, fourni en ce sens un effort remarquable, et les livres utiles n'y manquent pas. Les journées d'études, les sessions, les retraites et récollections, sur un autre plan, sont aussi des moyens réels que les mouvements mettent au service de leurs membres.

Ces réflexions ne prétendent pas lever toutes les difficultés faites à l'Action catholique telle qu'elle est expérimentée ou rencontrée. Comme toutes les choses humaines, elle a ses limites, ses étroitesses, ses défauts. Comme tous les efforts sincères de l'Eglise, elle recèle en elle des possibilités à développer, des richesses à exploiter et à épanouir.

Elle a permis et permet aux laïcs de travailler ensemble, organiquement, et de prendre toute leur place dans l'apostolat universel de l'Eglise. Elle est une forme très valable du travail commun des prêtres et des laïcs. Là où elle est conduite comme il faut, elle donne au prêtre sa vraie place de conseiller, de soutien spirituel pour le laïc, et plus encore pour le laïcat qui s'organise. Loin de mettre les laïcs à la remorque d'un clergé dirigeant, elle les invite à prendre en personnes majeures et responsables, toute la mesure de leur mission. Elle les pousse à revoir, dans la lumière de leur foi appuyée sur la Parole de Dieu et explicitée par l'enseignement dogmatique, moral, so-

cial de l'Eglise, toute leur vie, toutes les rencontres humaines qui en font le tissu, toutes les questions de fond que les faits quotidiens posent et supposent.

Elle n'est qu'à ses débuts, et son développement sera un des moyens providentiels pour la découverte et la mise en œuvre du rôle du laïcat dans l'Eglise. Ce qui est fondamental en elle, les lignes de force auxquelles elle doit sans cesse revenir, représentent des valeurs sur lesquelles on ne peut discuter. Si ses réalisations concrètes sont faillibles, et d'ailleurs réformables, son inspiration, les accents qu'elle met, son « esprit » ne passeront pas. Car il s'agit au fond d'orienter juste et de conduire droitement toute la vie des laïcs chrétiens :

— leur vie dans l'Eglise, signe de l'Amour de Dieu pour les hommes, communauté fraternelle qui s'édifie entre tous, témoin de l'Evangile jusqu'au bout du monde et jusqu'au cœur de l'existence humaine.

— leur vie dans le monde, avec toutes les dimensions personnelles, familiales, sociales, politiques qu'elle comporte, et qui trouvent dans le Christ seulement consistance et perfection définitive.

Michel LOEZ, o. p.

BRÈVE HISTOIRE DE L'ACTION CATHOLIQUE

« Je suis convaincu que toute action catholique, c'est-à-dire toute action qui suppose le concours du clergé ou sa neutralité, est absolument impossible aujourd'hui et continuera de l'être jusqu'à ce que Dieu, par des moyens qui nous sont inconnus, ait opéré une immense réforme de l'Eglise... La hiérarchie veut obstinément tout ce que les peuples ne veulent pas et repousse obstinément tout ce que les peuples veulent... Par conséquent, laissons aller le pape et les évêques, et mêlons-nous de ce qui nous regarde et de ce qui ne les regarde pas... Cessons de nous occuper des affaires propres à la religion... Plaçons-nous sur le terrain politique et social ».

Ainsi s'exprimait un prêtre dévoré du besoin d'agir et de travailler à la régénération de la société, et qui croyait de toute son âme que cette œuvre de salut ne s'accomplirait que par l'Eglise.

Mais une condamnation romaine venait de l'atteindre six mois auparavant ; et il allait bientôt lui sembler que c'était l'heure du triomphe de ses adversaires catholiques, lesquels sont en train de ne pas hésiter à post-dater une de ses lettres pour lui faire exprimer, après la condamnation, des sentiments qu'il avait eus avant, mais reniés depuis que Rome avait parlé.

Cette histoire n'est pas d'hier. Le prêtre est Félicité de La Mennais. La lettre du Cardinal Pacca lui communiquant l'encyclique *Mirari vos* lui était arrivée à Munich au cours du mémorable repas du 30 août précédent. Dans l'année 1833

qui venait de s'ouvrir, La Mennais allait terminer une espèce d'apocalypse, *Paroles d'un croyant.* En cette heure tragique pour lui cet homme au tempérament de prophète avait-il, dans sa lettre du 12 février 1833, inventé l'expression *action catholique ?* En tout cas ces phrases révèlent chez lui le sens de la participation des laïcs à la mission de l'Eglise, par une collaboration apostolique du laïcat et de la hiérarchie : il dit qu'une telle chose est alors impossible.

— Comment cette collaboration s'est-elle fait jour dans l'Eglise ?

— Comment au temps de Pie XI cette collaboration reçut-elle sa consécration officielle ?

— Comment sous les pontificats de Pie XII et de Jean XXIII l'extension de cet apostolat requerra-t-elle le respect en même temps que la nécessaire coordination des initiatives du Saint-Esprit dans l'âme des fidèles ?

Telles seront les trois étapes de notre brève histoire de l'Action catholique.

I. AVANT PIE XI : DES PIONNIERS QUI NE SONT PAS DES AVENTURIERS

Si l'on voulait retrouver les premières manifestations d'une collaboration entre le clergé et le peuple chrétien pour l'accomplissement de la mission de l'Eglise, il faudrait assurément remonter jusqu'aux origines du christianisme. Et Pie XI lui-même, dans une audience du 6 mars 1930, confia à des prêtres argentins venus à Rome pour étudier l'Action Catholique qu'il avait « découvert, comme d'instinct, la définition de l'Action Catholique dans une épître de saint Paul où il est question justement de personnes laïques qui travaillèrent avec lui dans l'évangélisation : *quæ mecum laboraverunt in Evangelio* (*Phil.*, 4, 3) ». Et, dans l'encyclique *Evangelii Præcones*, Pie XII retrace à grands traits l'histoire de l'Eglise en mettant en lumière le rôle de tant de laïcs dans la propagation de l'Evangile et les progrès de la religion chrétienne : «On peut [...]

assurer que le concours des laïques, que nous appelons aujourd'hui Action Catholique, n'a jamais manqué depuis les origines de l'Eglise... »

A) *Une fermentation d'apostolat séculier et laïc*

Sans doute l'époque moderne offre-t-elle un climat nouveau. Les prodromes en sont cependant à retrouver dès le déclin du Moyen Age. Les sondages faits dans l'histoire des tiers-ordres séculiers par exemple sont généralement très intéressants. Alors, en effet, tout un mouvement réformiste laïc se fait jour, mais qui aura du mal à prendre sa place dans l'Eglise; car, ou bien il sera cléricalisé, ou bien il se séparera de l'unité de l'Eglise.

L'heure de la Réforme manifeste cette divergence. Cependant, a pu dire Pie XII lors du premier Congrès Mondial pour l'Apostolat des laïcs, « c'est précisément depuis le Saint Concile de Trente que le laïcat a pris rang et a progressé dans l'activité apostolique ». Et Pie XII de rappeler « deux faits historiques patents entre bien d'autres : les Congrégations mariales d'hommes exerçant activement l'apostolat des laïques dans tous les domaines de la vie publique, l'introduction progressive de la femme dans l'apostolat moderne ».

La première origine des Congrégations Mariales remonte au XVIe siècle. Et ce sont deux bulles pontificales de 1587 qui leur donnèrent définitivement un statut juridique leur permettant même un accroissement par la spécialisation[1].

---

1. C'est ainsi qu'à Lille en 1620, peu après la division de la Congrégation des hommes en « bourgeois » et « artisans », on compte plus d'un millier de membres dans la seconde. Et l'on trouve au XVIIe siècle, en Europe, au Levant, dans les possessions portugaises d'Afrique et jusqu'en Chine, des Congrégations spécialisées : apprentis, artisans, jeunes artisans, artistes, avocats, bourgeois, catéchistes, chanoines et prêtres, citoyens, cultivateurs, écrivains, gens de robe, gens de maison, magistrats, maîtres d'école, marchands, matelots, messieurs, militaires, nobles, notables, ouvriers, pauvres, paysans, pêcheurs, portefaix, et même esclaves, mendiants, prisonniers...

Se multipliant, il arriva qu'elles perdirent de leur vigueur, et la suppression de la Compagnie de Jésus (1773) leur porta un coup presque fatal. Elles n'étaient pas assez connues du clergé séculier ; elles ne furent pas toujours comprises, ni soutenues. Beaucoup s'étiolèrent, ou ne survécurent, invertébrées, que sous la forme de confréries pieuses: certaines congrégations paroissiales d'« enfants de Marie » qui procèdent d'une autre perspective en paraissaient parfois, hier encore, les seuls vestiges. Sans doute vont-elles reprendre un nouvel essor au tournant du XIXe-XXe siècle, en particulier aux Etats-Unis. Et Pie XI choisit, lors de son jubilé sacerdotal, l'occasion d'une audience aux congréganistes de Rome (30 mars 1930) pour promulguer non pas la fondation mais l'organisation de l'Action Catholique officielle pour l'Italie. Quant à Pie XII, le 27 septembre 1948, il promulguait la constitution apostolique *Bis Sæculari* qui sanctionne un renouveau et contribue à redonner une très vigoureuse impulsion aux Congrégations Mariales.

Mais la suppression de la Compagnie n'a pas laissé inactifs les ex-jésuites. Le Père Picot de Clorivière eut l'idée d'adapter la vie religieuse à la vie séculière dans une société approuvée par Pie VII (par bref du 25 janvier 1801), qui fut la première pierre de ces floraisons providentielles auxquelles Pie XII donnera le nom d'Instituts Séculiers[2]. C'est aussi en février 1801 que le Père Delpuits fonde l'association qui va devenir « *la Congrégation* »[3]. Et dès 1780 existait à Turin le premier

2. Cf. BEYER, *Les Instituts Séculiers*, p. 35 et suivantes.

3. Cf. G. DE BERTIER DE SAUVIGNY, *Le Comte Ferdinand de Bertier et l'énigme de la Congrégation*, Paris, 1948. Il s'agit de « La Congrégation » dont un certain nombre de membres seront aussi « chevaliers de la foi » mais dont le rayonnement et les prolongements déborderont cette action politique. Le P. Rouquette a récemment montré (*Etudes*, avril 1962) le rôle des « Messieurs de Lyon » auprès de Pauline Jaricot, à l'heure de la naissance de l'Œuvre de la Propagation de la Foi : car « après la coupure de la Révolution, spontanément les Congrégations renaissent » : Bordeaux, Toulouse, Lyon... au point qu'on a pu parler de tout « un réseau de sociétés secrètes ».

embryon de l'« Amitié chrétienne » qui va se développer avec le Père de Diessbach, B. Lantéri, L. Virginio[4] et qui va étendre ses relations à Vienne en Autriche, à Paris, et même à Baltimore où Mgr Carroll, ancien jésuite, est devenu le premier évêque des Etats-Unis... c'est-à-dire dans les milieux où, deux générations plus tard, mûrira *Rerum Novarum.*

A l'heure où La Mennais traçait les lignes que nous évoquions plus haut, Ozanam était à la veille de tenir la première réunion de la première conférence de Charité. Or les conférences de saint Vincent de Paul vont avoir ceci de particulier, qu'elles vont fonctionner sous la direction des laïcs ; et les difficultés qui naîtront de cette organisation, que ne voulaient pas admettre certains diocèses, seront aplanies lorsque, le 24 juillet 1851, Pie IX accordera un Cardinal Protecteur à cette association telle qu'elle est et bien qu'elle ne soit même pas une confrérie[5].

Ainsi, dès avant le milieu du XIXe siècle, on discerne d'une part une fermentation d'apostolat séculier et laïc, pour une très grande part promu et soutenu par des ex-jésuites qui font l'expérience d'une vie séculière, et d'autre part la reconnaissance par Rome — malgré certaines réticences de l'épiscopat local — d'une organisation laïque participant à la mission apostolique de l'Eglise. Les attaques contre l'Eglise vont susciter la naissance d'organisations diverses : en Suisse, c'est la suppression en 1841 des huit couvents d'Argovie par le gouvernement radical d'Aarau, qui va être à l'origine de la *Société des Etudiants catholiques,* et l'échec du *Sonderbund* va lui donner bientôt un nouveau stimulant. A l'automne de 1885, c'est-à-dire à la veille de la fondation de l'A.C.J.F. Albert de Mun admirait les fruits de cette Association de jeunesse suisse ; bientôt un collaborateur d'Albert de Mun aura une part importante dans l'élaboration du statut de l'Université de Fribourg qui aura ceci de particulier qu'elle est d'Etat (et non pas pontificale, comme l'eût voulu Mgr Mermillod qui, du coup, sera

---

4. Cf. C. BONA, *Le « Amicizie »*, Torino, 1962.
5. A. FOUCAULT, *La Société de S. Vincent de Paul. Histoire de cent ans,* Paris, 1933, p. 146-151.

promu Cardinal de Curie), catholique et internationale. En Italie, l'*Opera dei Congressi* naîtra de la prise de Rome ; et n'allait-on pas pouvoir dans chaque pays susciter une grande organisation catholique qui prendrait à cœur la « cause papale » ?

Mais était-ce le seul aspect de la question ? De divers côtés on s'apercevait bien que non.

Un fait nouveau d'ailleurs marquait le dernier tiers du XIXe siècle : ce sont les Congrès Catholiques Internationaux. Les premiers furent ceux de Malines (1863, 1864, 1867) ; à leur sujet, le secrétaire général Ed. Ducpetiaux, présentant les actes du second de ces Congrès, écrivait : « Les Congrès Internationaux revêtent le caractère vraiment universel et catholique qui fait tomber les barrières entre les hommes professant la même foi, et les assimile tous dans une seule et grande famille. Ce caractère est aussi celui de l'Eglise dans son organisation religieuse et ecclésiastique ; en le transportant dans la sphère laïque, on dote l'Eglise d'un puissant auxiliaire qui, marchant constamment d'accord avec elle, participant à ses labeurs et partageant ses joies comme ses peines, allège son fardeau et prépare et assure son triomphe ». On sait que la *Società della Gioventù Cattolica Italiana,* née en 1867, doit pour une part l'idée qui lui donna naissance au premier Congrès de Malines.

Un rêve d'organisation des « forces catholiques » hante beaucoup d'esprits qui sont d'ailleurs loin d'envisager les mêmes objectifs.

A l'heure du Vatican I, le Père Bailly parle à son tour d'« action catholique » ; la *Civiltà Cattolica* publie toute une série d'articles sur la nécessité d'organiser dans les différents pays les forces catholiques. En France un Comité voudra réaliser cette organisation, « ces Messieurs se mettant à la disposition de NN. SS. les Evêques pour le cas où ceux-ci daigneraient se servir d'eux ». Bientôt les Congrès de l'Union des Œuvres vont reprendre. Mais c'est leur note cléricale qui fera que la toute nouvelle « Œuvre des Cercles catholiques d'ou-

vriers », après avoir sonné sa charge au Congrès de Poitiers, ne reparaîtra plus à ce genre de Congrès. Cette « Œuvre » n'était pas née du clergé ; c'était une initiative de laïcs, animés par Albert de Mun, qui voulaient travailler à une régénération de la société, et qui croyaient de toute leur foi que c'était en vertu de la mission de l'Eglise. Sur le plan local ils n'ont pas toujours trouvé la compréhension et l'appui qu'ils attendaient : ils en éprouvaient d'autant plus de peine que les encouragements romains ne leur maquaient pas au point même — l'organisation locale étant toujours maintenue dans un loyalisme très strict à l'égard des pasteurs légitimes — de garantir l'autonomie nationale de la direction sans permettre qu'elle se diluât dans les particularismes locaux et se désagrégeât dans des empirismes dits pastoraux.

Albert de Mun n'entreprend son activité apostolique, dans quelque lieu que ce soit qu'en plein accord avec l'évêque du lieu — responsable de l'apostolat dans son diocèse —, il lui rend compte de tout, il lui demande présidences et bénédictions. Mais il ne pouvait changer de doctrine en même temps que de diocèse : ce ne serait pas très pratique d'arriver à savoir en chaque cas l'orthodoxie (ou plutôt peut-être l'ortholalie, ou l'orthopraxie) du lieu ; et ce serait peut-être une attitude de caméléon peu conforme à la manière dont il conçoit les exigences de la vérité et de la loyauté.

Ce sont les difficultés rencontrées sur le plan local qui amèneront le dépérissement de l'Œuvre des Cercles. Mais c'est la conviction de la nécessité d'une élaboration doctrinale qui développera les contacts avec Rome, d'où la « Commission des Etudes » de l'Œuvre des Cercles espère quelque chose du renouveau thomiste auquel Léon XIII venait d'appeler l'Eglise par l'encyclique *Aeterni Patris.*

B) « *Vous trouverez à Rome tout ce que votre foi vous y a fait chercher* »

Le foyer français d'ailleurs ne restait pas isolé : le colonel de la Tour du Pin avait en effet été envoyé le 1er mai 1876

comme attaché militaire en Autriche-Hongrie. Cette présence officielle de 1876 à juillet 1879 à Vienne sera efficace pour les rapports avec les catholiques sociaux d'Autriche. Ainsi, est-ce fort de cet accord qu'un premier rapport sera porté à Léon XIII en mars 1881 par l'intermédiaire de Mgr Mermillod[6].

Léon XIII répondra effectivement à cette attente en faisant précisément appel pour la préparation de *Rerum Novarum* à deux têtes du renouveau thomiste : chez les dominicains, le Cardinal Zigliara ; chez les jésuites, le Père Liberatore.

Or, au sein de l'*Opera dei Congressi,* la deuxième section, caritative, s'était transformée, en « section d'économie sociale chrétienne », sous l'impulsion de Toniolo à l'occasion du Congrès tenu en 1879 à Modène. Et ce cinquième Congrès avait émis le vœu de voir étudier les questions sociales à la lumière de la philosophie chrétienne de saint Thomas d'Aquin; ce projet avait été présenté par le discours du Marquis Achille Sassoli Tomba, vice-président du Comité permanent, résident à Bologne, où il avait fondé l'Académie saint Thomas d'Aquin avec le Père Cornoldi, s. j., et sous le haut patronage de l'archevêque de Bologne, le Cardinal Battalini, qui était lui aussi un grand thomiste.

L'*Union de Fribourg* naîtra de la conjonction de ces trois groupes : français, austro-allemand et italien. Et lorsque, en février 1885, La Tour du Pin, secrétaire de la première réunion de Fribourg, se rendra à Rome, Léon XIII tiendra à lui redire : « Vous trouverez à Rome tout ce que votre foi vous y a fait chercher ». D'autres démarches aboutiront aussi à Rome : le Cardinal Gibbons, venant de Baltimore y recevoir la pourpre, plaidera victorieusement la cause des *Knights of Labour* aux applaudissements publics du Cardinal Manning. Est-ce cette expérience ou des remarques de Toniolo qui ouvriront *in extremis* l'encyclique en préparation au syndicalisme ouvrier ? Toujours est-il que *Rerum Novarum* est bien — sur le plan

---

6. Cf. un récent article paru dans la Revue *Professions* : mai-juin 1961.

doctrinal — une réponse à l'acte de foi d'élites catholiques du monde entier, soucieuses de la présence de l'Eglise à l'œuvre de la régénération de la société, et qui s'efforcent sur le plan social et politique de se faire les artisans de cette législation internationale du travail que leur conscience chrétienne les fait appeler de leurs vœux.

Ces pionniers, afin de n'être pas des aventuriers, découvraient d'expérience les exigences d'une spiritualité de l'apôtre laïc dans l'Eglise : les innombrables difficultés locales les faisaient s'appuyer sur Rome. Mais leur activité apostolique provient essentiellement d'une surabondance de la « pression de la charité » qui les anime.

Il y a, dans cette démarche et dans cet accueil, ce qu'on pourrait appeler la manifestation d'une espèce d'*ordinatissima conjunctio.* Il y a, là, la trace des deux mouvements issus du même Esprit-Saint pour la construction et le resplendissement de l'unique Eglise du Christ, « étendard levé au milieu des nations ». L'histoire ne peut pas ne pas reconnaître la conjonction de ces deux apports, parfaitement ordonnés l'un à l'autre, qui « se cherchent pour s'embrasser », la conjonction « des deux afférentes concourantes et coordonnées, dont on ne méconnaîtrait l'une qu'en risquant de stériliser l'autre »[7].

C) *Un appel au clergé*

Lorsque *Rerum Novarum* paraîtra, ce document n'aura pas pour effet de changer comme par enchantement tous les esprits.

Mais une jeune génération monte en Europe, qui n'a pas connu 1870 et qui dans la ferveur de ses vingt ans a vibré à l'apparition de *Rerum Novarum,* une jeune génération chrétienne qui voit aussi, et non sans inquiétude, s'affirmer la fascination d'un socialisme non-chrétien, une jeune génération qui sent sourdre l'aspiration à une législation ouvrière internationale et qui sait l'intérêt qu'y porte Léon XIII, une jeune géné-

---

7. BLONDEL, *La Semaine Sociale de Bordeaux et le Monophorisme,* p. 70.

ration qui n'est pas insensible à l'instauration d'un arbitrage international et qui n'a pas oublié le discours de Léon XIII au Sacré Collège sur le désarmement.

Les forces neuves qui dans *Rerum Novarum* avaient reconnu comme un écho de l'Evangile attendaient que les fils de l'Eglise, unanimes, se fissent promoteurs de justice et de charité...

Chez les catholiques on n'a peut-être pas toujours suffisamment remarqué la qualité spirituelle et doctrinale de ces apôtres dont on n'a retenu parfois que leur rayonnement social, ou pour l'exalter ou pour se justifier de le juger surérogatoire... Tandis d'ailleurs que certains adversaires suspectaient cette action sous prétexte que leurs auteurs étaient « cléricaux », « ultramontains »... Mais à l'heure où cet apostolat des laïcs, sans avoir encore de nom officiel, jaillissait de leur conscience de pionniers, et était comme le débordement de leur vie chrétienne, ceux-ci éprouvaient pour agir — d'autant plus peut-être qu'ils étaient moins soutenus et compris — le besoin d'un ravitaillement spirituel et doctrinal. Les retraites fermées, la communion fréquente étaient en usage chez ces apôtres bien avant les documents pontificaux, et à une époque où non seulement il y avait d'ailleurs — notamment en France — un certain respect humain à vaincre, mais encore à une époque où même sur le plan des principes la chose était discutée. En 1892, en France, pour ne prendre qu'un exemple, il n'y avait, semble-t-il, guère qu'une quinzaine de collèges où la communion fréquente était admise ; et les polémiques étaient nombreuses à ce sujet, même pour ce qui concernait la communion des cloitrées ; or, à l'heure de son Congrès de Grenoble, en cette même année, l'A.C.J.F. qui découvrait que l'appel de Léon XIII au « ralliement » découlait des exigences de *Rerum Novarum,* prônait la communion fréquente au besoin en s'appuyant sur Léon XIII à qui il est même arrivé de faire répondre dans les trois jours par le Cardinal Rampolla à l'adresse d'un groupe de jeunesse catholique qui pratiquait aussi l'adoration nocturne !... C'est tout ce courant qui hâtera la parution de l'encyclique *Miræ Caritatis* du 28 mai 1902, que, sous le pon-

tificat de saint Pie X, les Congrégations romaines auront à cœur de faire entrer dans la pratique du peuple chrétien par de mémorables décrets (décret de la S. C. du Concile du 20 décembre 1905, et décret de la S.C. des Sacrements du 8 Août 1910).

Quant à l'élaboration doctrinale, ces apôtres laïcs, parce qu'ils se savaient *avant* les encycliques, se voulaient d'une doctrine absolument éprouvée. Les dossiers qu'ils ont accumulés, s'ils sont écrasants pour les historiens, témoignent du moins d'un travail considérable ; et des revues comme l'*Association catholique,* ou la *Rivista internazionale di scienze sociali e discipline auxiliarie* (celle-ci née précisément de *Rerum Novarum*) sont le signe d'une recherche pénétrante, laborieuse et constante. Mais, pour aller au-delà de *Rerum Novarum* (questions du salaire familial, du syndicalisme...), il fallait aussi promouvoir l'assimilation de l'enseignement de l'Eglise. D'où les « cours de pratique sociale », inaugurés à München-Gladbach en 1892, et imités bientôt en Suisse, puis en France en 1904 par l'institution des *Semaines Sociales* (qui serviront de modèle à celles qui naîtront en Europe d'abord, puis outre-Atlantique), dont l'enseignement était préparé et se prolongeait par les secrétariats sociaux et les cercles d'Etudes. Dans son *testament spirituel* adressé aux membres du Conseil de Direction du *Secrétariat social catholique du Sud-Est,* Marius Gonin pouvait écrire :

> « Sans le savoir, dès le début, le secrétariat esquissait la forme de collaboration à laquelle S. S. Pie XI nous convie dans l'Action Catholique.
>
> Aussi, grande fut notre joie lorsque parurent les documents pontificaux précisant la forme que doit revêtir la participation des laïques à l'apostolat de la hiérarchie.
>
> Nous n'avions rien à changer dans notre constitution et dans notre esprit. Nous recevions même, avec la certitude de l'appui de l'Eglise, un surcroît de lumière touchant l'action au sein des institutions relevant du domaine temporel ».

« Piété, étude, action », ce triple programme de la formation que l'A.C.J.F. voulait pour ses membres, c'était, à très peu de variantes près, celui des divers mouvements de jeunesse

catholique de l'Europe. Il jaillissait de l'expérience de leurs aînés qui s'étaient voulus des pionniers en se refusant à être des aventuriers[8].

Au lendemain de *Rerum Novarum*, comment susciter, encourager, stimuler des pionniers qui ne soient pas des aventuriers ? Car la fidélité à l'enseignement de l'Eglise n'a rien d'un formalisme juridique ou d'un conformiste rabâchage ; elle est fidélité vivante et inventive, ou elle n'est pas. Est-ce que, dans son ensemble, le clergé en avait conscience ? Déjà Milan voyait les catholiques déchirés entre l'élément jeune et laïc d'une part, l'élément ancien et sacerdotal d'autre part ; d'où l'appel du Cardinal Sarto (le futur Pie X) qui, dans son allocution du 26 août 1896 au Congrès d'Etudes sociales de Padoue, dénonçait avec force la tentation qui pouvait s'insinuer dans les âmes généreuses, d'agir comme si l'on ne croyait pas à l'efficacité de l'Evangile et à l'institution divine de l'Eglise.

Sans doute en 1897 devait-il être généralement trop tard. Car dans le cœur d'un grand nombre une conviction allait s'installer : il semblait impossible d'entraîner de fait la masse des catholiques, qui se disaient « fidèles », dans ce qui paraissait être les voies de l'Evangile. Dans les différents pays de tradition chrétienne, on comptait sur les doigts d'une ou de deux mains les lettres pastorales qui s'étaient fait l'écho de *Rerum Novarum*. Et nombre d'éléments jeunes allaient cher-

---

8. Ce triple programme subsistera jusqu'à l'époque de la spécialisation ; alors le prestigieux « voir, juger, agir » le supplantera progressivement jusqu'à prendre place dans une encyclique. Il faut cependant préciser que ce nouveau trinôme jaillira, cette fois, de cœurs sacerdotaux qui ont appris au séminaire ce que c'est que la prière et l'étude, mais qui sont envoyés par leur évêque dans un monde qui ne les accepte pas. Alors ils ont besoin, avec les yeux de leurs militants, de *voir* le monde dont l'état clérical les a coupés, puis d'apprendre à leurs militants à *juger* ce monde dans lequel ils ne vivent pas, afin d'envoyer leurs militants *agir*, en « pêcheurs d'hommes » pour « conquérir le monde à Jésus-Christ ». Programme fascinant et enthousiasmant pour les cœurs fervents des prêtres et des jeunes apôtres ainsi mandatés !...

cher dans et par une Démocratie Chrétienne, qui allait de plus en plus se politiser, ce qu'ils avaient attendu d'une espèce de mobilisation du dynamisme de la charité de leurs frères dans la foi répondant à l'appel du Souverain Pontife. Tandis qu'en France au cours de l'été 1897, semble-t-il, un Marius Gonin — par une espèce de purification spirituelle — allait se dépouiller d'une certaine fièvre polémique : c'est de là qu'allait naître la *Chronique Sociale.*

On était à la veille de cet éclatement, dont les prodromes étreignaient d'angoisse le Pontife Romain, lorsqu'il mande Mgr Radini-Tedeschi (le futur évêque de Bergame, qui, alors, prendra comme secrétaire le jeune prêtre don Roncalli), en vue du discours que celui-ci va prononcer à Fiesole. L'audience a lieu le 13 août 1896. Le 3 septembre, Mgr Radini-Tedeschi, au Congrès de Fiesole, devait, en définissant « la mission du prêtre dans l'action catholique », lancer un appel au clergé pour que celui-ci sache se faire promoteur de cette action des laïcs.

On sait la suite et quel éclatement allait se produire.

C'est peut-être le drame du pontificat de Pie X que d'avoir vu l'Eglise devenir comme une espèce de champ clos où s'affrontaient d'une part les forces grisées par la Démocratie et désireuses de développer toujours davantage leurs franchises, et d'autre part des forces conservatrices alourdissantes pour l'institution ecclésiastique elle-même. A vrai dire ces deux tendances en leurs éléments extrêmes ne pouvaient imaginer l'Eglise autrement que selon le schème mental qui sous-tendait leur conception de l'idéal politique : démocratie ou monarchie. Entre les deux un courant, laborieusement, irait s'amplifiant, un courant de pionniers qui s'appuieront sur le Magistère suprême afin de n'être pas des aventuriers, une espèce de « tête chercheuse », héritière et continuatrice des précurseurs de *Rerum Novarum.* En France, c'est ce courant qui contribuera pour sa part à la formation à la fois humaine et apostolique de centaines de milliers de jeunes catholiques regroupés au sein de l'A.C.J.F., laquelle aura toujours à cœur d'être délicatement fidèle — pour son implantation et son rayonnement — à

l'épiscopat local, — pour sa « ligne » — à Rome[9] ; c'est ce courant qui rayonnera encore par l'*Action Populaire* que le Général des Jésuites saura personnellement défendre avec force aux heures cruciales de 1913[10] ; c'est ce courant qui diffusera le fruit de sa recherche dans les *Semaines Sociales*, lesquelles naîtront de la véritable collaboration d'un bourgeois parisien qui avait été secrétaire de l'Union de Fribourg, Henri Lorin, et d'un authentique fils du peuple, Marius Gonin ; c'est ce courant dont Maurice Blondel devait justifier la valeur dans les pages d'une exceptionnelle pénétration qu'il confia aux *Annales de Philosophie Chrétienne* (sept articles d'octobre 1909 à mai 1910) sous le titre « La Semaine Sociale de Bordeaux et le Monophorisme »...

Faut-il vraiment parler d'un grand courant ? Les « catholiques sociaux » le proclameraient peut-être volontiers, non sans avoir parfois le souci d'inciter ainsi quelques hésitants à venir rejoindre leurs rangs. En un sens ils ont d'ailleurs raison: non pas seulement parce que, subjectivement parlant, c'est le meilleur d'eux-mêmes que leurs prédécesseurs ou eux-mêmes ont consacré à cette tâche — ce qui est déjà un motif très

---

9. Diagnostiquant, déjà bien avant la guerre de 1914 et pendant les années qui suivront, les ravages exercés chez nombre de jeunes catholiques grisés par le « Politique d'abord » et le positivisme de l'Action Française, l'A.C.J.F. a réussi à maintenir vivante dans la jeunesse une flamme apostolique authentique au point que Pie X a pu le 24 septembre 1913 faire écrire par le Cardinal Merry del Val au président Pierre Gerlier : « Le Saint Père sait combien sont nombreux ceux qui exercent dans leur sphère un apostolat voisin du sacerdoce ». Et l'A.C.J.F. a cherché à maintenir cette « ligne », tout en se voulant — non parfois sans difficultés — d'un loyalisme absolu à l'égard de l'épiscopat local, dont il n'est un secret pour personne qu'il était assez largement sympathique au mouvement maurrassien (cf. A. DANSETTE, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, II, p. 563 et ss).

10. Le 31 août 1956, le P. Desbuquois nous disait que Duthoit et Lorin communiant avaient, en 1913, fait grande impression à Pie X qui avait dit : « Ils ne peuvent pas être dans l'erreur ». Du coup, l'A.C.J.F. et l'Action Populaire sur qui planait une menace d'exécution, mais que cautionnaient ces deux laïcs, étaient sauvées.

respectable —, mais surtout peut-être parce que le recul permet d'affirmer que ce courant a une signification importante : il a contribué, et contribue, à l'élaboration de la doctrine sociale de l'Eglise, souvent conquise — il faut le dire — de haute lutte à travers des vies d'hommes qui ont eu à découvrir que c'est « en faisant la vérité qu'on vient à la lumière ». Mais au prix de combien de difficultés ? Non seulement il y a les déficiences humaines inévitables, il y a le péché et il y a l'opacité, il y a l'incompréhension qui sont la rançon de notre humaine condition, il y a les faux-pas et les erreurs qui entravent toujours la marche des pionniers. Mais il y a de vraies difficultés, et qui, provenant de deux côtés, rendent plus clairsemés les rangs des « catholiques sociaux » :

— d'une part, leur foi déconcerte, en effet, certains qu'ils rencontrent sur le terrain humain : aux yeux de ces derniers, ils deviennent ainsi parfois suspects... pour des raisons qui n'ont d'ailleurs rien à voir avec un quelconque souci désintéressé de servir le bien commun...

— d'autre part, la charité agissante, et exigeante, voire technicienne des « catholiques sociaux » inquiète nombre de leurs frères dans la foi : ce zèle dévorant ne serait-il pas un reproche muet à leur abstentionnisme, même s'il a une apparence vertueuse ? D'âge en âge le mot de Pie XI (14 octobre 1938) est toujours vrai : « *Qui addit ad caritatem animarum, addit ad laborem* », celui qui ajoute au zèle des âmes, ajoute à son travail... et l'on redoute toujours le travail !

Alors, oui, le courant du catholicisme social est grand par sa signification. Mais ceux qui acceptent jour après jour de s'y faire laminer deviennent le *pusillus grex,* le « petit troupeau » dont parle l'Evangile...

Ces laïcs qui se veulent *avant* les encycliques veulent que leur travail serve à tous. Ils savent qu'ils sont aux avant-postes de la vie de l'Eglise ; ils savent que dans l'Eglise tous ne peuvent marcher au même pas et ils savent que tous n'ont pas la même tâche dans la vie de l'Eglise ; aussi bien ne demandent-ils pas à leurs pasteurs de passer devant eux sur le chemin

de leur vie de laïcs, et de leur frayer la route ; mais ils leur demandent de leur assurer le ravitaillement.

II. AU TEMPS DE PIE XI : PAR LES TACHES PROFANES DE SES FILS, LA MISSION DE L'ÉGLISE DÉBORDE LE DOMAINE DE LA JURIDICTION ECCLÉSIASTIQUE

On connaît le célèbre passage de *Quadragesimo Anno* qui proclame avec force le bienfait de l'Action Catholique spécialisée dans le monde moderne :

> « Les circonstances nous tracent clairement la voie dans laquelle nous devons nous engager. Comme à d'autres époques de l'histoire de l'Eglise, nous affrontons, en effet, un monde retombé en grande partie dans le paganisme. Pour ramener au Christ dans leur intégrité ces diverses classes d'hommes qui l'ont renié, il faut avant tout sélectionner et former dans leur sein même des auxiliaires de l'apostolat de l'Eglise, qui les comprennent et qui comprennent leur mentalité, qui connaissent leurs aspirations et qui sachent parler à leurs cœurs dans un esprit de douce et fraternelle charité. Les premiers apôtres, les apôtres immédiats des ouvriers il faut que ce soient des ouvriers ; les apôtres du monde industriel et commerçant doivent être des hommes issus de ces milieux[11] ».

A) *Pie XI et* Quadragesimo Anno

Le fait suivant a déjà été cité : c'était en 1934, le président national d'un mouvement catholique se trouvait dans le bureau de Pie XI. Abordant le chapitre de l'action sociale, ce dirigeant d'exposer au Souverain Pontife comment dans son mouvement, on s'efforçait de répercuter *Quadragesimo Anno.* A son étonnement, Pie XI se mit à froncer les sourcils. « Mais, Très Saint-Père, n'est-ce pas une encyclique à laquelle il a pu sembler au monde entier que votre Sainteté attachait une grande importance ? — « Que croyez-vous qu'il y a là dedans ? », demanda Pie XI en montrant son front. « Croyez-vous donc qu'aujourd'hui, en 1934, nous ne dirions que ce que nous

---

11. *Actes* de S. S. PIE XI, Ed. Bonne Presse, t. VII, p. 171-172.

avons écrit en 1931... il y a déjà trois ans ? » Devant l'émotion de son interlocuteur, le Pape se radoucit. Et, gravement, il se mit à lui expliquer que, depuis qu'il était sur le siège de Pierre, la question sociale n'avait pas pu ne pas l'étreindre ; il s'était rendu compte que l'enseignement de Léon XIII avait eu besoin de l'espace d'une génération pour commencer à devenir commun ; que, pendant ce même temps, la conjoncture sociale avait évolué, que la longue guerre l'avait aggravée ; ainsi, en découvrant *Rerum Novarum,* avec trente ans, avec quarante ans de retard, on pouvait ressasser la lettre de l'encyclique — quelquefois d'ailleurs en la rétrécissant à la dimension de son petit esprit —, mais on n'était pas véritablement fidèle à l'âme qui avait insufflé le document de son illustre prédécesseur ; que si lui, Pie XI, il avait tenu à choisir l'anniversaire de cette encyclique, — les simples mots *Quadragesimo anno* le soulignaient suffisamment —, c'était afin de montrer que la véritable fidélité doit savoir se faire inventive ; que, s'il avait parlé cette année, en 1934, il serait déjà allé lui-même plus loin qu'il n'était allé en 1931 ; que la véritable fidélité ne consiste pas à répéter un enseignement en le figeant dans les termes qui ont servi à le donner, elle consiste, ayant suffisamment assimilé tout l'enseignement déjà élaboré, à aller de l'avant. « Quant à vous, concluait Pie XI, votre tâche, sur ce chapitre, est de travailler à préparer la prochaine encyclique sur la question sociale ».

B) *L'expérience de Pie XI*

Si Pie XI propulsait ainsi les laïcs, c'est qu'il avait appris dans sa propre vie les exigences d'une vie dite profane aux prises avec des réalités des hommes de tous les jours.

Pie XI savait, en effet, d'expérience qu'aucune délégation juridique, même dans l'Eglise, n'a jamais conféré compétence, zèle, fidélité intime à qui en était dépourvu ou à qui prétendrait biaiser avec ces impératifs de tout apostolat authentique.

Faisant l'ascension du Vésuve, le 1er janvier 1900, don Ratti avait évidemment tenu à célébrer la Sainte Messe au refuge : « Le devoir avant tout », avait-il dit aux organisateurs

de l'excursion ; les répercussions de ces quatre mots furent grandes dans le petit groupe ; et don Ratti de chercher et de noter le pourquoi : « Je dis cela en toute simplicité, comme alpiniste et comme compagnon, et non pas comme prêtre »[12].

De même, bibliothécaire à l'Ambrosienne à Milan, Mgr Ratti s'était rendu compte que le rayonnement de son sacerdoce auprès des chercheurs du monde entier ne s'exerçait, de fait, qu'à travers sa compétence, ses investigations : les savants pouvaient apprécier les exigences intellectuelles de sa conscience ; ils pouvaient, dans la dimension spirituelle de sa recherche intellectuelle, pressentir chez Mgr Ratti le signe de la flamme intérieure qu'entretenait son sacerdoce.

Evoquant cette activité, Mgr Ratti confiait à don Roncalli : « Tous, nous devons travailler à l'Action Catholique. Même moi, ici, dans un centre d'activité qui pouvait paraître d'un genre bien différent, je parviens à faire vraiment de l'Action Catholique : souvent il m'arrive de donner un conseil, un avis, une explication à ceux qui fréquentent la bibliothèque »[13]. Mgr Ratti savait bien que n'importe quel prêtre nommé par son évêque aumônier de la bibliothèque aurait pu offrir de l'extérieur des secours du culte aux savants de passage à Milan. Mais il expérimentait le rayonnement apostolique que sa formation et sa fonction lui procuraient : c'est dans le champ même de leurs recherches qu'il lui était donné de féconder des esprits en quête de vérité, avec la lumière de Celui qui est la Vérité et la Vie !

Pie XI avait ainsi découvert d'expérience que bien des secteurs de la vie sociale restent presque fermés à l'action sacerdotale, tandis qu'ils sont le terrain journalier de la vie des laïcs.

Quel était le résultat de cette situation en ce début du

---

12. Achille RATTI, *Scritti alpinistici*, p. 137.

13. Cité par le nouveau Pape le 9 novembre 1958, et rapporté dans la *D. C.*, 1958, col. 1545.

XXᵉ siècle ? Il y avait alors comme deux espèces de membres de l'Eglise :

a) Ceux pour qui il s'agissait de répondre seulement à la cloche de leur église, mais dont la vie chrétienne se rapetissait de plus en plus à la dimension de l'ombre du clocher, à l'heure précisément où les multiples ramifications de leur vie sociale étendaient chaque jour davantage leurs antennes. La tentation les guettait de faire deux parts dans leur vie : la vie dite profane, réglée par les impératifs journaliers du « *business is business* », du « politique », du « mondain », du « commercial », etc., et, d'autre part, ce temps qui est donné « à la religion », ces gestes rituels qui sont encore regardés comme une grâce que l'on croit faire à Dieu... à un Dieu-ornement en passe de devenir inutile ; et, par cette catégorie de « fidèles » (comme on dit), l'Eglise avait l'illusion de se survivre à elle-même...

b) Tandis que l'autre catégorie de fils de l'Eglise prenait conscience du caractère inadmissible, voire scandaleux, disaient certains, de cette espèce de divorce entre la vie de chaque jour et la vie chrétienne. Pour s'efforcer d'y porter remède, ce sont ces fils de l'Eglise qui se regroupaient dans des organisations qu'on appelait déjà l'action catholique. Ce sont eux qui, pour être apôtres, avaient éprouvé le besoin de réapprendre, doctrinalement, les exigences de leur appartenance à l'Eglise dans un monde qui est né et qui vit sans l'Eglise (d'où les encycliques de Léon XIII et de Benoît XV, et le besoin de vivre, sacramentellement, le mystère du Christ dans une communauté fervente qui soit véritablement école et soutien de la foi (d'où les décrets de Pie X en faveur de la communion fréquente ou du renouveau liturgique).

Au lendemain de la première guerre mondiale, l'Eglise vivrait-elle au rythme des premiers ou des seconds ? Pie XI délibérément choisit. Son expérience personnelle lui faisait porter l'attente du monde d'où Dieu est absent et pour lequel

l'Eglise doit être comme un étendard dressé parmi les nations[14].

Une enquête préparatoire à la première encyclique de Pie XI soulignait « l'importance, l'extension et la nécessité de cette forme d'apostolat, de cette participation des laïcs à la mission propre de l'Eglise »[15].

Puis vint la rédaction de ce premier grand document de son Pontificat : « Je me souviens, devait raconter Pie XI, du moment exact, à minuit, quand j'ai inséré dans ma première encyclique ce passage sur l'Action Catholique... Je n'avais pas compté le faire ; je n'y avais pas pensé d'avance ; j'ai été *obligé* de le faire *par une inspiration providentielle.* Ce n'est pas de moi-même que j'ai mis cela... J'étais surpris de ce passage en relisant, mais je devais le laisser. Le Cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat, était tout surpris de ce texte aussi. J'ai rarement dit ces choses... Il y a quelque chose de très providentiel dans cette Action Catholique. C'est le Bon Dieu qui a agi »[16].

La nécessité de la collaboration de l'apostolat du laïcat organisé à l'apostolat de la hiérarchie était solennellement proclamée et définie dans l'encyclique *Ubi arcano Dei,* le 23 décembre 1922. En même temps qu'un aboutissement c'était un point de départ.

C) *Pie XI et la J.O.C.*

La rencontre de l'abbé Cardijn et de Pie XI exprime cette *ordinatissima conjunctio* que nous évoquions plus haut : que si ce vicaire de Laeken parvient jusqu'au Pape, c'est que le Cardinal Mercier et le nonce ont préparé son audience.

---

14. Cf. sa réponse à Mgr Roncalli sur la place Saint-Pierre avant le Conclave de 1922 : dans la *D. C.*, 1962, col. 1576.

15. Copie de ce texte dans mes archives.

16. Copie de ce compte-rendu d'une audience d'octobre 1937, dans mes archives.

Bientôt la J.O.C. posera des problèmes semblables à ceux déjà rencontrés, à la conscience des pasteurs. Les jocistes ont besoin d'aumôniers. Comment les prêtres sont-ils préparés à percevoir que la mission de l'Eglise dépasse le domaine de la juridiction ecclésiastique ? Si les difficultés entre les impératifs moraux et religieux sont réglées pour les hommes par un accord entre les détenteurs de l'autorité ecclésiastique et les détenteurs de l'autorité sociale, les chrétiens membres du corps social n'ont qu'à se référer à cet accord passé en leur nom par-dessus leur tête ; et la vertu principale du laïc chrétien est alors l'obéissance confiante à ses supérieurs. C'est ce qu'est porté à envisager le clerc qui, durant toute sa formation, a vécu sous le régime de l'identification de l'autorité du corps social auquel il appartenait avec l'autorité ecclésiastique de laquelle il dépendait. Mais quelle est la situation de tous ceux pour qui il n'y a même pas un accord entre les impératifs du groupe social dont ils sont membres par leur profession... et les exigences dont l'autorité ecclésiastique a la garde ? Rien ne peut se substituer à la conscience de ces laïcs chrétiens.

Sans doute pourra-t-on dire que des jeunes travailleurs se trouvent ainsi aux prises avec des responsabilités d'adultes, qu'ils sont trop jeunes pour se défendre contre les infiltrations du laïcisme, du marxisme, de l'hédonisme et de tous les *ismes* qu'ont parfaitement raison de dénombrer les moralistes ; qu'ils sont trop jeunes pour « faire de la politique », etc. Et il est très compréhensible que certains éducateurs veuillent mettre à l'abri leurs jeunes : un aumônier de patronage d'une ville du Midi nous disait un lundi de juillet aux environs de 1950 : « Enfin ! Je suis arrivé à ce que tous mes grands (de 18 à 20 ans) jouent au cerceau pendant toute l'après-midi. Ceux qui se posaient des problèmes qui ne sont pas de leur âge, ou bien ils nous ont quittés, ou bien ils ont renoncé à ces questions qui leur font plus de mal que de bien ».

Mais ce qu'il y a de tragique c'est que ces « questions qui leur font plus de mal que de bien », ce n'est pas toujours eux qui vont les chercher pour leur plaisir, ce sont ces « problèmes

qui ne sont pas de leur âge » qui leur sont posés journellement par et dans leur milieu de travail.

S'ils ne réagissent pas, eux-mêmes et les autres seront le jouet d'influences incontrôlées, bénéfiques ou néfastes d'ailleurs. S'ils apprennent à réagir pour eux-mêmes et avec conscience de leurs responsabilités, ils ne pourront pas ne pas avoir le souci d'éclairer et de fortifier la conscience de ceux qui les entourent... non seulement par des contacts personnels, mais par des moyens qui peuvent toucher la collectivité ; ainsi ce sont les apôtres laïcs, et eux seuls, qui peuvent et doivent aider autour d'eux à une prise de conscience du positif comme du négatif dont toute vie collective imprègne chacun de ses membres par capillarité ; ce sont les apôtres laïcs, et eux seuls, qui à partir de cette prise de conscience peuvent et doivent aider autour d'eux à sauver l'humain en vue de cette « *consecratio mundi* » dont devait parler Pie XII.

Dans cette perspective, c'est toute une promotion de la personne humaine qui s'impose à la responsabilité des militants d'Action Catholique ; et leur équipe doit être ainsi pour eux au sens le plus fort : école de liberté, en ce sens qu'éveillés à une vie personnelle authentique ils peuvent apprendre, à eux et aux autres, à se libérer des influences incontrôlées.

Quelle est la responsabilité du prêtre vers qui se tournent les jeunes travailleurs et les jeunes travailleuses[17] ? « Sa fonction, c'est de mettre en œuvre tous les moyens capables d'apprendre aux membres à pratiquer toutes les vertus que le jeune ouvrier a besoin d'exercer... *quand l'aumônier n'est pas là.* Nous répétons souvent à nos jeunes ouvriers qu'à la porte de toutes les usines il y a un écriteau : « Entrée interdite aux vicaires, curés, évêques, au Pape lui-même », et nous leur fai-

17. Dans un quartier populaire de Paris, un travailleur noir, père de trois enfants et sans ressources, confiait un jour à un ami : « Les Pères de la mission m'ont appris à méditer en chrétien, mais pas à agir et à lutter en chrétien » (rapport manuscrit d'un prêtre parisien, p. 10).

sons comprendre que là où ils vont, nous prêtres, nous ne pouvons aller »[18].

Pour pouvoir paraître, ces lignes de l'abbé Cardijn ont eu besoin de l'audience que Pie XI accorda à leur auteur le 3 mai 1932. Il y avait alors près de dix-huit mois qu'avait paru le numéro 1 du Bulletin des Aumôniers de la J.O.C. et de la J.O.C.F. Pour que tombent les résistances et pour que paraisse le bulletin numéro 2, il fallut une audience pontificale... au cours de laquelle Pie XI rappela l'importance du rôle des assistants ecclésiastiques.

Ce qui est en jeu à travers la vie du plus humble des jocistes, c'est la mission de l'Eglise dans le monde d'aujourd'hui. Pie XI l'avait perçu. Et c'est pour cela que Pie XI voulait que les prêtres fussent alertés sur cet aspect de leur tâche sacerdotale à l'égard de ceux qui se veulent leurs « fidèles » et dont la responsabilité apostolique déborde le cadre des exigences de leur fidélité à répondre à la cloche de leur église ou au signal du jeu de cerceau !...

Sans doute la « spécialisation » avait-elle quelque analogie avec la méthode missionnaire que l'on a appelé l'*indigénisation.* Recevant l'A.C.J.F. qui allait à Rome faire bénir les prémices de la spécialisation intégrée dans l'apprentissage d'une collaboration effective et ardente, Pie XI pouvait, le 6 avril 1934, s'adresser « à toutes les branches de cette belle Association Catholique de la Jeunesse Française » et leur souhaiter de « réaliser splendidement votre programme si bien adapté aux circonstances actuelles, apostolat particulier et différent, selon les besoins et les milieux. Cette activité particulière, qualifiée, spécialisée, présente la plus grande analogie avec la méthode que nous indiquons aux missionnaires : les prêtres indigènes pour les indigènes. Chaque situation aura donc son apôtre correspondant : des ouvriers, apôtres des ouvriers ; des agriculteurs, apôtres des agriculteurs ; des ma-

18. *Notes de Pastorale jociste,* mai 1932, p. 27.

rins, apôtres des marins ; des étudiants, apôtres des universitaires. Comme on se comprendra mieux alors, comme on s'entendra plus facilement ! Voilà des critères qui vous guident, chers enfants. Voilà le magnifique esprit de votre activité apostolique ».

Mais l'enthousiasme suscité par l'apparition de la spécialisation et son opportunité n'empêchaient pas cette formule d'être parfois desservie par ceux-là mêmes qui en revendiquaient l'emploi.

Et c'est pourquoi Pie XI, alerté le mois précédent sur certaines outrances issues de la spécialisation, n'avait pas hésité dès le 15 août 1928 à mettre en garde contre les excès qui naîtraient d'un désir d'exclusivisme ou d'autonomie chez les apôtres laïcs des mouvements spécialisés :

> « Qu'ils n'oublient pas [...] que leur œuvre sera non seulement boîteuse et instable, mais même absolument stérile, s'ils ne sont animés et enflammés de charité à l'égard de leurs frères et de leur prochain, sans distinction aucune, comme il convient à des apôtres.
>
> Cette flamme de la charité pourra seule adoucir et tempérer les aspérités et faire disparaître les difficultés que créent inévitablement les différences de mentalité, d'occupation, de naissance et de mœurs ».

Quelques années plus tard, ému de constater la propension qui s'insinuait chez certains de définir l'Action Catholique par « l'apostolat du milieu sur le milieu » et non comme la participation à la mission de l'Eglise par la collaboration à l'apostolat de la hiérarchie, Pie XI, qui avait lui-même annoté un article (n'émanant d'ailleurs pas de la J.O.C.) où cette conception erronée était développée, en exprimait son inquiétude le 7 octobre 1937 et faisait donner le commentaire suivant : « Veillez à ce que l'on ne fasse jamais du *moyen* un *but.* Le but, c'est l'apostolat, les moyens doivent être subordonnés au but, le particulier au général, sinon l'on arrivera à un nouveau *totalitarisme,* le *totalitarisme du milieu* »[19].

---

19. Copie dans mes archives.

Ce n'était pas la J.O.C. ni la spécialisation que Pie XI condamnait par là, et il venait d'en donner assez de preuves éclatantes, c'était l'usage maladroit que certains se croyaient amenés à faire de la formule de la spécialisation coupée de son inspiration providentielle.

III. SOUS LES PONTIFICATS DE PIE XII ET DE JEAN XXIII : LE RESPECT ET LA NÉCESSAIRE COORDINATION DES INITIATIVES DU SAINT ESPRIT DANS L'AME DES LAICS

Pie XII a eu des formules très fortes pour exprimer le sens de cette mission que l'Eglise ne peut accomplir que par les laïcs :

> « L'Eglise ne peut pas s'enfermer inerte dans le secret de ses temples et déserter ainsi la mission que lui a confiée la Providence divine, de former l'homme complet, par là de collaborer sans cesse à établir le fondement solide de la société. Cette mission lui est essentielle. Considérée de ce point de vue, on peut dire que l'Eglise est la société de ceux qui, sous l'influence surnaturelle de la grâce, dans la perfection, de leur dignité personnelle de fils de Dieu et dans le développement harmonieux de toutes les inclinations et énergies humaines, édifient la puissante armature de la communauté humaine.
>
> Sous cet aspect, les fidèles, et plus précisément les laïcs, se trouvent aux premières lignes de la vie de l'Eglise ; par eux, l'Eglise est le principe vital de la société humaine. Eux, par conséquent, eux surtout, doivent avoir une conscience toujours plus nette, non seulement d'appartenir à l'Eglise, mais d'être l'Eglise, c'est-à-dire la communauté des fidèles sur la terre sous la conduite du chef commun, le Pape, et des évêques en communion avec lui. Ils sont l'Eglise, et de là vient que, dès les premiers temps de son histoire, les fidèles, avec le consentement de leurs évêques, se sont mis en associations particulières concernant les manifestations les plus diverses de la vie. Et le Saint-Siège n'a iamais cessé de les approuver et de les louer »[20].

---

20. PIE XII, *allocution consistoriale,* 20 février 1946.

A) *Inévitables difficultés de l'institutionnalisation*

Ce mouvement qui porte les fidèles à s'unir en associations particulières, n'est pas terminé. Et l'alourdissement, inévitable, de certaines formules apostoliques, l'imperfection de toute réalisation humaine, les étroitesses et les timidités, les recettes qui dispensent de l'esprit, la sclérose inéluctable, etc., tout cela qui atteint l'institution ecclésiastique elle-même, ne peut pas ne pas retentir sur l'organisation de l'apostolat des laïcs. D'où l'affleurement de nouvelles exigences.

Le père Congar rapportait ce fait significatif : « Un militant jociste se trouvant dans une passe difficile et montrant des signes de découragement et de désaffection, l'un de ses camarades lui dit : « Qu'est-ce qui ne va pas ? Pourtant, on t'aime bien à la section, l'abbé t'aime bien » ; et le militant de répondre : « Oui, l'abbé m'aime bien, mais ce n'est pas moi qu'il aime, c'est la J.O.C. qu'il aime en moi »[21]. Dans tous les cas de ce genre, quelles qu'en soient les explications, à vrai dire, ce n'est plus de l'Action Catholique, ce serait plutôt une utilisation des laïcs par des clercs...

Nous nous rappelons aussi ce mot, assez « cousin germain », d'un aumônier fédéral jéciste : « Dans nos réunions fédérales, il faut que nos étudiants apprennent des trucs. Si on voulait se mettre à les faire réfléchir, où irions-nous ?... Je sais bien qu'on me faisait quelques remarques à propos de l'article d'un de nos étudiants paru dans mon bulletin de liaison, et qui adoptait sans assez de nuances la lecture marxiste de certains événements... Mais dans une feuille comme la mienne, l'important n'est pas de dire des choses qui soient exactes, c'est de permettre à nos étudiants de s'exprimer ! Ils sont d'ailleurs incapables de porter un jugement vrai. Mais il faut les accrocher à nos groupes cathos par des choses qui leur plaisent. A nous, aumôniers, de nous réunir pour savoir comment animer nos groupes cathos. Et c'est parce que la J.E.C.

---

21. Dans un article paru dans *Rythmes du Monde* en 1946 et reproduit dans *Sacerdoce et laïcat*, p. 52.

peut être le prétexte de ce genre de réunions entre prêtres, que l'archevêque veut bien encore de la J.E.C. dans son diocèse »[22]. Il ne s'agit certes pas de contester la difficulté très lourde de l'apostolat auprès des étudiants. Mais, premièrement, les jécistes qui se réunissent dans une fédération n'ont pas été créés et mis au monde pour donner l'occasion à des prêtres de se réunir entre eux, et, deuxièmement, ce qui semble précisément méconnu, dans cette réflexion entre deux portes, c'est, paradoxalement, l'aspect de l'apostolat qui avait fait découvrir d'expérience au bibliothécaire de l'Ambrosienne ce qu'il s'efforcerait — lorsqu'il serait devenu pape — de promouvoir dans l'action catholique !

Des imperfections, des déficiences sont inévitables. Mais c'est le retentissement dans les âmes qui est dommageable. Certes on connaît la boutade : « L'Action Catholique, c'est l'insuffisance des clercs remplacée par la suffisance des laïcs ! » Mais là où l'insuffisance des clercs existe dans l'Action Catholique, il arrive que ce soient finalement les laïcs les plus loyalement confiants, et les plus généreusement dynamiques qui « en font les frais » : comme ces hommes pour qui — de la part de Léon XIII — plaidait Mgr Radini Tedeschi, ces laïcs attendaient la compréhension et le soutien qu'ils n'ont pas trouvés[23]. Et c'est en ce sens aussi que Pie XI, dans l'audience

---

22. Nous n'avons pas eu l'occasion de vérifier si c'était vraiment la pensée de l'archevêque en question. Il arrive si souvent, lorsqu'on a une petite responsabilité, qu'on abrite ses manières de faire derrière les intentions de ses supérieurs ! C'est tellement humain !

23. A la troisième Assemblée du Conseil Œcuménique des Eglises à New-Delhi en décembre 1961, il y avait une commission pour le laïcat. Une des conclusions des études de cette Commission, introduites par trois rapporteurs laïcs était formulée ainsi : « Nous vous demandons de nous écouter, nous, c'est-à-dire non pas ceux qui parmi nous sont devenus vos aides « attitrés », « laïcs domestiqués et cléricalisés », copies plus ou moins bâtardes de vous-mêmes, mais nous tous qui respirons à chaque heure l'air du monde dans la situation concrète de notre vie et de notre travail... » (cité dans *Irenikon,* 1962, p. 30). N'entend-on pas actuellement, à mots couverts, la même plainte dans l'Eglise catholique, en face du

évoquée plus haut, rappelait à l'abbé Cardijn « la phrase qu'il fit imprimer en exergue sur la couverture du Bulletin des Assistants ecclésiastiques de l'Action Catholique Italienne : l'Action Catholique (le jocisme) sera ce que les aumôniers la feront être »[24].

Ainsi arrive-t-il que telle forme d'apostolat se trouve parfois suspectée, peut-être à l'autre bout de la planète, parce qu'il y eut quelque part des incompréhensions, parce que l'on n'a pas su distinguer entre la fin et les moyens, ou même tout simplement par suite d'une maladresse dans la traduction d'un document pontifical !

On se rappelle les paroles de Jean XXIII au sujet de l'Action Catholique en pays de Missions :

> «On peut dire que partout déjà il y a une floraison d'initiatives et d'œuvres. Pourtant, on n'insistera jamais assez sur la nécessité d'adapter comme il faut cette forme d'apostolat aux conditions et exigences locales. Il ne suffit pas de transférer dans un pays, sans plus, ce qui a été fait ailleurs ; mais, sous la direction de la hiérarchie, et dans un esprit de joyeuse obéissance aux pasteurs sacrés, il faut faire en sorte que l'organisation de cet apostolat ne soit pas une surcharge qui vienne embrouiller et faire perdre des énergies précieuses par des mouvements fragmentaires excessivement spécialisés qui, nécessaires ailleurs, pourraient tout de même être moins utiles dans une ambiance où les circonstances et les besoins sont complètement divers »[25].

« monopole » (cf. infra au sujet de ce mot employé par Pie XII lui-même) que semblent revendiquer — ou dont semblent se prévaloir — les membres de certains groupements apostoliques (qui varient d'ailleurs d'un pays à l'autre) ?

24. *Notes de Pastorale Jociste,* juillet 1932, p. 13.

25. JEAN XXIII, *Encycl. Princeps Pastorum,* du 28.11.1959, dans la *D.C.,* 1959, col. 1553.

Dans la thèse de doctorat en droit canonique qu'il soutenait naguère à Rome, le Père Chang[26] citait un passage qu'écrivait en 1945 notre légendaire chanoine Tiberghien :

> « L'Action Catholique [...] telle qu'elle est réalisée en fait, avec toutes ses imperfections, ses étroitesses, ses raideurs, et déjà ses routines, ne peut pas prétendre rassembler tous les fidèles, même tous les fidèles d'élite. Ce n'est pas seulement les catholiques, mais aussi et surtout l'Action Catholique qui manquent à l'appel de l'Eglise. Tous les catholiques fervents sont destinés à se rassembler dans l'Action Catholique, mais il faut que celle-ci soit digne de se proposer à la ferveur de ceux-là. Elle est encore bien loin de compte [...] Cherchons à rendre l'Action Catholique capable d'apparaître à tous comme apte à répondre à leur désir de développer en eux et autour d'eux le règne du Christ »[27].

B) *Le respect des initiatives du Saint-Esprit*

L'universalisation de l'Action Catholique était un gain ; l'institutionnalisation qui en résultait inévitablement comportait le risque d'un nivellement par le bas. Quelle place alors pour les exigences des élites et des pionniers, voire des néophytes ? D'où, coup sur coup : le 2 février 1947, la Constitution Apostolique *Provida Mater* sur les Instituts Séculiers ; et, bientôt, comme son complément, le *Motu Proprio Primo feliciter,* du 12 mars 1948, par quoi Pie XII recommande « aux dirigeants et assistants de l'Action Catholique » de promouvoir généreusement ce genre de saintes vocations, de leur « prêter assistance » le cas échéant, « et, tout en sauvegardant leur propre discipline intérieure, d'utiliser leur concours » ; puis, le 27 septembre 1948, la Constitution Apostolique *Bis Sæculari* sur les Congrégations Mariales : « Ni leur structure, ni leurs notes particulières n'empêchent les Congrégations Mariales d'être appelées de plein droit : Action Catholique,

---

26. Petrus CHANG, *De associationibus iuvenum catholicorum (Actionis Catholicæ) in Missionibus Sinensibus,* Romæ, 1952, p. 16.

27. Ce texte peut être retrouvé dans : TIBERGHIEN, *L'Action Catholique,* Ed. Comprendre, 1945, p. 69-70.

entreprise sous le patronage et l'inspiration de la Bienheureuse Vierge Marie ; bien plus, ainsi qu'elles l'ont été dans le passé, elles sont et seront la protection et la garde de la formation catholique des âmes la plus importante. Car — le Siège Apostolique l'a proclamé à maintes reprises — l'Action Catholique n'opère pas dans un champ clos, comme si elle était serrée dans des limites étroites à ne pas dépasser[28] ». Autrement dit, Pie XII voulait assurer des espèces de soupapes de sûreté.

Puis, à Rome, le 14 octobre 1951, droit de cité était reconnu au multiforme apostolat des laïcs. Et, au deuxième Congrès Mondial pour l'Apostolat des laïcs, dans son discours du 5 octobre 1957, Pie XII s'élevait contre tout « monopole » en matière d'Action Catholique, contre « la main-mise de l'espèce sur le genre » ; il évoquait publiquement « un malaise regrettable, assez largement répandu », et estimait « nécessaire de faire connaître [...] une suggestion » relative à la terminologie et à la structure de l'Action Catholique. D'une manière assez solennelle, un dossier — d'origine peut-être très précise — soulevait un problème d'une importance qui dépassait ce qui l'avait fait constituer. Au-delà de la question de la *Légion de Marie* (dont les gens bien informés parlaient à propos de ce passage), c'était le problème des relations entre les mouvements d'apostolat et l'Eglise qui était posé. D'une part, il faut bien reconnaître que le mouvement n'est pas l'Eglise ; le mouvement est, premièrement, école et soutien de la foi, et, deuxièmement, instrument spécialisé de pénétration apostolique ; et cela qui en dit la valeur en marque aussi la limite ; c'est ce que saint Paul rappelait lorsqu'il dénonçait les factions qui divisaient les Corinthiens[29]. D'autre part, chaque mouvement se spécialise selon sa finalité particulière, il ne faut pas oublier que spécialisation ne signifie ni monopole, ni privilège. Car le Saint-Esprit n'a jamais fini de souffler, et de surgir sur nos chemins. Et, dans chaque équipe de

28. *D. C.*, 1948, col. 1351 ; et 1951, col. 577-582.

29. Cf. l'excellent commentaire de ces difficultés de Corinthe, dans : Dr RAMSEY, *The Gospel and the Catholic Church*, p. 51-54.

base de chaque mouvement d'Action Catholique, chaque militant doit s'attendre, nouvel Ananie, à voir surgir dans son champ bien circonscrit par les circulaires du mouvement... un nouveau Saul de Tarse qui viendra d'avoir son chemin de Damas !

Dans les derniers mois de son pontificat, Pie XII a tenu, à plusieurs reprises, à souligner, comme en manière de testament, la nécessité de rester ouverts aux nouvelles initiatives apostoliques du Saint-Esprit dans les âmes. Ainsi, aux religieuses assistantes des associations de Jeunesse Féminine d'Action Catholique Italienne, le 3 janvier 1958 :

> L'Action Catholique « n'est pas l'unique action des catholiques et on ne peut affirmer qu'elle possède l'unique méthode efficace pour la formation des âmes ferventes. D'autres formes, bénies, approuvées et encouragées par l'Eglise, peuvent à l'occasion se développer et s'étendre à de nouvelles activités. Ce sera alors l'occasion de faire savoir si vous savez estimer et aimer tout ce qui fleurit dans l'Eglise. De même il serait également vain de s'opposer aux interventions parfois soudaines, parfois même impétueuses de « l'Esprit divin », dans lequel « la jeunesse catholique en marche » puise sa « force », comme à une source inépuisable et variée »[30].

Et quelques semaines avant sa mort, Pie XII, recevant les quelque trois mille participants au Congrès International du Tiers-Ordre de saint Dominique, tenait à leur dire :

> « Il est certain que la formation spirituelle reçue dans le Tiers Ordre vous habilite, plus que beaucoup d'autres laïcs, au travail fructueux dans l'Action Catholique, qu'on entende ce terme au sens strict d'apostolat exercé par mandat de la hiérarchie, ou, dans un sens plus large, d'apostolat organisé des laïcs »[31].

Ainsi a-t-on pu dire que devant l'extension de l'Action Catholique, Pie XII a insisté d'une part sur l'approfondissement spirituel que requérait cet apostolat des laïcs, et d'autre part sur le primat — même en ce domaine — de la vie sur la formule.

30. *D. C.*, 1958, col. 70-71.
31. *D. C.*, 1958, col. 1156-1157.

C) *Jean XXIII et la nécessaire coordination des initiatives du Saint-Esprit dans l'Eglise*

Ce respect des initiatives les plus variées du Saint-Esprit dans les âmes exige en même temps leur collaboration et leur coordination. Car « le témoignage des individus a besoin d'être confirmé et élargi par celui de toute la communauté chrétienne »[32]. Or, dans l'état actuel des choses, est-ce que certains rouages de l'institution paroissiale, de l'administration diocésaine, voire de la Curie Romaine elle-même, ne risquent pas à l'occasion de se figer en un musée d'organes-témoins bien conservés, ou en un lac bien préservé pour qu'y survivent des coelacanthes ?... Telle est la question posée, parfois avec une franchise un peu abrupte, par ces apôtres qui ont entendu vingt fois, cent fois, ou davantage, en quelques années, des espèces de mises en demeure jaillies de la détresse de néophytes : « Tu es le contrebandier du Bon Dieu. Pour nous amener jusqu'à lui, tu nous a fait passer par un raccourci. Cela ne doit pas être permis. » — « Si c'est vrai, comme tu le dis souvent, que le baptême engage toute une vie, alors explique-moi pourquoi les prêtres sont si pressés de baptiser les gens n'importe quand et n'importe comment ». — Pourquoi nous en as-tu tant demandé, alors que ceux qui remplissent les églises sont si loin de l'évangile que tu nous as fait connaître et que tu nous as demandé de pratiquer ? Tu le savais, toi, ce que ce serait, notre paroisse. Est-ce que tu te rendais compte de la situation dans laquelle nous nous mettions ? En sortirons-nous jamais ? Et comment ? » — « Il aurait mieux valu ne jamais te connaître. Tu nous as fait espérer en une Eglise qui n'est pas l'Eglise »[33].

Mais il faut plus. Il faut que chaque communauté locale livre — sans le tronquer par son particularisme — le visage de l'unique Eglise de Jésus-Christ. Le Dr Ramsey rappelait très

---

32. *Princeps Pastorum.*

33. Rapport manuscrit d'un prêtre parisien, p. 46, 26, 47.

justement que l'église locale n'est pas *une* église particulière, mais l'Eglise totale présente localement[34]. Et, dès les débuts de son pontificat, Jean XXIII ne cessait de rappeler la même exigence : « Jésus n'a pas institué plusieurs Eglises, ou gallicane ou grecque, ou slave, d'après le nom de chaque nation, mais une Eglise apostolique et universelle » (15 mars 1959). De même, reprenant le mot de Pie XI, Jean XXIII s'écriait : « La paroisse qui néglige l'action missionnaire néglige l'œuvre la plus catholique des œuvres catholiques, la plus apostolique des œuvres apostoliques » (26 avril 1959).

Aussi le Pape rappelle-t-il sans cesse à ses visiteurs :

1) que leur mouvement n'est pas le seul dans l'Eglise (au « *Mondo Migliore* », 16 novembre 1958 ; aux familles franciscaines, 16 avril 1959) ;

2) qu'ils ne doivent pas méconnaître les aspects sur lesquels leur mouvement insiste moins (au centre Richelieu, 30 mars 1959 ; aux Equipes Notre-Dame, 3 mai 1959 ; à des employées de maison, 19 avril 1959 : apôtres auprès de vos sœurs de travail, mais aussi dans les familles où vous êtes employées, à l'imitation des esclaves chrétiennes venues d'Orient qui ont amené la foi dans bien des familles romaines);

3) qu'ils doivent toujours « travailler en union avec tous » (au centre Richelieu, 30 mars 1959), « aussi bien à l'intérieur des Associations qu'au plan national ou international » (à la F. I. J. C., le 25 novembre 1959 ; et de nouveau au M. I. J. A.R.C., le 29 mai 1960) ; même au-delà de l'Action Catholique. « Jamais on n'inculquera trop aux âmes de tous le devoir de coopérer d'un seul cœur et d'une seule âme au royaume de Dieu » (à l'A.C. portugaise, le 5 avril 1960) ; cf. encore l'allocution aux pèlerins français de la Légion de Marie, le 13 juillet 1960.

C'est cela l'esprit du Concile, dont Jean XXIII veut voir animés les membres de l'Eglise : cette unité vécue reflète

---

34. Dr RAMSEY, *The Gospel and the catholic Church*, p. 45-50.

l'unité de l'Eglise, elle est un « étendard présenté au monde » (10 janvier 1960). Et cette nécessité de l'unité entre les diverses initiatives apostoliques du Saint-Esprit dans l'Eglise est intégrée dans le « texte de base » pour la préparation du troisième Congrès Mondial pour l'Apostolat des Laïcs qui est intitulé : « l'unité des chrétiens au sein du monde en quête d'unité : don et mission »[35].

*
* *

Lors d'une réunion récente en France entre des hommes assez divers mais tous attentifs aux problèmes posés par les exigences des apôtres laïcs à l'heure actuelle, la classification suivante semblait se dégager :

1) les apôtres soucieux d'un label officiel : ils se regroupent dans l'Action Catholique.

2) les apôtres qui ont franchi ce qui apparaît comme un « seuil spirituel » : beaucoup se regroupent dans ce que, faute d'autre vocable, on a — dans cette rencontre — appelé les « mouvements évangéliques ».

Il y a peut-être là un phénomène nouveau par son ampleur, et par la diversité de ses manifestations, mais qui prend un caractère social du fait de la multiplication des groupements ; or il semblait apparaître que ces apôtres laïcs avaient ceci de commun, qu'ils découvraient trois exigences de la totalité du don évangélique : la communauté, la règle et le besoin de retrouver l'évangile sinon par un ordre religieux du moins par une authentique spiritualité évangélique. Et bien qu'avec des nuances très notables, on croyait pouvoir constater la même fermentation dans :

a) les groupes de « Vie Chrétienne » qui sont la forme que prennent actuellement en France les Congrégations Mariales (groupes soutenus par la Compagnie de Jésus) ;

b) les fraternités de Foucauld qui se multiplient aussi très rapidement ;

---

35. Supplément au Bulletin *Apostolat des laïcs*, 1962, n° 3.

c) les tiers-ordres séculiers de saint Dominique ou de saint François qui commencent à retrouver un regain de vitalité ;

d) les équipes Notre-Dame pour lesquelles l'adoption de « la Charte » a été comme « un seuil » franchi collectivement;

e) les Instituts Séculiers, aux formes bien diverses, etc...[36]

Qu'il ne faille pas, cependant, opposer les « mouvements évangéliques » aux mouvements d'Action Catholique, c'est bien évident. Et la preuve la plus tangible, c'est qu'un nombre notable de membres de ces « mouvements évangéliques » sont en même temps membres d'un mouvement d'Action Catholique. Non sans parfois que, de-ci de-là, il n'en résulte un certain flottement. Dans telle équipe diocésaine d'Action Catholique, l'auumonier qui est en même temps l'animateur spirituel d'un de ces « mouvements évangéliques » y retrouve dix sur douze des membres de l'équipe ; il arrive aux deux autres de se sentir parfois court-circuités, et de ne pas com-

---

36. Il y aurait d'ailleurs un autre aspect de la recherche de certains apôtres laïcs mais qui est peut-être moins perceptible parce que socialement moins structuré. C'est la recherche doctrinale qui, d'une part, semble quelquefois poursuivie pour elle-même, indépendamment de toute vie spirituelle et de toute vie apostolique, un peu comme une gnose et dans un climat ésotérique ! mais qui semple aussi abordée de nos jours dans une double direction :

— doctrine spirituelle : doctrine qui soit un aliment de la vie spirituelle et le principe d'une ouverture de l'âme.

— rencontre entre la culture profane et l'expérience humaine, d'une part, la foi, d'autre part.

Les « mouvements évangéliques » aident souvent la première forme de recherche doctrinale. Les apôtres laïcs, soucieux de la deuxième forme, sont souvent bien plus démunis... et souvent bien peu compris à l'heure où la prolongation de la scolarité commence à élever le niveau culturel de l'ensemble du pays et du monde !

Ainsi retrouvons-nous, jaillissant aujourd'hui de la conscience des laïcs, mais atomisés, les trois besoins profonds, que les vieux mouvements de la fin du siècle dernier s'efforçaient de développer conjointement par la triple formation qu'ils donnaient : piété, étude, action.

prendre pourquoi il paraît indispensable, afin d'être fidèle à « l'orthodoxie » du lieu, que dans le diocèse tous les membres de ce mouvement d'Action Catholique pratiquent le même jour telle dévotion, ou bien s'extasient devant tel livre et émettent en chœur des réserves sur tel article.

Mais ces inconvénients, somme toute, sont mineurs : ils sont inévitables du fait de l'imperfection de la nature humaine concrètement réalisée et du fait qu'ici-bas même les futurs saints n'ont pas encore atteint précisément ce qui les fera canoniser.

La question, au fond, n'est pas dans ces inconvénients. La question posée à l'Action Catholique par ces « mouvements évangéliques », c'est de savoir si les mouvements d'Action Catholique, tels qu'ils existent, et qui se définissent par leur référence aux pasteurs légitimes, sont tous (et de plus en plus, ou de moins en moins ?) de taille à intégrer les membres sérieux des « mouvements évangéliques » ainsi que tous les apôtres animés du même esprit[37].

La question suivante se murmure d'un diocèse à l'autre : « Est-ce que, dans la redécouverte actuelle de ce qu'on appelle le « sacerdoce diocésain », on ne traduit pas un peu trop facilement « *cooperatores ordinis nostri* » par « *instrumenta curarum administrationis diœcesanæ* » ? Sans doute est-ce de l'évangile que se réclame, surtout s'il est un saint, le secrétaire d'évêché en train de rédiger consciencieusement le rescrit accordant, ou la lettre refusant, le privilège d'oratoire semi-public à la nouvelle communauté religieuse installée dans la ville épis-

37. De nos jours d'ailleurs, parce qu'ils imaginent que ce n'est pas possible, un nombre assez grand de gens qui pensent être apôtres, gens en réalité sans grande formation, se disent « exigeants », c'est-à-dire, en clair, qu'ils posent au Seigneur, à ses ministres, et à leurs frères dans la foi, leurs conditions qui ne sont que des chipotages d'adolescentes gâtées, ou des caprices infantiles, même lorsqu'ils émanent d'adultes. Si ce genre d'apôtres est assez nombreux, et alourdit parfoit considérablement la charge des pasteurs, et si cette race s'insinue partout, ce ne sont pas cependant les fantaisies de ces « apôtres » à quoi nous faisons ici allusion.

copale. Sans doute est-ce aussi de l'évangile que se réclame le sous-directeur des œuvres qui rédige, admirablement d'ailleurs, une circulaire qui ira directement dans la corbeille à papier des curés, qui posera des cas de conscience aux laïcs, mais qui sera soigneusement archivée (car si le directeur des œuvres est promu à l'épiscopat, il n'y aura sans doute que l'actuel sous-directeur pour pouvoir lui succéder). Sans doute est-ce aussi en se réclamant du même évangile que le directeur de l'hebdomadaire diocésain fait la mise en page des réclames qui aident son journal à vivre : sous les différentes annonces (il y en a trois) d'agences matrimoniales (« sérieux » ; « discrétion » ; « résultat certain » ; « divorcés s'abstenir » ; « nombreuses références, prêtres et autres », etc.), il a mis en bonne place :

> Œuvre Nationale des Aveugles
> *Mandatée par l'Episcopat*
> Bois pour chauffage garanti sec
> Cannage et remplissage de sièges

Mais il y a aussi l'évangile que vit la petite sœur du Père de Foucauld campée dans un bidonville de la banlieue. Entre ces quatre évangiles, les apôtres laïcs d'aujourd'hui ont tous choisi, et tous de la même manière. Mais pourquoi donc précisément, lorsqu'on approche de près des gens consciencieux, peut-il sembler qu'il y ait plusieurs évangiles ? Pourquoi donc est-il si difficile de voir la coïncidence entre l'évangile de l'administration ecclésiastique — et qui est souvent très exigeant d'ailleurs — et l'évangile vécu sur le chemin des hommes ? Quand l'apôtre laïc a ouvert le texte de Matthieu, de Marc, de Luc, ou de Jean, quel autre critère a-t-il pour reconnaître l'Eglise de Jésus sinon de pouvoir dire : « C'est ici l'Evangile qui continue » ?

Telle est sans doute la raison de l'émoi qui vient, semble-t-il, d'étreindre des hommes à qui cependant leurs préoccupations œcuméniques faisaient prôner une revalorisation — jusqu'ici quasi inconditionnelle — du pouvoir épiscopal: «Si un meilleur

fonctionnement du ministère épiscopal n'arrivait pas à se constituer plus humainement — et plus évangéliquement aussi —, toute revalorisation et renforcement du pouvoir des évêques pourrait mener à un plus grand mal. Car ce n'est pas en perfectionnant l'appareil administratif diocésain et en accroissant ce qui est de plus en plus ressenti comme une contrefaçon insupportable de la parternité épiscopale authentique, — c'est à-dire un paternalisme sans âme, lié à un régime curial impersonnel —, qu'on pourrait améliorer la situation présente. Beaucoup de curés, ayant entendu ce qui s'était passé au Concile concernant la curie romaine, ont exprimé des réactions semblables à l'égard des curies épiscopales »[38]. Cette remarque, d'ailleurs, ne fait que traduire, d'une manière plus concrète sans doute, mais pas d'une manière plus forte, ce que Jean XXIII lui-même a osé dire publiquement des buts que devait s'efforcer de promouvoir le Concile : « En Occident, la généreuse collaboration pastorale des deux clergés, sous le regard et la direction de l'Evêque qui est le Pasteur de toutes les brebis ».

Dans la construction de l'unique et plénière Eglise de Jésus-Christ, c'est cette intime, constante et profonde collaboration, — à tous les échelons et jusqu'au plus secret de chaque conscience —, entre les grandeurs de hiérarchie, d'une part, et d'autre part les grandeurs de sainteté et de catholicité, que souhaitent ardemment de nos jours les élites de nos apôtres laïcs, « afin que soit pour les autres sauvegardée la vérité de l'Evangile » (*Gal.*, 2, 5).

Mais, s'il faut diagnostiquer ce souhait ardent, il faut aussi, et du même regard, diagnostiquer le sacrifice de ces pasteurs dont tout le ministère — jusqu'à 80 ans, 90 ans peut-être — n'aura été qu'une lente imprégnation de la parole de Dieu à Samuel : « Ce n'est pas toi qu'ils rejettent, c'est Moi qu'ils rejettent pour que Je ne règne plus sur eux » (1 *Sam.*, 8, 7)... dans la foi que de leur renoncement jailliront les mystérieuses germinations de la grâce à l'œuvre pour renouveler la face de la terre.

Charles MOLETTE

38. Editorial de la revue *Irenikon*, 1963, n° 1.

LES MOUVEMENTS D'ACTION CATHOLIQUE RURALE : ACCENTS ET POSITIONS

C'est un fait, les Mouvements qui travaillent au sein du monde rural apparaissent, dans la famille de l'Action Catholique, comme des êtres originaux. Ils ne disent pas et ils ne font pas comme les autres. Leurs dénominations rompent l'harmonie des voyelles et des consonnes auxquelles nos oreilles sont habituées. Il n'y a pas — ou pas encore ? — d'organisme portant le nom d'A.C.R. qui ferait le pendant de l'A.C.I. et de l'A.C.O. : les adultes, pour des raisons qu'explique l'histoire, ont baptisé autrement leur Mouvement et l'A.C.R. dont on parle désigne une entité — les trois Mouvements ruraux : M. F. R., M. R. J. C., M. R. J. C. F. — qui n'a d'autre consistance que morale. Récemment, la modification du patronyme de la J.A.C., signe d'une modification dans son être et dans son agir, n'a pas manqué de susciter quelques remous*.

Quoi qu'il en soit, ces Mouvements sont de la même espèce que les autres. Il n'est pour le sentir que de se retrouver dans

---

* Pour nos lecteurs étrangers... ou étrangers aux milieux d'Action Catholique, voici quelques clés : A. C. = Action Catholique ; A. C. R. = Action catholique rurale ; A. C. I. = Action catholique des milieux indépendants ; A.C.O. = Action catholique ouvrière ; M. F. R. = Mouvement familial rural ; M. R. J. C. = Mouvement rural de la jeunesse catholique ; M. R. J. C. F. = Mouvement rural de la jeunesse catholique féminine : ces deux dernières appellations ont remplacé : J. A. C. et J. A. C. F. = Jeunesse agricole chrétienne et Jeunesse agricole chrétienne féminine (*N.D.L.R.*).

un rassemblement mondial pour l'Apostolat des laïcs : au contact de Mouvements apostoliques si différents dans l'univers entier, se dégagent nettement les lignes de force de toute l'Action Catholique spécialisée telle qu'elle est vécue dans notre pays et dans quelques autres de par le monde.

Dès lors, peut-on parler, en ce qui concerne les Mouvements ruraux, de traits vraiment caractéristiques ? S'agit-il seulement d'une certaine interprétation des données générales de toute Action Catholique spécialisée ? Ou bien y a-t-il, au plan d'options profondes, une divergence notable ? Faut-il s'en attrister, comme le font certains, qui ne manquent pas de prophétiser l'échec d'une telle forme d'Action Catholique[1] ? Ou bien plutôt, souligner la richesse de l'Esprit qui éclate en des réalisations diverses et adaptées à leur milieu[2] ? Autant de questions auxquelles les lignes qui suivent voudraient apporter des éléments de réponse pour une meilleure saisie d'un phénomène digne d'attention.

I. MOUVEMENT DE JEUNESSE ET MOUVEMENT APOSTOLIQUE

Le premier trait qui frappe l'observateur, c'est bien celui-ci: la J.A.C., puis le M.R.J.C., revendiquent avec ténacité le droit et le devoir d'être, à la fois et en même temps, dans un seul et même organisme, Mouvement de jeunesse et Mouvement apostolique. Il lui semble que, loin d'avoir été valable autrefois, tandis que la J.A.C. était le seul Mouvement dans le monde rural, cette « revendication » l'est encore aujourd'hui dans un monde devenu de plus en plus socialisé.

Le schéma que présente le M.R.J.C. est, de ce fait, plus complexe que celui d'un Mouvement d'adultes. Il ne semble pas que, jusqu'à ce jour, les théologiens aient tellement tenu

---

1. « A.C.I. et monde rural », dans le *Courrier de l'A.C.I.,* mars-avril 1963, p. 46.

2. Cf. R. GIRAULT, « Le but et la méthode de la J.A.C. », dans *Prêtres diocésains,* mars-avril 1960, p. 123.

compte du visage particulier que prend l'Action Catholique quand elle s'incarne dans un Mouvement de jeunesse[3].

Mouvement de jeunesse, c'est-à-dire...

Cette originalité apparaît notamment dans l'existence d'un certain nombre d'activités inventées et proposées par le Mouvement lui-même. Certaines ont une publicité : tout le monde connaît, par exemple, les Coupes de la Joie. D'autres, telles les activités autour de la vie de travail, se déroulent sans qu'on y prête la même attention ou le même intérêt. « Pourquoi, disent certains, de telles réalisations ? L'Action Catholique n'est-elle pas faite pour animer ce qui existe plutôt que pour créer des activités parallèles ? » La réponse donnée à cette question est souvent précipitée. Au nom d'une efficacité de l'évangélisation, on en arriverait à sous-estimer la nécessité de former les tissus humains du jeune appelé à être chrétien. C'est pourtant dans cette intention, souvent méconnue, qu'il faut chercher la raison d'être des activités auxquelles la J.A.C. a, depuis ses débuts, toujours été attachée. L'évolution du monde conduira-t-elle le Mouvement à une évolution de sa manière de faire ? Notre propos n'est pas de répondre à cette question mais de réfléchir aux raisons qui motivent une position.

On ne saurait expliquer ce fait par la seule force du concept d'Action Catholique spécialisée. En effet, tel qu'il est compris en France, son intention est une volonté de présence au monde par mode de « capillarité » (Pie XII) et de rayonnement évangélique dans tout l'humain : hommes, mentalités, structures. Dans le cas du M. R. J. C., intervient une autre volonté qui n'est pas, de soi et absolument, liée à l'idée d'Action Catholique : celle de faire corps entre jeunes. Ce corps

---

3. Deux exceptions notables : le P. CONGAR, d'abord dans ses *Jalons*, puis dans un article publié dans les *Cahiers du clergé rural* de 1957 (n° 200) et repris dans *Sacerdoce et laïcat dans leurs tâches de civilisation et d'évangélisation*, Paris, Ed. du Cerf, 1963 ; l'abbé J. COMBLIN, dans *Echec de l'Action Catholique ?*

représentatif de la jeunesse d'un milieu et d'une époque se donne pour tâche d'exprimer à et dans la nation la vie des jeunes ruraux en même temps que de réaliser pour sa part, sans se fermer sur lui, ce qui convient à l'éducation et à la promotion de cette jeunesse. En conséquence, le Mouvement de jeunesse est un organisme qui fait nombre avec d'autres Mouvements. Il a un programme d'action à lui, tout en poursuivant d'autres objectifs qui peuvent être communs à plusieurs Mouvements. Il veut peser, par lui-même, sur la marche et la construction du monde.

Voilà donc deux concepts qui semblent, à première vue, se heurter : l'un tend à la pénétration dans le courant de l'histoire sans se susciter d'existence propre autre que le minimum requis pour pouvoir rayonner ; l'autre tend, lui aussi, à une intervention dans l'histoire mais en réalisant sa part d'objectifs qui influent *directement* sur le cours des événements et des choses. Or, le M. R. J. C. prétend bien être fidèle à incarner sans contradiction le concept de Mouvement de Jeunesse et celui d'Action catholique.

Notons, en passant, que pour fonder cette position complexe, il arrive que l'on apporte la distinction suivante : à l'Action catholique, les tâches rédemptrices et d'évangélisation, au Mouvement de jeunesse les tâches créatrices et de civilisation. N'est-ce pas aboutir à une impasse, comme si l'Action Catholique n'avait rien à voir avec la création et comme si un Mouvement de jeunesse qui se veut chrétien était nécessairement borné à des tâches civilisatrices ? Mettons-nous donc à l'écoute pour comprendre[4].

---

4. Les textes sur lesquels s'appuient les réflexions suivantes sont publiés dans la revue des dirigeants du M. R. J. C., *Construire*. Ce sont d'abord deux rapports du Conseil national de 1961, « Rapport d'orientation », par Michel BERTIN, secrétaire général, et « Des hommes complets en marche vers le Christ », par Joseph BOURGEAIS, président national (*Construire*, n° 54, mars 1962). Puis d'autres études : « Conditionnement et caractéristiques du jeune rural », par Georges GAROT (*Construire*, n° 54, mars 1962) ; « Un mouvement, qu'est-ce que c'est ? », par Michel BERTIN (*Construire*, n° 55, mai 1962) ;

Le fleuve et le courant

La manière dont les dirigeants du M. R. J. C. décrivent et expliquent leur Mouvement ne ressemble pas à un développement théologique. Elle procède par expérience et par analyse de cette expérience : on fait une approche du Mouvement tel que les jeunes sont à même de le vivre.

Le point de départ est un fait global : les jeunes, aujourd'hui, constituent un monde remarquable par le nombre (40 % de la population française n'a-t-elle pas moins de 25 ans ?) et par ses traits de mentalité. Il est de bon ton, entre gens sérieux, de parler du « phénomène jeunesse ». La société s'aperçoit que quelque chose se passe chez les jeunes et que ce n'est pas absolument comme autrefois, malgré les ressemblances et les analogies. Soucieux de bien faire, les adultes s'occupent des jeunes. Ceux-ci — du moins les plus conscients d'entre eux — ont l'impression — à tort ou à raison — qu'on veut les encadrer et les sauvegarder sans tellement les laisser prendre en main leur destinée ni participer au choix des moyens de leur propre salut.

Dans leur analyse, les dirigeants ruraux décèlent chez leurs semblables des traces d'une inquiétante passivité, sécrétée voire encouragée par des mœurs publiques qui entretiennent en eux une attitude d'assistés : pédagogie scolaire qui ne fait pas appel à l'initiative, équipement des communes décidé sans participation des intéressés, diffusion, notamment par les moyens audiovisuels, de modes qui poussent à la facilité et au confort, absence de participation intelligente dans le travail, manque de préparation à des exodes et à des reclassements nécessaires. A cela s'ajoute, dans le milieu agricole, le fait que les anciens détiennent longtemps les leviers de commande dont les jeunes

---

« Présence de la jeunesse en 1962 », par Joseph BOURGEAIS (*Construire,* n° 56, juillet 1962), « Participation de la jeunesse à la construction de la société » (*Construire,* n° 57, septembre 1962). Sauf indication contraire, toutes les citations dans le texte qui suit sont extraites de ces études. La même pensée est exprimée dans les textes du Conseil National du M. R. J. C. F. (*En équipe,* mars-avril 1963).

sont écartés jusqu'à un âge avancé. Les jeunes entrent difficilement dans la vie adulte.

Un tel état de choses provoque une réaction où se mêlent la colère et le découragement. Mal intégrés dans l'univers de tout le monde, « la jeunesse prend conscience d'elle-même, organise son propre monde et fait une entrée turbulente dans la société ». Turbulence désordonnée et sans but, parfois. Est-ce une raison pour ignorer les valeurs permanentes de la jeunesse dans un pays et celles de cette jeunesse d'aujourd'hui ?

C'est, d'une part, une saine conception de la société où les groupes intermédiaires ont une fonction polyvalente à remplir et, d'autre part, un pari de confiance dans les jeunes, qui sont à l'origine du Mouvement de jeunesse. Aux jeunes chrétiens qui s'interrogent sur leurs tâches au milieu des autres jeunes, apparaissent nombre d'aspirations dont ils ont eux-mêmes l'expérience: souci d'efficacité, besoin de vérité, volonté de renouveau, désir de se donner aux autres, aspiration à l'autonomie, recherche inquiète de Dieu. Il y a, sous des dehors irritants, un vouloir vivre, un « élan à vivre », dont les jeunes ont l'impression qu'il ne peut aboutir qu'en échappant à la pression du milieu et en se groupant — car être seul, c'est contre nature. La bande de copains, à l'état brut, est le lieu où se donne libre cours cette volonté de vivre. Petite société « où l'on peut se retrouver, s'exprimer sans complexe, soutenir une opinion sans entendre papa s'écrier : Tais-toi, tu ne sais pas ce que tu dis ». Le phénomène des bandes, dans les milieux ruraux, n'est pas nouveau. Mais, alors qu'autrefois, les bandes de jeunes émanaient de la vie locale, elles ont tendance aujourd'hui à se créer davantage en fonction des goûts et des affinités. « De nos jours, la bande n'a rien à envier à celle de nos pères, mais le découpage est différent ; il n'est plus guère question de bandes cloisonnées par village, mais beaucoup plus en fonction des goûts. Ce sont : les gars de l'équipe de foot, la bande à Dudule qui court les bals, la bande d'étudiants qui aiment écouter des disques ou encore ceux qui, chaque jour, font le voyage ensemble pour aller à l'usine ou au collège. Ce sont

généralement des bandes qui se regroupent parce que les jeunes ont les mêmes aspirations ou au moins des points communs ».

Dans cette perspective, pour des jeunes chrétiens qui veulent agir, deux options se dessinent. Selon la première, qui est le fait de plusieurs Mouvements d'Action catholique de jeunes, on choisit de se rendre présents à toutes ces bandes et d'y témoigner du Christ, grâce à une attitude personnelle dont on se demande, en équipe de militants, si elle est contagieusement évangélique et si elle conduit à une charité vécue dans l'action naturelle menée par ces jeunes auxquels on est identifié. L'autre option inclut cette présence chrétienne aux jeunes. Elle va pourtant — du moins à notre sens — plus loin et c'est sans doute là qu'apparaît le clivage entre deux conceptions de Mouvement.

Pour le M. R. J. C. il n'est pas seulement question d'un Mouvement de jeunes, mais d'un Mouvement de jeunesse. Ce n'est pas là un simple jeu de mot... Il lui semble en effet que, dans l'état actuel des choses, les jeunes ont besoin d'être surtout solidement aidés et que cette aide est possible. Le Mouvement pensera donc aux contacts inter-personnels mais aussi à des structures propres qui puissent universaliser ces contacts, les rendre plus efficients, à travers tout un pays et un milieu, en devenant, pour les jeunes, un banc d'essai et une préfiguration de la vie de société. Pourquoi, se dit-on, cet élan de la jeunesse qui la pousse à s'exprimer en petits groupes s'arrêterait-il à ce stade ? Pourquoi n'aboutirait-il pas à un épanouissement de ces groupes en Mouvements organisés ? Certes, il ne s'agit nullement d'encadrer la jeunesse mais de lui offrir des points d'appui pour qu'elle arrive à constituer des corps au travers desquels s'exprime son âme. Le Mouvement de jeunesse, c'est d'abord cela, une jeunesse prenant conscience d'elle-même, agissant, réalisant, transformant. Il n'est « pas parallèle à la jeunesse, à côté ou au-dessus, mais dans la jeunesse. Le Mouvement fait corps avec la jeunesse... La jeunesse est comparable à un fleuve et le Mouvement au courant qui anime ce fleuve. On ne peut les séparer l'un de l'autre. Le courant est plus ou moins fort selon la source qui l'anime mais il est indissociable du fleuve ».

Un Mouvement de jeunesse, quel qu'il soit, présente des traits caractéristiques que nous nous contentons d'indiquer brièvement[5]. Il est organisé et dirigé par des jeunes. Il est indépendant de l'Etat et des organismes d'adultes. Il est avant tout éducatif et il exclut toute action politique, au sens partisan et au sens technique du mot, comme peuvent l'entendre un parti ou un syndicat. Il conduit les jeunes à faire l'apprentissage de leurs capacités et l'expérience de l'engagement. Ne négligeant aucun domaine de la vie des jeunes, il les met à même de faire l'unité de leur vie selon un idéal choisi librement. Il se propose en outre d'aider les jeunes dans l'amélioration des structures et du milieu où ils vivent, de telles sorte qu'ils soient plus conformes à la dignité humaine. Un tel Mouvement a, sur l'homme et sur la société, un projet qui s'inspire d'une vision de l'univers. C'est qu'en effet, un Mouvement de jeunesse n'est pas et ne peut pas être neutre. Il a une doctrine philosophique ou religieuse dont il s'inspire pour l'éducation et l'action.

La plus parfaite éducatrice

Ce qui donne au M. R. J. C. son caractère particulier, c'est que son existence et son être même de Mouvement de jeunesse sont assumés par une « fin » dernière qui fait de lui un véritable Mouvement apostolique. Un peu comme toutes les puissances d'un homme, pris individuellement, sont assumées par l'appel de Dieu et l'appartenance à une Eglise qui envoie dans le monde. Le M. R. J. C. est un Mouvement de jeunesse authentique, mais finalisé, de l'intérieur et tout entier, par la poursuite d'un but irréductible à des buts humains, qui les inclut sans les dénaturer ni leur enlever leur relative autonomie. Ainsi, le Mouvement est comme le chrétien dans le monde : il présente un visage loyalement humain, en professant sa foi, il ne triche ni avec Dieu ni avec les hommes.

La prise de conscience de cette fin se fait au niveau des questions posées par la rencontre des hommes, leurs souf-

---

5. Cf. *Présence de la jeunesse,* Toulouse, Ed. Privat (Coll. Méso-pé).

frances, leurs « problèmes de vie ». Au fur et à mesure en effet de toutes les découvertes que les hommes sont amenés à faire, dans un climat de recherche et en présence de chrétiens qui ont déjà rencontré Jésus-Christ, certaines questions deviennent lancinantes : Qu'est-ce donc que l'homme ? Qu'est-ce donc que cette vie ? Quel est son sens ? Qu'est-ce que l'amour ? Qu'est-ce que le travail ?... Impossible de répondre sérieusement à ces questions, affirment les dirigeants, en dehors du Christ et de son Eglise. Seule l'Eglise, comme le Christ, sait ce qu'il y a dans l'homme et rend compte de ce qu'est l'homme « tout entier fait pour Dieu »[6].

Ainsi, très nettement, l'Eglise apparaît comme la famille où l'on reçoit la lumière et qui garantit les chances d'une liberté à la recherche du Christ. Cette Eglise, « quoi qu'on en dise, est la plus parfaite éducatrice qu'on puisse connaître. Elle laisse à chacun la totale liberté de faire son expérience, elle guide, conseille mais n'impose pas ». Elle procure un enseignement qui fonde et éclaire une conception de la société et de l'homme en marche vers Dieu par son attitude active. C'est essentiel pour un Mouvement qui veut, dans son action, former des hommes.

Le M. R. J. C. est donc et se veut d'Eglise, l'Eglise étant entendue ici comme la communauté hiérarchisée de tous les chrétiens. Mais cela ne lui suffit pas car d'autres organismes sont eux aussi d'Eglise sans être apostoliques. Le M. R. J. C., est, d'une manière résolue, un Mouvement apostolique. Il agit avec la conviction qu'il ne peut vraiment aider les jeunes que s'il les conduit au Christ. Ce souci apostolique du Mouvement est affirmé de bien des manières. Dans ce qu'il est convenu d'appeler la « charte de la J.A.C. » nous lisons ce passage : « La J. A. C., Mouvement d'Action Catholique de Jeunes, se propose comme but de rendre chrétiens les jeunes ruraux et leur milieu, en les amenant à adhérer au Christ dans l'Eglise,

6. Note de la Commission épiscopale du monde rural (mars 1956), Ed. de la J.A.C., p. 12. Cette note est considérée comme la « Charte » de la J.A.C.

en faisant pénétrer tout l'Evangile dans toute la vie profane, personnelle, familiale, professionnelle »[7]. Ce texte est ainsi commenté par le Président national, au Conseil national de 1961 : « Nous visons l'éducation globale du jeune, en l'aidant à découvrir le Christ dans tout ce qui fait sa vie. Nous devons aider l'ensemble des jeunes ruraux à se transformer et à transformer leur milieu, à abattre tout ce qui fait obstacle à leur rencontre avec le Christ, créer avec eux ce qui leur permettra de parvenir librement au don de soi et les mènera au Dieu qui est Amour ». Ainsi l'on voit, au fil de cette analyse, qu'il en est du Mouvement de jeunesse, pris dans son être collectif, comme du jeune - chrétien - apôtre pris individuellement en période d'éducation : vivant de l'Eglise dans le monde et participant à sa mission, il est appelé à être, dans la même personne, à la fois homme, chrétien, apôtre (*ex officio,* dans le cas du Mouvement), sans qu'aucun de ces titres puisse être disjoint. Quand il parle et se présente en homme au milieu des organismes et des hommes de la cité, cela ne signifie pas qu'il se cache d'être chrétien. Et, s'il prétend bien ne pas renoncer, pour des motifs de convenance, à être apôtre, il ne cesse pas d'être respectueux des autres hommes.

*
* *

A cette conception, on ne manque pas de faire quelques objections, qu'il nous faut examiner succinctement.

1) Dans un Mouvement ainsi conçu, les *fins proprement apostoliques* ne risquent-elles pas de passer au second plan, au bénéfice des objectifs temporels ? Certes, il ne faut pas le nier, il y a tension. Mais, lisons-nous, dans la charte de la J.A.C., c'est une « tension féconde entre : la formation humaine et la formation chrétienne, entre la formation personnelle et la formation apostolique, entre l'éducation des militants et par les militants dans une équipe et l'éducation de masse et l'action avec elle. C'est ce qui permet de faire émerger d'un milieu rural passif des valeurs authentiques. La J.A.C. ne fait donc ni une formation purement humaine, ni une éducation chrétienne

7. *Idem,* p. 13.

désincarnée ». Le voyageur qui franchit la montagne dans la direction d'une étoile, écrit quelque part Saint-Exupéry, s'il se laisse trop absorber par ses problèmes d'escalade, risque d'oublier quelle étoile le guide. Pèlerins de l'Eternel, les chrétiens en mouvement ont, autant que tout le monde, besoin de se rappeler la fin de leur aventure. Il reste que celle-ci n'est pas oubliée, même quand les préoccupations éducatives semblent avoir la primeur. Qu'on ne s'y méprenne pas, l'intentionnalité du Mouvement coïncide avec celle de l'Eglise. Mais, comme on l'a fait remarquer[8], ce qui est premier dans l'intention n'est pas forcément premier dans l'ordre de la pédagogie et de la prise de conscience.

2) Mais le Mouvement, mêlé à une action dans la cité, ne va-t-il pas « engager l'Eglise » ? Si l'on entend par Eglise la communauté des chrétiens tout entière médiatrice de salut, cela ne fait pas de doute : le Mouvement engage l'Eglise, et heureusement ! Agissant ainsi, le Mouvement est, au cœur du monde des jeunes, dans le monde rural et dans le monde tout court, « une présence vivante et rayonnante de l'Eglise » (Pie XII, à la J.A.C., en 1950). Il n'est pas, certes, toute l'Eglise, il n'en épuise pas toutes les virtualités éducatives ni toutes les possibilités de présence au monde. Mais il reflète, en un style et un statut d'existence adaptés aux jeunes, le visage d'une Eglise attentive aux hommes, « à leurs besoins quotidiens, à leur subsistance, à leurs conditions de vie, et même à leur bien-être et à leur prospérité, sous toutes les formes qu'ils prennent au cours des temps »[9].

Et si l'on entend par Eglise la « Hiérarchie », le Mouvement engage-t-il — c'est-à-dire, compromet-il — les évêques ou l'Episcopat ? C'est en ces termes que l'on pose habituellement la question. Est-on plus avancé quand on y a répondu par l'affirmative ou par la négative ou bien quand on a décrété une obligation ou une défense ? Pourquoi ériger des règles

---

8. *Civilisation et évangélisation,* note doctrinale du Comité théologique de Lyon, n° 40, p. 427, texte et note 37.

9. *Mater et Magistra,* Ed. de l'Action Populaire, n° 3.

absolues et définitives ? En fait, la question ne se pose qu'aux échelons dirigeants. Or, à ce niveau, un dialogue permanent existe entre laïcs et pasteurs. N'est-ce pas au cœur de ce dialogue que les questions délicates peuvent être examinées, avant décision des responsables, sur la double base de la responsabilité effective des laïcs et du lien avec la Hiérarchie, à qui Pie XII rappelait qu'elle doit « agir à la manière dont le Créateur et Seigneur use des créatures raisonnables » et que, dans les batailles décisives, « c'est du front que partent parfois les plus heureuses initiatives » ?[10] Dans cette perspective dynamique, le principe régulateur proposé par le Cardinal Montini, en 1957, semble une norme de sagesse pour les uns et les autres : « Il y a différents degrés de représentation dans l'action des laïcs. Au fur et à mesure que l'action apostolique, spécialement celle des laïcs, s'étend du domaine interne de l'Eglise et d'un but religieux à l'ordre temporel et à un but terrestre, elle perd de sa capacité de représenter l'Eglise et d'en exercer la mission directe : l'activité de l'apôtre laïc s'éloigne progressivement de son centre de départ et de ses responsabilités initiales : de religieuse, elle devient Action catholique, puis elle peut devenir sociale, économique, artistique, privée, et ainsi de suite. A un certain point, elle ne représente plus à proprement parler l'action ecclésiale, elle devient alors, comme on dit aujourd'hui, a-confessionnelle. Cette gradation elle-même devra être étudiée et sera déterminée par l'autorité ecclésiastique[11] ».

3) Dans cette perspective, comment conçoit-on la *prise en charge des jeunes qui sont dans d'autres organismes ?*

Ici, il faut faire une distinction importante. Il y a les institutions et il y a les Mouvements. Par l'expression « institutions », le M. R. J. C. et d'autres avec lui désignent des organismes de toute sorte, professionnels, culturels, qui poursuivent

---

10. S. S. PIE XII, *Discours au Congrès pour l'apostolat des laïcs,* Rome, 10 octobre 1951 (*D. C.,* 1951, col. 1502).

11. S. E. Cardinal MONTINI, *La mission de l'Eglise,* Rome, 1957 (*D. C.,* 1957, col. 1634).

un but particulier, précis, limité, et sont dirigés par des adultes, même si des jeunes y participent. Auprès de ces institutions, le Mouvement, porte-parole des jeunes, assure la prise en charge de leur vie et de leurs problèmes[12]. Cette action représentative, forme d'une charité qui veut, par des moyens à long terme, porter des remèdes efficaces et universels, s'accompagne d'une présence personnelle aux jeunes là où ils se trouvent, au plan local, dans les institutions et autres organismes de jeunes auxquels ils adhèrent.

Les Mouvements, nous l'avons vu, ont une autre tâche, plus globale. A cause de cela et aussi à cause des traits permanents de la jeunesse, il est certainement difficile à un jeune de participer activement à la vie de deux Mouvements de jeunes. Refusant d'être uniquement un Mouvement d'animation, comme les Mouvements d'adultes, le M.R.J.C. existe comme un corps : provoque-t-il, de ce fait, une ségrégation, un clan dans la jeunesse ? Cela pourrait arriver, dans la mesure où, sous couvert d'Action catholique, on ne ferait guère que du patronage évolué. Mais si, d'une part, le M.R.J.C. a un véritable statut d'existence de Mouvement de Jeunes et si, d'autre part, d'autres Mouvements proprement dits auxquels participent de jeunes ruraux, existent dans une région donnée, la présence chrétienne et le dialogue sont assurés (outre les contacts quotidiens) au gré des rencontres, voire des activités communes à plusieurs mouvements. « Compte tenu de la finalité que nous poursuivons, c'est-à-dire la christianisation des jeunes ruraux, du monde rural et de toutes ses structures... nous pouvons, selon les points qui nous sont communs, rechercher la collaboration. Même si cela impose de notre part un renoncement sur des points particuliers, du moment que c'est un plus grand bien général qui est en cause, nous devons rechercher ensemble les modalités d'une action concertée et peut-être commune »[13]. N'est-ce pas là l'esprit de *Mater et Magistra :* intégrité et collaboration ? « Qu'ils examinent les positions d'autrui avec bienveillance et

---

12. *Construire,* n° 55, p. 10 et n° 56, p. 21.
13. *Construire,* n° 55, p. 11.

équité, qu'ils ne considèrent pas leurs seuls intérêts et collaborent loyalement en toute matière bonne en soi ou qui peut mener au bien »[14]. On ne voit pas que ce principe s'applique aux seules actions individuelles des chrétiens.

En réalité, bien des choses s'éclairent à partir du moment où l'on veut bien prêter attention au fait que le Mouvement se doit de réaliser la double mission de l'Eglise : la mission première, celle de l'évangélisation, et celle que la théologie appelle « la mission seconde » qui est d'orienter le monde vers Dieu[15]. D'autre part, on comprend mieux le mode d'agir du M. R. J. C. quand on a en vue l'aspect global de l'éducation d'un être qui n'a pas encore sa situation définitive dans le monde. Loin de se placer sur le plan d'une distinction abstraite entre spirituel et temporel, on se situe délibérément au plan où se rejoignent les deux : celui de la conscience d'hommes libres.

II. LE M. F. R. ET SON PROJET

Il est curieux de constater la permanence des préjugés dans une certaine fraction de l'opinion catholique, au sujet du M. F. R. On entend parfois affirmer que « le M. F. R. fait du temporel », qu'il a « des options temporelles », voire qu'il gère des services d'ordre temporel et l'on cite même des noms d'organismes qui ont pourtant leur indépendance au même titre que n'importe quelle institution sociale, professionnelle ou civique[16].

En réalité, le M. F. R. se situe nettement dans l'Action Catholique spécialisée. Comme les autres Mouvements, il veut « participer, collaborer, avec la Hiérarchie, à l'évangélisation

---

14. *Mater et Magister*, Ed. de l'Action populaire, n° 239.

15. Cf. P. CONGAR, *art. cit.*, p. 390, et *Jalons*, p. 491 ss.

16. Les Aides familiales rurales, par exemple constituent une profession organisée d'une manière indépendante depuis 1953.

du monde rural, annoncer Jésus-Christ Rédempteur... christianiser l'état d'esprit du milieu qui influe sur le comportement des personnes, animer d'esprit chrétien toutes les structures, toutes les institutions, afin qu'elles soient conformes au plan de Dieu »[17]. Il est conscient, pour reprendre une formule célèbre, d'avoir à répercuter l'Evangile[18], de telle sorte que les personnes du milieu rural puissent en vivre, que les questions qui s'y posent soient résolues à sa lumière et que les organismes qui y naissent et s'y développent s'inspirent du respect de l'homme, « fondement, cause et fin de toutes les institutions sociales »[19].

Les affirmations qui précèdent méritent néanmoins quelques explications. A les regarder de près, elles incluent la double fin de l'Eglise dont nous avons parlé plus haut. Comme les autres Mouvements, le M. F. R. distingue, dans l'abstrait, les deux démarches, que réalisent concrètement les mêmes personnes au sein de leur existence chrétiennement vécue :

— celle qui consiste à assumer l'ensemble des obligations temporelles ou institutionnelles, à quoi les exigences de la foi appellent les chrétiens au sein des organismes adéquats[20] ;

— celle qui consiste à « participer activement à l'évangélisation » du monde rural et des différents milieux sociaux qui le composent.

Pour le M. F. R. ce n'est pas tout. En tant que Mouvement d'Eglise, le M. F. R. inclut dans ses tâches « l'action sur

---

17. Eugène COUROUSSÉ, responsable fédéral de Loire-Atlantique, « La réflexion chrétienne dans les équipes de base du M. F. R. », exposé présenté au Conseil national du M.F.R. de 1960, dans *Directives rurales* (bulletin des dirigeants et militants du M. F. R.), n° 143, janvier 1961, p. 7-8.

18. G. FRAUDEAU, secrétaire général du M. F. R., dans *Directives rurales*, n° 103, septembre-octobre 1956, p. 9.

19. *Mater et Magistra*, Ed. de l'Action populaire, n° 219.

20. *Courrier de l'A. C. I.*, mars-avril 1963, *art. cit.*, p. 44.

les structures et institutions du milieu »[21]. Il ne se considère pas pour autant comme une puissance chargée de faire pression sur elles ou de les contester. A l'intérieur des équipes du Mouvement, on ne prépare pas les moyens tactiques d'une révolution sociale. On réfléchit en chrétiens sur le présent et l'avenir des personnes et d'un monde que l'on saisit « à bras le corps »[22]. On s'adresse à tout un milieu dont on veut la promotion totale[23]. A ceux qui sont aux nœuds d'influence, les « engagés », on propose des rencontres où leur conscience chrétienne est mise en demeure de s'interroger sur l'enjeu de leur action.

La réflexion chrétienne

Dans la littérature du M. F. R., jusqu'à ce jour, on cherchera en vain l'expression « révision de vie ». Alors, que fait-on au M. F. R. ? Est-ce bien de l'Action Catholique ? Il y a, dans le monde de l'apostolat, laïc, sacerdotal, religieux, une telle valorisation de la « révision de vie » qu'un Mouvement où il n'en est pas question apparaît suspect ou, en tout cas, mineur...

Qu'en est-il, en fait ? Au M. F. R., on parle plutôt de « réflexion chrétienne »[24]. Le choix de l'expression est significatif et n'est sans doute pas le fruit d'un hasard : le paysan est un homme porté à réfléchir. Dans son métier, il ne peut être un simple exécutant. L'organisation de son temps, son plan d'assolement, les transformations de son exploitation, l'amélioration de son habitat sont autant d'opérations quotidiennes qui supposent l'observation patiente d'une réalité mouvante, une rumination des solutions possibles, dont il pèse le pour et le contre, une décision qui engage pour des mois la vie de sa famille...

---

21. Michel MONDÉSERT, aumônier général du M. F. R., exposé au Conseil national de 1961, *Directives rurales*, n° 149, juillet-octobre 1961, p. 78. Cf. Cardinal MONTINI, *Discours à l'assemblée de l'A. C. de Milan* (*D. C.*, 1961, col. 1605 ss).

22. E. COUROUSSÉ, *art. cit.*, p. 8.

23. G. FRAUDEAU, Rapport général au Conseil national de 1962, *Directives rurales*, n° 163, novembre 1962, p. 36.

24. On trouvera plusieurs articles sur « la réflexion chrétienne »,

La réflexion est comme un va-et-vient de la pensée, un retour de la pensée sur elle-même ou sur l'action qu'elle a engendrée. Réfléchir c'est se poser des pourquoi et des comment. « Ce qui caractérise essentiellement l'homme, écrit Jean Lacroix, ce n'est pas tant la pensée que la réflexion »[25]. Celui qui ne réfléchit pas ressemble au somnambule qui vit sa pensée sans le savoir. « Le propre de l'homme, au contraire, est de se distinguer de cette pensée purement objective, d'être capable de l'opposer en quelque manière pour la connaître et la juger ». La réflexion est cette « capacité de redoubler sa pensée, de s'en dégager dans un premier mouvement pour se l'attribuer ensuite et s'y réengager ». Elle consiste en cet effort « pour faire sien ce que l'on pense et en assumer la responsabilité ». Ce n'est pas un acte de la seule intelligence. Tout l'être y est engagé. La réflexion du chrétien repose sur cette mise en question de soi à laquelle l'Evangile donne une autre signification.

La méthode de cette « réflexion chrétienne », on ne s'en étonnera pas, s'inspire de la méthode fondamentale commune à tous les Mouvements d'A.C. : le « voir-juger-agir ». Le « point de départ » est l'analyse d'un fait observé, d'un besoin découvert, de l'action dans une institution. Le « temps d'arrêt » consiste à confronter la réalité avec un comportement évangélique, afin d'aboutir à une « mise en route » telle qu'elle aboutisse à une action plus conforme à la volonté actuelle de Dieu.

Il s'agit, lit-on ailleurs, « d'analyser le fait ou la situation dans tout son contexte, avec ses causes et ses conséquences », de « juger ce fait en référence aux valeurs surnaturelles, à l'enseignement du Christ, la doctrine de l'Eglise, avec les yeux d'un apôtre du Christ. Jetant un regard de foi qui aide à

---

dans *Directives rurales* n° 143 (janvier 1961), n° 148 (juin 1961), n° 157 (avril 1962), n° 159 (juin 1962). C'est de ces articles que sont tirés les citations du texte qui suit.

25. Jean LACROIX, *Le sens du dialogue*, Neuchâtel, Ed. de la Baconnière, 1962, p. 128.

découvrir les valeurs à sauvegarder et le péché à détruire », enfin de se demander « ce que le Christ ferait à notre place » et « ce que le Seigneur attend de nous, de moi ». Au terme, c'est, pour l'apôtre chrétien, l'action, avec « de nouvelles attitudes, des options dans son milieu ou dans une institution, qui seront peut-être en contradiction avec celles du monde ». La critique, les difficultés, la souffrance font entrer le chrétien dans l'œuvre de Rédemption du Christ lui-même. Sa vie devient « une adhésion, profonde, personnelle et entière avec le Christ dans son Eglise. »

Tel apparaît, dans ses lignes idéales, le travail de « réflexion chrétienne ». De prime abord, il paraît ne pas différer, en son fond, du travail de révision de vie accompli en d'autres Mouvements. En fait, à l'écoute de la vie de telle ou telle équipe de base (et il ne serait pas indifférent de choisir une équipe d'agriculteurs, de commerçants, de ruraux ouvriers ou de techniciens, car on remarquerait ici et là des manières typiques), il faudrait noter que la démarche est accomplie d'une manière plus globale qu'ailleurs. Il faudrait souligner aussi que la « réflexion chrétienne » n'épuise pas le travail de réflexion que font les chrétiens d'action. Celui-ci ne se limite pas à un exercice déterminé, dont la forme obéirait nécessairement et en tout cas à des règles quelque peu stéréotypées.

Le dialogue avec « l'ensemble des gens »

« Nous voulons réaliser à la fois un éveil et une ouverture, une éducation *du plus grand nombre* »[26]. Aider « le plus grand nombre », « le plus de gens possible », « l'ensemble des gens », autant d'expressions qui, entre autres, expriment un souci dominant du M. F. R. Cette « aide » n'est pas le seul fait de chrétiens pris individuellement mais celui du Mouvement lui-même. Sur ce point, la différence avec les autres Mouvements d'adultes est notable. Deux réalisations la font apparaître.

La première consiste en veillées ou *rencontres sociales*, au plan local, autour d'une préoccupation commune à tous (loi-

26. G. FRAUDEAU, rapport cité, p. 37.

sirs et culture, les familles face à l'avenir)[27]. On utilise les techniques audio-visuelles. C'est une réunion ouverte à tout le monde. N'importe qui doit s'y sentir à l'aise. On est là au plan de l'éveil et du premier contact avec une certaine manière d'envisager la vie de tous les jours.

C'est le stade de la pré-évangélisation, « laquelle coïncide, pour une part, avec une éducation vraiment humaine de la conscience et de la liberté, autant dire un humanisme d'inspiration chrétienne »[28].

La seconde, dans la même ligne, et sur laquelle nous nous étendrons davantage, est la presse, c'est-à-dire les différents journaux et magazines édités par le M. F. R. Cette presse abondante est significative de l'attention portée par le M. F. R. à l'ensemble des personnes.

Délibérément, on se met au niveau des hommes et des femmes de bonne volonté. Le Mouvement a conscience de devoir s'adresser à la conscience de tout homme pour faire surgir les capacités de fraternité, de justice, de don, de vérité qui existent en lui. A ce point de vue, la « presse de masse » du M. F. R. a un rôle semblable à celui du Précurseur : préparer les voies du Seigneur, faire tomber des montagnes de préjugés et d'idées fausses, combler des fossés ou des ravins entre les gens ou entre les points de vue, redresser ce qui est dénaturé, faire accomplir les gestes simples de l'honnêteté dans les rapports entre les hommes, susciter et encourager tout ce qui va dans le sens du partage ou de la participation, bref ameublir un terrain de telle sorte que la Parole puisse y prendre racine, et faire pressentir, au cœur de valeurs plus ou moins

---

27. Le numéro spécial de *Fiches rurales* n° 193, août-septembre 1962, « Les familles face à l'avenir », donne une idée du travail proposé.

28. P.-A. LIÉGÉ, « Les institutions chrétiennes contre la mission ? », dans *Parole et Mission*, n° 15, octobre 1961, p. 506. On relira aussi avec profit le *Directoire pastoral en matière sociale*, n° 220, où les évêques de France demandent au clergé rural de se faire le promoteur du mouvement d'humanisme rural dont l'Action Catholique rurale sera le « meilleur agent ».

vécues, la présence de Celui qui en est la source et le fondement.

A la faveur de ces échanges au ras de la vie courante, un dialogue s'établit, qu'illustre et complète le contact avec celles et ceux qui sont les relais du Mouvement à l'échelon du voisinage le plus immédiat. Les réseaux de correspondants, diffuseuses et diffuseurs — quelque 20.000 personnes — sont une des trouvailles du M. F. R. Par là, des hommes et des femmes, qui ne sont pas ou ne seront pas des « grands engagés » ni même des catholiques en vue, sont mis à même de participer, fût-ce modestement, à la mission de l'Eglise dans le monde. Quant aux militants, ils trouvent, dans cet appel à rendre compte de leur foi que constitue la diffusion d'un journal, un regain d'élan apostolique.

On s'efforce ainsi de faire percevoir les exigences d'une vie humaine normale telle que Dieu l'a voulue, disons d'une saine anthropologie. Alors que la spécialisation des tâches entraîne les hommes dans une poursuite unilatérale de certaines valeurs, et que la course au rendement estompe le sens de ce qui est tout simplement humain, le Mouvement s'applique à « une recherche continuelle de l'équilibre, de la mesure et de la hiérarchie des valeurs entre toutes les aspirations humaines légitimes et saines et entre tous les plans où se manifeste l'activité des personnes ».

Cette conduite contribue à l'avancée spirituelle d'un ensemble humain à partir de sa vie ordinaire. On ne démontre pas, on montre : les réalisations sont parlantes plus que des discours. Comment faire évoluer une mentalité collective sinon en posant des questions, en remettant en cause ce qui semblait certitude et n'était que confort, en provoquant à l'acte? La presse du M. F. R. se situe dans l'actualité, expliquant, s'indignant, discutant, proposant des points de vue, imaginant des solutions avec l'aide de ses lecteurs, nouant des dialogues, prenant le parti de regarder vers les « petits »... Cela ne va pas sans que les uns se plaignent d'être bousculés dans leurs positions et que les autres déplorent une trop grande réserve face aux partis à prendre.

Alors, on s'explique : le Mouvement ne veut pas apporter de « réponses complètes et suffisantes à toutes les questions, à tous les goûts de tous les hommes et de toutes les femmes de chaque génération de ce monde rural... Notre rôle n'est pas de mettre le point final à une étude donnée en la sanctionnant de jugements définitifs. Une presse qui veut témoigner du caractère apostolique du Mouvement d'A. C. doit davantage inquiéter que rassurer, poser plus de questions que fabriquer de réponses, mettre en route plus qu'installer ! »[29].

Pour les chrétiens trop tranquilles

Dans cet « ensemble de gens », le M. F. R. discerne une foule de chrétiens et il se demande s'ils n'attendent pas eux aussi d'être aidés. Se situant alors au niveau d'une catéchèse ou d'une pré-catéchèse d'adultes, le Mouvement, qui ne cherche pas, par là, à recruter des militants, forge des instruments de réflexion et de travail pour une « masse chrétienne ». De quoi s'agit-il, par exemple, dans la revue intitulée *Mon village* ? D'imprégner de christianisme toute la vie. Cette publication, qui va jusqu'au bout de sa réflexion chrétienne, est faite « pour ces foules de gens qui vivent une foi sans problème, parce qu'on ne leur a jamais appris à s'en poser. Qui donc a songé, un jour, à les éveiller, puis à les embaucher ? »[30].

Eveil... Comme par un ami, le chrétien tranquille est conduit à regarder ce qu'il n'avait vu que d'un œil distrait, les mêmes faits, les coups durs, le péché du monde, les fêtes chrétiennes, etc., bref l'histoire du salut qui continue aujourd'hui.

Appel... Semblables aux travailleurs que personne n'a embauchés, combien de chrétiens feraient « quelque chose » si on le leur demandait et si on leur montrait comment faire... Le

---

29. Constant PEIGNÉ, président du M. F. R., « La presse de masse dans l'action apostolique du M. F. R. », exposé présenté au Conseil national du M.F.R. de 1962, *Directives rurales* n° 162, octobre 1962, p. 19. Les citations précédentes sont extraites de cet exposé.

30. Robert MASSON, « Mon village », dans *Directives rurales*, n° 162, p. 42.

M. F. R. les rejoint dans leur isolement et leur dit : ce que d'autres ont fait pour être l'Eglise, sur place, pourquoi ne le feriez-vous pas ?

Les « engagés »

Le travail du M. F. R. auprès du « plus grand nombre » n'empêche pas qu'il veuille apporter une aide à celles et ceux qui consacrent leur temps et leurs forces à rendre efficients les organismes de la famille, de la profession et de la cité[31].

C'est un fait notable que le M. F. R. s'est toujours soucié de l'existence et de la vie des institutions. Non qu'il s'arroge la mission de les défendre. Pour lui, il s'agit essentiellement d'aider les personnes engagées plus que de soutenir les institutions où elles sont engagées. Les aider à faire quoi ? D'abord à prendre conscience que leur participation à une institution est affaire importante. Puis, à leur fournir les moyens d'éclairer les problèmes posés à leur conscience et de remplir leur rôle en hommes judicieux, audacieux et fraternels. C'est à ce but que vise le Mouvement quand il invite des hommes et des femmes à se rencontrer dans des « journées d'engagés ». Dans le langage du Mouvement, un « engagé » est un dirigeant ou un cadre d'une institution.

L'objet de ces journées consiste en une réflexion pour l'action que mènent ces personnes dans le cadre de leur fonction. Soit au plan national soit au plan départemental, des chrétiens même éloignés les uns des autres dans leur combat quotidien, se réunissent ensemble chaque fois que l'action institutionnelle en arrive à poser des questions d'orientation à leur conscience chrétienne. C'est ainsi que l'organisation de la vulgarisation agricole ou de la Mutualité sociale les amènera à étudier les rapports de l'Etat et des professions ; les contrats pro-

---

31. Ce paragraphe est la reprise, parfois textuelle, de quelques passages de notre livre *Les chrétiens dans le monde rural*, par P. TOULAT, A. BOUGEARD, J. TEMPLIER, Paris, Ed. du Seuil, 1962, p. 92 et 99.

posés aux petits exploitants par des firmes industrielles les conduiront à réfléchir sur les buts et les formes de l'entreprise ; le développement des techniques agricoles leur fera poser le problème de la participation des individus aux structures qui se mettent en place ; la socialisation poussera les membres des professions libérales à revoir les bases de la rémunération des services ; les conseillers municipaux s'interrogeront à propos du budget, des impôts ou du fonctionnement du conseil municipal.

Ces chrétiens regardent ensemble la question retenue, ils la présentent sous tous ses aspects, dissèquent les options possibles, établissent clairement les différences de conceptions. Une étude de « philosophie sociale », habituellement faite par un prêtre, replace alors la question posée dans le cadre d'une saine organisation de la société selon les enseignements proposés par la doctrine sociale de l'Eglise. C'est dans l'échange et l'affrontement que chacun discernera les raisons du choix que demain il devra faire.

Les choix resteront libres, mais chacun pourra les relier à une conception de l'homme et de la société fondée sur les réalités auxquelles il croit. Ce que font les chrétiens, ce n'est pas une étude scientifique ou technique des problèmes, mais une réflexion pour plier les événements économiques et politiques à leur conception de l'homme.

Se trouvant entre chrétiens, ils s'interrogent sur le lien qui existe entre la réalité étudiée et le Royaume de Dieu. Il n'est pas indifférent aux progrès du Royaume que les hommes coopèrent, ou non, aient un sens égoïste de la propriété ou envisagent l'action politique sous le seul angle de la conquête du pouvoir. Rien n'est étranger à une foi qui, telle une lumière, éclaire jusqu'en leur centre les réalités terrestres. Il en résulte un « renouvellement total des perspectives » : un chrétien ne vit pas autre chose que les autres hommes, il le voit et le vit autrement.

Le Mouvement fait attention à bien situer ces rencontres. Pour un regard étranger, en effet, elles pourraient paraître

insolites. Des chrétiens se réunissent parce qu'ils cherchent à vivre chrétiennement leurs responsabilités dans la cité et non pour faire œuvre de noyautage. C'est à l'institution elle-même de définir ses méthodes et ses objectifs. Au M. F. R. revient la tâche de dégager une vue intelligente, réaliste et chrétienne, sans que cela soit, pour autant *la* vue chrétienne. Dans ce travail délicat, le M.F.R., comme les autres Mouvements, marque sa mission propre. Le point de vue auquel il se place est certes celui d'une efficacité mais « ce n'est pas l'amour de l'efficacité qui le pousse, c'est l'efficacité de l'amour »[32].

Ainsi l'action du M. F. R,. se déploie en ondes concentriques, le plus loin possible, jusqu'au point où, dans le monde rural actuel, il n'est plus du ressort de l'Action Catholique elle-même de parler et d'agir. On vient de le voir, ce point est plus éloigné du centre que dans d'autres réalisations d'Action Catholique spécialisée.

III. ACCENTS ET POSITIONS

A la fin de cette étude cursive dans laquelle nous avons essayé de faire entendre ce que disent des dirigeants des Mouvements d'Action Catholique rurale, il faut noter un certain nombre d'options moins visibles qui expliquent les positions et les accents repérables dans le mode d'agir des Mouvements.

Les hommes et leur milieu

Sans prétendre avoir raison dans un débat encore très ouvert et sans donner une définition du milieu, les Mouvements d'Action Catholique rurale sont attentifs à la complexité des données qui font un milieu. Selon eux, un milieu se définit en terme de mentalités mais aussi de structures. Il est clair, par exemple, qu'on ne peut pas parler de milieu rural sans faire allusion aux structures agraires qui le marquent profondément.

---

32. Parfois, il s'agit d'un exercice spirituel proprement dit. Cf. une récollection de maires, dans *Directives rurales* n° 158, mai 1962, p. 34-35.

Pour rendre compte de cette complexité, les ruraux procèdent par approches. L'homme est un être enraciné. Qui dit racines dit terrain dans lequel la plante s'enracine. C'est reconnaître que la personnalité de quelqu'un est influencée par sa « situation » ou son environnement. Or, cet environnement est, pour une part, donné : on parle alors d'*environnement naturel,* qu'il s'agisse de la nature inorganique ou de la nature vivante. D'autre part, cet environnement est créé par les hommes. On parle d'*environnement social,* qu'il s'agisse de la nature travaillée par l'homme (milieu bio-social : cultures, élevage, etc.) ou du milieu humain ou encore de l'environnement artificiel (logement et urbanisme, etc.). Ce n'est pas le lieu de faire une étude de sociologie. Retenons seulement que l'homme rural a des relations avec tout cet environnement, pris dans sa complexité, et que la marque propre du monde rural d'aujourd'hui est la prédominance de l'environnement social sur l'environnement naturel, autrefois le plus important. L'environnement naturel n'a pas beaucoup changé. Par contre, l'environnement social a considérablement évolué en toutes directions[33].

Dans le milieu humain, nous sommes à même de remarquer deux faits majeurs : la permanence d'une forme de relations, celles de la communauté locale, hameaux, villages, bourgs, communes et l'apparition d'autres relations qui, elles, se nouent principalement autour de préoccupations vitales : la fonction socio-économique et le souci culturel. C'est dire, pour reprendre le langage sociologique, que, dans le monde rural moderne, les groupes primaires subsistent et nul ne peut, s'il veut agir, en faire abstraction, mais les groupes secondaires se développent et il faut y prêter une particulière attention.

Enfin, il est net que tout le bouleversement rural auquel nous participons a comme moteurs la révolution agricole et le développement industriel.

---

33. A. BOUGEARD, « Milieu rural et sous-milieux ruraux », rapport présenté au Conseil national du M.F.R. de 1960, *Directives rurales,* n° 141, octobre-novembre 1960, p. 47-75.

Face à ces conditions nouvelles, les Mouvements d'Action catholique rurale s'efforcent d'adapter leurs structures et leurs méthodes. Suivant en cela l'analyse retenue par l'Episcopat en 1954, dans le *Directoire pastoral en matière sociale*[34], ils s'orientent, depuis quelques années, vers un type d'action qui tienne compte à la fois de la permanence des relations au plan local (élargi aux frontières du secteur intercommunal) et du développement des relations fonctionnelles et culturelles. Sans entrer dans le détail, disons qu'il y a là un effort pour respecter le Mouvement de la vie autant que pour lui donner une orientation. Il n'est pas fatal que l'apparition de nouvelles strates sociales et de nouvelles classes aboutisse à une opposition voire à une lutte. Peut-être y a-t-il en germe, dans le monde rural, une expérience inédite de confrontation entre milieux, mais aussi de compréhension et de collaboration, qui ne triche ni avec la rigueur d'une appartenance à un milieu social ni avec l'insertion dans une communauté localisée qui s'enrichit de ces diversités.

Insistances doctrinales

A des théologiens de métier il reviendra de discerner, avec plus de précision que nous ne pouvons le faire ici, les accents doctrinaux qui apparaissent en filigrane dans l'existence et l'action des Mouvements d'A.C.R.

On notera volontiers une perception concrète de l'homme analogue à celle de la Bible. Comme dans l'anthropologie biblique, on se plaît à insister sur l'unité intime de l'homme en la diversité de ses éléments. D'autre part, on a l'expérience d'une solidarité dynamique de l'homme tant avec l'univers qu'avec la société.

A propos de l'évangélisation, les ruraux insistent sur l'importance de l'existence chrétiennement vécue. Le témoignage leur apparaît d'abord comme une affaire de vie : témoigner chrétiennement, c'est montrer le Christ, en toute circonstance,

---

34. *Directoire pastoral en matière sociale*, n° 202-216.

et le dire, ensuite, à l'occasion. On reconnaît volontiers que le seul témoignage de la vie et de l'action ne suffit pas... Il a besoin d'être explicité, le plus tôt possible et dans la mesure du possible, par le témoignage de la Parole. Mais on pense que l'évangélisation par les laïcs ne se réduit pas à cette explication verbale. Pour un rural, un acte est une parole. C'est donc tout un ensemble, style de vie, manière d'être, individuellement et collectivement, qui permet à Jésus-Christ vivant dans l'Eglise d'être mieux rencontré à travers la présence des chrétiens.

Il y a peut-être plus. On discute pour savoir quel est le contenu du Kérygme. Dans le compte-rendu du colloque de *Parole et Mission* sur l'annonce de l'Evangile aujourd'hui, le Père Dreyfus et le Père Trémel font remarquer[35] que saint Paul, parlant aux Juifs, fait appel à leur expérience et à leur connaissance de l'Histoire sainte pour leur annoncer Jésus-Christ. S'adressant aux païens, il sait que cette référence à l'Histoire du peuple juif ne dirait rien à son auditoire. Aussi prend-il le soin d'en appeler à une autre expérience, que les païens eux-mêmes peuvent avoir, à savoir celle de la création, considérée comme le premier geste historique du Dieu de l'Alliance. Dans le monde rural en train de découvrir son pouvoir créateur et de se désaliéner de toutes les peurs « religieuses », une annonce de Jésus-Christ ne peut faire abstraction de l'œuvre de la création rachetée aujourd'hui.

Enfin, et dans la même perspective, sur le point délicat des rapports entre la nature et la surnature, les Mouvements ruraux s'inspirent des conceptions qui mettent le mieux en relief l'ouverture de toute réalité naturelle, du monde créé, à la grâce. Tout en gardant une vive conscience du péché, individuel ou collectif, ils fondent sur cette ordination de toute réalité naturelle à la grâce leur confiance en l'homme et à son

35. Y.-B. TRÉMEL, o. p., « Du kérygme des apôtres à celui d'aujourd'hui », F. DREYFUS, o. p., « Le Kérygme est-il uniquement christologique ? », dans *L'annonce de l'Evangile aujourd'hui,* Paris, Ed. du Cerf, 1962, p. 19-66.

entreprise sur le monde racheté au cœur duquel Dieu est présent et agissant[36].

*
* *

Tout au long de cette étude nous avons omis de dire l'importance de l'Histoire. Un regard sur le passé nous ferait découvrir des antécédents et des filiations. Impossible de comprendre la J.A.C., par exemple, si l'on ignore que les apports et les intuitions de la J.O.C. ont finalement été assimilés pour aboutir à un être nouveau qui n'a pas renié ce qu'il y avait d'universel dans la tradition de l'A.C.J.F.[37]

Un regard sur le présent et sur l'avenir nous ferait sentir que les chrétiens engagés dans les Mouvements d'Action Catholique rurale ont vivement conscience d'assister et de participer à une mutation de civilisation. L'homme rural a plus changé depuis vingt ans qu'il n'avait changé dans les cent dernières années. Les chrétiens veulent comprendre cette mutation et y être présents. Ils ne voudraient pas que quelqu'un puisse dire un jour ce que disait l'ouvrier-sénateur Corbon à Monsieur le sénateur-évêque Dupanloup, en 1877 : « Nous vous délaissons aujourd'hui parce que, depuis des siècles, vous nous avez délaissés... J'entends que, depuis des siècles, vous avez abandonné notre cause temporelle, votre influence s'étant même exercée à empêcher plutôt qu'à favoriser notre rédemption sociale. C'est en cela qu'est la cause première du délaissement dont vous êtes l'objet »[38].

Pierre TOULAT

---

36. K. RAHNER, *Mission et Grâce*, Paris, Mame, 1962, p. 77-81.

37. Cf. Mgr GARRONE, *L'Action Catholique*, Paris, Fayard, 1961, p. 17.

38. Cité et commenté par F.-A. ISAMBERT, *Christianisme et classe ouvrière*, Paris, Casterman, 1961, p. 239.

LES DISQUES

Laïcs musiciens
au service de l'Eglise

Joseph Samson (1888-1957)

Rarement document a été aussi précieux et émouvant que l'enregistrement de la conférence donnée par Joseph Samson au Congrès international de Musique sacrée de 1957. Le chef de la Maîtrise de Dijon allait mourir exactement une semaine après et la phrase même sur laquelle il concluait soulignait la valeur de testament qu'il attachait à son propos. Avec la flamme d'un apôtre, dans une langue belle et incisive, avec un humour qui ne masque pas la vérité, Joseph Samson se faisait une dernière fois le défenseur de la qualité. Lui qui a fait de la Maîtrise de Dijon un chœur de renommée mondiale montrait avec insistance que la seule raison d'être du musicien à l'Eglise était d'apporter la Beauté et par là de servir à sa manière d'instrument à Dieu. Au passage il soulignait combien Luther et Calvin avaient été audacieux et exigeants : voulant une musique populaire, ils avaient choisi comme collaborateurs quelques-uns des plus grands poètes et des plus célèbres musiciens de leurs temps. Il faut connaître cette admirable leçon d'un laïc qui a su donner sa vie indissociablement à l'Art et à l'Eglise (1 d. 25 cm., Studio S.M. 33-53).

Les Psaumes-chorals sont une des ultimes manifestations de ce dévouement. Le titre indique exactement la ligne adoptée par l'auteur. A la différence du psaume antiphoné qui alterne des couplets et une antienne, le choral fait se succéder des strophes identiques qui déroulent sans interruption tout le texte inspiré. C'est la tradition même du chant protestant des origines et Joseph Samson savait bien ce qu'il faisait en dédiant son œuvre à Claude Goudimel. Au musicien bisontin il emprunte la franchise rythmique et la simplicité des harmonies. Quelques-uns de ces Psaumes-chorals ont été enregistrés par la Maîtrise de Dijon, que dirigeait le fils du compositeur ;

la parfaite qualité des voix bien entraînées fait ressortir toutes les nuances de la polyphonie (1 d. 25 cm., Studio S.M. 33-47). Les Frères de Taizé, à la demande de Joseph Samson, ont accepté d'en enregistrer quelques autres ; le plus petit nombre des interprètes, une prise de son différente permettent là de suivre plus attentivement le texte et l'entrecroisement des lignes mélodiques ; on perçoit mieux aussi l'utilisation pastorale qui peut être faite de ces œuvres (1 d. 17 cm. 45 t., Studio S.M. 45-09).

Jean Langlais (né en 1907)

Organiste aveugle, Jean Langlais est aujourd'hui titulaire de l'instrument de Sainte-Clotilde, où il eut, comme illustre prédécesseur, César Franck. Il est également compositeur et il fut brusquement révélé au grand public par cette *Messe Salve Regina* chantée dans la nuit de Noël 1954 à Notre-Dame. Pour une messe de minuit qui devait être télévisée, on avait décidé de lui demander une œuvre polyphonique à laquelle les assistants pourraient s'unir après une brève répétition. Ce fut un triomphe. Le disque qui comprend cette œuvre (avec la *Messe Sine nomine* de Dufay) allait rapidement obtenir de brillantes récompenses.

Utilisant une masse instrumentale imposante avec deux orgues et un ensemble de cuivres, le musicien fait dialoguer un chœur avec la foule des fidèles. Les interventions de ceux-ci sont préparées par un appel de cuivres et reprennent le début de l'antienne grégorienne *Salve Regina* (d'où le titre). Jean Langlais se sert ici des procédés en usage au Moyen Age où une phrase musicale prise à une œuvre profane ou religieuse constituait un fil conducteur tout au long de l'œuvre. C'est du reste très consciemment qu'il s'inspire du style des grands maîtres qui illustrèrent autrefois la cathédrale de Paris. C'est là que le 18 février 1955 a été réalisé le présent enregistrement, dans les meilleures conditions techniques (1 d. 30 cm., Erato LDE 3023).

Jean Langlais est aussi l'auteur de messes beaucoup moins imposantes. Nous pensons à l'admirable *Messe In simplicitate*, dédiée à Janine Collard, d'un bouleversant dépouillement (1 d. 25 cm., Ducretet 270-C-003 ; avec des œuvres d'orgue d'O. Messiaen). Le Studio S.M. a récemment édité une *Messe brève*, écrite sur un principe identique à celui de la célèbre messe de l'abbé David Julien : les textes sont en français. Tandis que le Kyrie et l'Agnus Dei ont une ligne mélodique sobre, dès le Gloria et le Credo le musicien a essayé de serrer de près le texte, au risque de rendre l'exécution plus délicate. Sept cantiques sont également enregistrés sur ce disque, qui est un témoignage de la part prise par Jean Langlais dans l'actuel renouveau liturgique. Il faut remarquer là le soin que prend l'artiste à partir de textes de qualité : les noms de Patrice de la Tour du Pin

et Jean Cayrol en sont la preuve. Toutes ces œuvres sont interprétées par l'Ensemble Stéphane Caillat (1 d. 25 cm., Studio S.M. 33-74).

Maurice Duruflé (né en 1902)

Parmi les organistes compositeurs, Maurice Duruflé, qui est né en 1902, occupe une place de choix. Il est depuis 1930 titulaire de l'instrument de Saint-Etienne-du-Mont. Jusqu'ici le disque ne s'était pas occupé de son œuvre d'orgue ; voilà qui est réparé par un enregistrement tout récent publié chez Erato. Cet enregistrement est d'ailleurs une entreprise familiale puisque le compositeur et sa femme se partagent l'exécution des cinq pièces qui y figurent. Dès l'entrée un bref *Scherzo,* qui n'hésite pas à faire dialoguer les deux extrémités du registre, nous installe dans une atmosphère douce, méditative, avec des harmonies audacieuses qui ne viennent point troubler la sérénité. Le *Prélude, Adagio et Choral varié sur le « Veni Creator »* est une œuvre de beaucoup plus vastes dimensions où le compositeur déploie avec une étonnante richesse toutes les ressources de timbre de l'instrument ; mais à aucun moment il n'est grandiloquent. A la fin l'orgue dialogue dans une polyphonie légère avec un chœur a capella qui chante les versets de l'hymne à l'Esprit Saint. Deux extraits, *Prélude* et *Sicilienne* de la Suite op. 5 sont suivis d'un hommage à Jean Alain qui fut le condisciple de Maurice Duruflé. Le *Prélude* est un morceau très volubile sur lequel se détache de temps à autre le dessin mélodique si caractéristique des *Litanies* de J. Alain ; la *Fugue* bâtie sur les lettres du nom du musicien disparu atteste les qualités architecturales de Duruflé. Les deux instruments de la cathédrale de Soissons et de Saint-Etienne-du-Mont, parfaitement captés, ajoutent encore au plaisir que l'on prend à découvrir ces pages (1 d. 30 cm., Erato LDE 3184).

En 1947, Maurice Duruflé achevait d'écrire une messe de *Requiem.* Située spirituellement dans la lignée du *Requiem* de Fauré, cette œuvre prend lentement et sûrement rang parmi les plus belles compositions religieuses de notre temps. Interprétée par un orchestre assez important, elle utilise surtout les chœurs ; les deux solistes, baryton et soprano, interviennent assez peu : le premier dans le verset de l'offertoire et le *Libera,* le second, en un style très passionné, dans le *Pie Jesu.*

Ce qui frappe d'abord à l'audition, c'est le large emploi que le musicien fait des thèmes grégoriens ; presque toujours il y puise son point de départ. Et de là son inspiration s'élève, utilisant largement, avec véhémence parfois, les ressources des instruments, dans une orchestration riche, mais cependant sobre et lumineuse. On sent aussi combien la méditation des textes a permis à M. Duruflé d'en découvrir la signification spirituelle : le *Libera,* par exemple, se présente

dans un style dramatique tout à fait conforme à un poème dont la tonalité tranche avec la paix de l'Introït. N'est-ce pas là la tâche du musicien d'église : faire écho par son art à l'intention profonde des matériaux que lui fournit la liturgie.

Réalisé dans la fidélité la plus absolue, puisque c'est l'auteur lui-même qui dirige l'ensemble des interprètes, ce disque témoigne de la vitalité de la musique religieuse dans notre pays (1 d. 30 cm., Erato LDE 3098).

Gaston Litaize (né en 1909)

Avec ce disque, le Studio S. M. fait coup double. Il le publie dans une collection « Les Grandes Orgues » destinée à défendre la cause de cet instrument ; ici nous entendons un orgue construit par Haerpfer-Erman pour l'église de Château-Salins. En même temps nous avons pour la première fois un enregistrement consacré à des œuvres d'un artiste dont les auditeurs de la radio ont, en tant d'occasions, apprécié les qualités : Gaston Litaize.

Une face est consacrée à quatre œuvres qui appartiennent à un recueil publié juste avant la guerre : elles diffèrent d'ailleurs et l'on passe d'une *Prière,* intense et sereine, à des *Jeux et Rythmes* qui ne sont pas qu'un exercice de composition ou de virtuosité. Elles s'achèvent sur les célèbres *Variations sur un Noël angevin.* Au dos figure une *Messe pour tous les temps* publiée en 1959, mais composée une dizaine d'années auparavant. Gaston Litaize n'a pas voulu se limiter à une période liturgique donnée ; c'est la Messe dans ce qu'elle a d'immuable qu'il entend magnifier. Pour les cinq parties qui la composent, il a choisi différents thèmes : le pain, le vin, le corps du Christ, le Précieux Sang, etc. qu'il combine diversement avec une plénitude et une franchise auxquelles l'instrument clair sur lequel il les fait chanter restitue fidèlement tout leur caractère. La prise de son est tout à fait remarquable (1 d. 30 cm., S.M. 33-98).

Jacques Chailley (né en 1910)

Jacques Chailley est, lui, un professeur. Depuis une vingtaine d'années il enseigne à la Sorbonne l'histoire de la musique ; ses travaux sur la musique médiévale sont très connus et tout récemment il a publié un passionnant volume sur les *Passions* de Bach. Mais il ne se contente pas d'étudier la musique d'autrui, il en écrit aussi et s'est intéressé spécialement au domaine religieux.

En particulier, en accord avec les recherches actuelles, il a cherché comment faire participer à une même cérémonie une foule aux capacités généralement bien moyennes et une chorale. Ceci aboutissait en 1956, lors de la réouverture de la cathédrale de Rouen, à une *Messe des anges* où un verset sur deux du plain chant est enrobé

dans une harmonie où s'entrecroisent diverses lignes mélodiques : ceci assure à ces airs presque trop connus une sorte de halo, d'écho, de prolongement dont les effets du reste sont inégalement convaincants. Mais dans la réalité ce fut là une expérience réussie (1 d. 25 cm., S. M. 33-54 ; avec *Polyphonies religieuses*).

Quelques années plus tard, reprenant un principe identique, Jacques Chailley poussait l'expérience plus loin. Il choisissait d'abord la *Messe Orbis factor* dont l'authenticité grégorienne est autrement nette ; il y ajoutait un accompagnement d'orgue pour soutenir le plain-chant, enfin le contrepoint était plus riche et débordait plus largement la phrase qu'il avait pour mission d'orner. Toutes ces améliorations aboutissaient à une œuvre plus homogène ; peut-être cette impression provient-elle du caractère un peu archaïque de cette messe responsoriale. Mais pourquoi des procédés qui ont servi durant des siècles à l'élaboration d'une musique religieuse où s'unissaient qualité et vérité ne pourraient-ils inspirer les essais actuels ? (1 d. 17 cm. 33 t., Lumen AMS 12024).

Francis Poulenc (1899-1963)

Nous n'avons pas eu l'occasion, depuis sa mort, d'adresser un dernier hommage à Francis Poulenc. A sa manière il a servi l'Eglise, tant il a fait large part dans son œuvre à des thèmes ou à des textes religieux. Naguère nous avons présenté ses *Litanies à la Vierge Noire*, ce monument unique qu'est le *Dialogue des carmélites*, ou l'émouvant *Stabat*.

Son *Gloria* est une des dernières œuvres du musicien ; il fut achevé en 1959 et créé à Boston par Charles Münch en janvier 1961. On y reconnaît la patte de cet artiste souriant : une bonhomie qui s'exprime à certains moments dans des rythmes qui n'ont rien de sacré, une conviction profonde, une riche sensibilité qui s'épanche dans les deux airs du soprano soliste. Techniquement on retrouve ces grands intervalles, lorsque la ligne mélodique est plus nue, ces contrastes d'intensité et de rythmes, les harmonies bien reconnaissables dans le traitement polyphonique, une orchestration richement colorée.

Rosanna Carteri, la destinataire et la créatrice de ce *Gloria*, les chœurs et l'orchestre national de la R. T. F. que dirige excellemment Georges Prêtre, en donnent une interprétation très vivante. Au revers de ce disque figure le *Concerto pour orgue, cordes et timbales* du même Poulenc où nous retrouvons comme interprète Maurice Duruflé (1 d. 30 cm., Col. FCX 882).

Avec ses *Quatre motets pour un temps de pénitence*, le compositeur se replace dans une ligne très traditionnelle de la musique spirituelle. Le Motet a été la forme dans laquelle quelques-uns des plus grands musiciens du XVI[e] siècle se sont exprimés ; en outre les textes

choisis par Poulenc font partie de la liturgie de la Passion (ils servent entre autre comme répons pour la Semaine sainte) et l'on pourrait citer vingt noms de grands musiciens qui ont eu l'occasion d'en faire le point de départ de leur inspiration.

C'est une occasion de plus de vérifier le caractère français de l'art de Poulenc, à travers cette polyphonie pour deux chœurs mixtes: clarté des harmonies, pudeur qui traite avec beaucoup de réserve les passages les plus dramatiques de ces pages ; tout se déroule dans un cadre rythmique peu aventureux, qui contribue à accentuer la sérénité que dégagent ces pages. Elles sont accompagnées de *Laudes de saint Antoine de Padoue,* écrites pour un chœur de trois voix d'hommes en 1959. Le texte latin, coupé en quatre strophes, ressemble assez, dans sa structure, à celui des hymnes du bréviaire ; la musique qui l'accompagne en respecte les articulations, sagement, mais avec une note d'affection qui s'explique par la prédilection qu'avait Poulenc pour le saint franciscain.

La chorale Stéphane Caillat assure à ces différentes pièces une interprétation où l'on doit autant louer la qualité de la mise au point que la beauté des voix (1 d. 30 cm., Erato LDE 3165 ; avec deux *Cantates* de D. Milhaud).

André Jolivet (né en 1905)

L'univers sonore d'André Jolivet est évidemment bien différent. Mais le musicien qui sait si parfaitement mobiliser à l'occasion une grande masse orchestrale, a choisi, pour célébrer la Paix, des moyens extrêmement réduits : une voix de soprano, un orgue et un tambourin. C'est d'abord la voix qui se manifeste, seule, égrenant dans de longues vocalises un Alleluia d'entrée ; l'orgue sera plus présent à partir du Gloria, mais sans jamais rivaliser avec la soliste, se contentant de dérouler une phrase qui tantôt appuie la voix, tantôt contraste avec elle. Un moment la voix donne du relief au texte : c'est le *pacem* qui achève l'Agnus Dei ; et après une ligne mélodique très belle dans son dépouillement, mettant en valeur le *Domine non sum dignus,* le soprano s'envole dans un Alleluia plus vif que le premier, impérieusement soutenu dans son déroulement par le tambourin.

Après cette *Messe,* écrite aux heures douloureuses de 1940, Jolivet allait à nouveau se consacrer à la musique spirituelle avec la *Suite liturgique* (1942) qui est aussi économe de moyens : une harpe, un hautbois et un violoncelle. Tantôt les instruments jouent ensemble et le musicien sait en tirer des effets sonores extraordinaires, tantôt l'un ou l'autre accompagne le ténor (Salve regina, Alleluia, Magnificat, Benedictus). La force de l'œuvre s'exprime par sa destination première : avant d'avoir vie pour elle-même, elle servit de musique de scène pour le *Mystère de la Visitation* d'Henri Ghéon. Les diffé-

rents mouvements de cette œuvre permettent de constater qu'André Jolivet sait, lorsqu'il le veut, être un étonnant mélodiste et pas seulement ce chercheur de rythmes auquel on le limite trop souvent.

Les interprètes vocaux (Jacqueline Silvy et Jean Giraudeau) ou instrumentaux de ces deux compositions religieuses ne méritent que des éloges. La prise de son est excellente, mais la pâte est quelquefois bruyante (1 d. 30 cm., Véga C 30 A 302).

Olivier Messiaen (né en 1908)

Nous n'aurions pas voulu excepter de notre énumération un de nos grands compositeurs d'aujourd'hui dans l'œuvre duquel la musique spirituelle figure au tout premier plan. A plusieurs reprises nous avons dit notre admiration pour Olivier Messiaen et passé en revue la quasi totalité de son œuvre enregistrée. Récemment vient de paraître un disque qui a été couronné d'un Grand Prix et qui nous permet de retrouver le compositeur au piano. Les *Visions de l'Amen* sont une suite de sept tableaux écrits par Messiaen, au retour de captivité, en 1943, et destinés à deux pianos. C'est une sorte de prélude aux grands recueils postérieurs de pièces pianistiques, moins abstrait peut-être, plus immédiatement lyrique incontestablement ; mais on y rencontre déjà ces accords pleins, ces trouvailles rythmiques. Le spectacle des deux artistes interprétant ce cycle — spectacle rare maintenant où Messiaen a de moins en moins le temps de jouer en concert — révèle à la fois la façon originale dont l'auteur a réparti sa matière musicale entre les deux instruments et l'unité très profonde d'inspiration d'Olivier Messiaen et d'Yvonne Loriod. Nous tenons là une excellente introduction aux chefs-d'œuvre que le musicien a écrits pour le piano. Regrettons seulement que le disque ne comporte aucune notice : on connaît l'habitude de Messiaen d'accompagner ses œuvres de commentaires ou d'analyses qui aident l'auditeur à suivre les intentions de l'auteur. Il faudra se reporter à l'excellent livre d'Antoine Goléa, *Entretiens avec Olivier Messiaen.* Mais félicitons l'éditeur pour la somptuosité des sonorités (1 d. 30 cm., Véga C 30 A 368).

Signalons sans plus, faute d'avoir pu les écouter, deux disques de l'œuvre d'orgue d'Olivier Messiaen : *Ascension, Apparition de l'Eglise éternelle, la Nativité du Seigneur,* interprétée par Gaston Litaize. Cette toute récente publication est d'autant plus opportune que les éditions précédentes chez Ducretet sont provisoirement retirées du catalogue (2 d. 30 cm., AMS 40-41).

Georges Migot (né en 1891)

Nous eûmes autrefois l'occasion d'inclure Georges Migot dans une chronique de disques sur le Protestantisme. Nous le plaçons bien volontiers aujourd'hui au nombre des musiciens laïcs qui ont con-

tribué par leur art à l'embellissement de la liturgie. Musicien protestant, Georges Migot est à la fois célèbre par son large savoir d'historien de la musique, et par son style original. Il fait largement usage de l'écriture modale et épouse un parti rythmique analogue au plain-chant par la souplesse des lignes et à la polyphonie des XV[e] et XVI[e] siècles par sa liberté à l'égard de la mesure. Ce *Requiem* a capella est un des plus magnifiques témoignages de sa manière certes, mais aussi d'une sensibilité religieuse qui a parfaitement traduit la tonalité sereine, pacifiée et adorante des textes de la messe des morts. A chaque page de cette œuvre l'auditeur est conquis par la foi profonde, la transparence rayonnante et cette sincérité qui s'impose dans la plus grande simplicité. Georges Migot a été remarquablement servi par les Chanteurs traditionnels que dirige Marc Honegger. C'est un disque que nous recommandons fort (1 d. 25 cm., Studio S. M. 33-39).

Igor Strawinsky (né en 1882)

Il est peut-être plus discutable de faire figurer ici Igor Strawinsky. Tout de même parmi ses dernières œuvres, il en est plusieurs — une occasion prochaine devrait nous permettre d'en parler — qui empruntent leur thème et leur texte à des sources religieuses.

Sa *Messe,* écrite entre 1944 et 1948, n'a guère été accueillie par la liturgie. Pourtant elle correspondait à certaines tendances de notre art et de notre sensibilité, par son économie en particulier. Aucune de ces répétitions de mots qui rendent quelquefois pesantes les messes monumentales des siècles passés, un chœur assez réduit soutenu par un double quintette à vent. Ce dernier détail laisse percer une intention de l'auteur : rejoindre, sinon à la lettre, du moins d'une façon assez précise, le style et les procédés des polyphonistes franco-flamands. Mais Strawinsky restera toujours Strawinsky : c'est dire que pas plus là qu'ailleurs il ne sait se passer de ces étonnants schèmes rythmiques qui firent sursauter les premiers auditeurs du Sacre ; il ne peut celer ses origines, et l'on devine parfois un certain souvenir des musiques liturgiques orientales qui baignèrent la jeunesse du compositeur. On y rencontre encore cette objectivité chère au musicien, un peu entamée ici (mais faut-il s'en plaindre) par la ferveur et la qualité des choristes et des chanteurs espagnols à qui nous devons l'unique version disponible d'une *Messe* qui figure parmi les œuvres importantes d'Igor Strawinsky (1 d. 25 cm., Harmonia Mundi HMO 25.134).

Le *Canticum sacrum in honorem sancti Marci nominis,* qu'écrivit Strawinsky en 1955, répondait à une commande précise : l'œuvre devait être interprétée à Saint-Marc, qui résonna quelques siècles

auparavant des musiques et fanfares des Gabrielli. De fait l'auteur a chargé sa partition de pas mal d'intentions symboliques qui transparaissent au travers d'un plan à la rigueur quasi mathématique. Si l'on excepte une courte et sonore dédicace initiale, cinq parties composent ce *Canticum sacrum.* Les deux extrêmes, confiées au chœur qui chante deux versets de l'*Evangile* de saint Marc, sont écrites dans une orchestration assez chargée et sur des rythmes hachés qui rappellent la *Symphonie de Psaumes.* Les trois autres parties, et ce fut là une des surprises lors de la création, suivent un strict parti sériel, mais elles savent toutefois conserver chacune un aspect original : musique dépouillée, dialogue du ténor et de la flûte, pour un passage du *Cantique des Cantiques,* participation large des chœurs et appui plus volumineux de l'orgue dans l'hommage aux trois Vertus théologales; dialogue entre le baryton et le chœur sur un passage de l'*Evangile* de saint Marc. Une notice claire et simple de Pierre Boulez accompagne le disque et détaille les richesses de cette œuvre. Editée dans la collection « Présence de la musique contemporaine » (Domaine musical saison 1957), elle fait appel à des musiciens français qui sont dirigés par Robert Craft, habituel et fidèle interprète d'Igor Strawinsky (1 d. 30 cm., Véga C 30 A 120 ; avec Webern, deux *Cantates*).

Les *Threni* (*Lamentations* de Jérémie) sont la plus récente œuvre à sujet religieux écrite par Strawinsky qui soit enregistrée. Il l'a composée au cours de l'année 1957 et dirigée pour la première fois l'année suivante. L'évolution qui se faisait jour dans le *Canticum sacrum* n'a fait que se préciser : l'œuvre est entièrement sérielle. Ceci n'a pas empêché le compositeur de faire les choses richement, faisant appel à un effectif orchestral très important (mais qui rarement se manifeste de façon trop violente), à cinq solistes (dont deux ténors) et un chœur mixte.

Architecturalement l'œuvre est symétrique : trois parties, celle du centre étant elle-même composée de trois morceaux. La première, qui emprunte son texte à la première lamentation, manifeste aussitôt la manière dont Strawinsky utilisera son matériel sonore : l'orchestre intervient peu ; les chœurs tantôt s'emparent du poème biblique pour le restituer dans cette forme rythmique hachée que l'on rencontrait déjà dans la *Symphonie de Psaumes,* tantôt se chargent de proférer sur des harmonisations très mystérieures les lettres hébraïques qui jalonnent le texte ; les solistes chantent les lamentations, soit isolément, soit à plusieurs. Dans la seconde partie écrite sur des fragments de la troisième lamentation, une progression a été assurée entre la *Plainte* (*querimonia*) où les voix d'hommes sont seules, sans l'appui d'aucun instrument pour décrire les horreurs qui affligent Israël ; la *Sensation d'espoir* (*sensus spei*) où l'allure est plus vive, plus jubilatoire, et où les instruments participent à la polyphonie ; la *Consolation* (*solatium*) où l'écrivain sacré manifeste sa confiance car Dieu

écoute. La dernière partie reprend quelques versets de la célèbre Prière de Jérémie. C'est le sommet de l'œuvre, réunissant toutes les ressources musicales, mais sans jamais se départir du ton de la prière.

Nous avons parlé de musique sérielle. Ceux que le mot pourrait effrayer trouveront là de quoi se guérir de leur appréhension. Si l'on suit attentivement le texte — si Strawinsky l'a choisi, c'est probablement pour cela — on verra comment cette technique sait, lorsqu'elle est maniée avec art, aboutir à une œuvre dont la valeur musicale et religieuse est incontestable. Dans des conditions techniques parfaites, des solistes, des chœurs et un orchestre américain se tirent à merveille, sous la baguette avertie du compositeur, de toutes les difficultés que renferme la partition (1 d. 30 cm., Philips A 01450 L ; avec *Agon*).

Henri LAXAGUE, François SANSON

CHRONIQUES

LE SÉMINARISTE FACE AU SERVICE MILITAIRE

Comme tous les jeunes de son pays, le séminariste est appelé sous les drapeaux pour accomplir son service militaire. Une question de conscience se pose à lui : futur ministre de l'Eglise qui annonce un message de fraternité à tous les hommes, il se voit contraint de porter les armes. Qu'il accomplisse ainsi un service national ne l'empêche pas de ressentir vivement un état de violence fait à sa vocation d'apôtre de la charité évangélique.

Ayant pris une conscience de plus en plus vive de cette question pendant la durée de notre service militaire, nous voudrions proposer au lecteur séminariste ou religieux le fruit d'une réflexion commune enracinée dans l'expérience d'un service vécu comme seconde classe en Algérie, en France et en Allemagne. Notre but est d'aider nos futurs frères dans le sacerdoce à donner à ce problème une solution évangélique que deux années passées dans l'armée nous ont permis, croyons-nous, de mieux percevoir. Nous chercherons donc, en précisant la question posée, à rendre compte d'une façon aussi objective que possible, du malaise que nous avons ressenti et nous essaierons d'indiquer les solutions possibles.

Nos supérieurs militaires pensaient que notre devoir de séminaristes exigeait que nous donnions l'exemple d'un engagement total au service du pays et que, en conséquence, nous entrions sans réserve dans le jeu de l'Armée, gardienne de la paix et de la liberté. Telles furent, sommairement résumées, les objections opposées à notre refus de suivre les pelotons des E.O.R. ou des élèves sous-officiers. Elles aboutissent à nier le caractère spécifique de notre vocation sacerdotale et, passant sous silence l'ambiguïté fondamentale de l'Armée, elles impliquent que l'usage de moyens violents est une attitude naturelle et obligatoire pour tous les citoyens. Il im-

porte donc, avant tout, de mettre en question l'usage même de la violence tant au nom de la conscience humaine que de la vocation sacerdotale. Ne pas le faire, c'est s'interdire à jamais toute solution de dépassement.

*
* *

La question apparaît déjà au niveau de la conscience humaine.

On entend trop souvent dire, comme s'il s'agissait d'une réaction de bon sens : « Il y aura toujours des guerres... Les hommes sont les hommes... La réalité est ce qu'elle est ».

Une telle position suscite pourtant un sursaut au plus profond de la conscience qui tente d'être loyale avec elle-même, pour plusieurs motifs. La raison humaine répugne en effet à concevoir comme normative une attitude qui fait de l'admission de la réalité, une admission de l'échec. C'est là une démission et un abandon à un état de médiocrité qui contrarie les exigences de la raison elle-même. Une telle infidélité à soi-même est inacceptable.

Par ailleurs, l'amour naturel de la paix, le respect de la vie de chaque être humain, le sens de la personne sont autant de refus concrets et vivants d'une acceptation sans question de l'usage de la violence. La guerre apparaît comme la domination des éléments passionnels sur la raison. Cet esclavage avec ses conséquences inhumaines est un mal évident. Enfin, cette acceptation aboutit à confondre réalité et vérité comme à nier tout progrès possible dans l'évolution morale de l'humanité. Justifier indéfiniment la violence au nom de la réalité, apparaît comme la négation de toute possibilité de dépassement. C'est accepter de s'enfermer dans un cercle sans issue et de se rendre l'esclave d'un mythe créé en contradiction avec ce que notre vocation d'homme a de plus profond.

Une fois admis le dépassement nécessaire de la réalité, la question revêt plus d'acuité encore si on la situe dans le contexte international actuel qui fait de la guerre froide et de l'armement atomique une donnée quotidienne. Savants, philosophes, théologiens et diverses autorités religieuses (dont le Pape, tout récemment, dans son Encyclique *Pacem in terris*) ont dénoncé avec force l'immoralité et l'inhumanité foncière d'un tel armement. Plusieurs vont jusqu'à nier la légitimité d'une guerre défensive. Dans cette perspective les valeurs défendues par la « juste guerre » se trouvent compromises et trahies par l'emploi de moyens disproportionnés à la fin que l'on veut atteindre.

Par ailleurs, le monde prend conscience de la détresse des pays pauvres où se pose la question urgente de la faim. La course à l'armement, au prix d'un budget énorme, entreprise au nom

d'égoïsmes nationaux ou d'orgueils idéologiques, est une œuvre d'injustice et de folie. Elle est un crime quotidien perpétré et dramatiquement admis dont sont victimes les pauvres qui meurent de faim.

Ces constatations rendent plus urgentes que jamais la mise en œuvre de moyens vraiment pacifiques au service de la paix. On perçoit déjà que celui qui choisit de s'y consacrer exclusivement n'en sert pas moins fidèlement sa patrie.

Ces données de la conscience humaine viennent à la réflexion du séminariste appelé sous les drapeaux. Mais la question rejaillit encore pour lui *au niveau d'une vocation sacerdotale* qui lui apporte d'autres motivations plus spécifiques.

Le séminariste, en effet, se sent déjà engagé comme représentant de l'Eglise. Il se prépare à vouer toute sa vie au Christ en qui s'enracine son futur sacerdoce. Cette fonction à laquelle il se destine lui confère déjà une certaine marque, un certain état que lui reconnaissent ses camarades du service militaire. Il importe de bien en voir la signification.

Artisan du royaume de la Paix, de la Douceur, de la Justice, sa fonction le situe comme *signe* visible de l'ordre nouveau inauguré par le Christ pour que se construise cet « homme nouveau » par delà le « vieil homme » dont les guerres sont encore l'une des plus malheureuses expressions. La force de son appartenance au Christ le constitue prophète des réalités messianiques qui doivent pénétrer le vieux monde et convertir ses réalités à l'ordre du Dieu vivant. Sa mission exige donc une attitude qui soit réellement signifiante et qu'il puisse metre en œuvre les moyens définis par le Christ dans le sermon sur la montagne.

On pourra objecter que l'instauration de la paix humaine requiert des moyens qui ne sont pas spécifiquement ceux du Royaume — une action humaine rationnelle, la politique par exemple — qu'il s'agit là de deux ordres distincts et que le témoignage du séminariste reste sans prise sur les réalités d'ordre temporel. La paix de la société civile n'est-elle pas encore tout autre que la paix de l'Evangile ? Il faut, certes, les distinguer. La paix évangélique est la réconciliation de tous les hommes avec Dieu dans l'unité du Corps du Christ. Mais si la bonne entente des hommes n'est pas encore l'amour de charité, il n'est cependant pas possible de concevoir que cette paix évangélique puisse exister pleinement dans une société qui ne serait pas fondée sur des rapports humains pacifiques : il n'y a pas simple juxtaposition entre les deux ordres. De plus, le témoignage de cette paix surnaturelle que le chrétien porte en lui trouve sa pleine manifestation extérieure quand elle lui inspire des actions humaines qui prennent alors tout leur sens. Nourris de cette inspiration, les moyens commandés par l'ordre simplement

humain pourront être ainsi médiateurs de l'esprit évangélique et préparer la construction de la paix du Christ.

C'est dire l'importance capitale d'un témoignage authentique s'appuyant sur l'amour et la douceur, la lutte par le bien contre le mal, la priorité absolue de l'ordre de l'esprit sur l'ordre de la chair, faisant du séminariste un apôtre de l'efficacité du Christ par les moyens qu'il a lui-même employés.

Or, son insertion dans la Force Armée le conduit à l'usage de moyens qui font violence à son témoignage comme à sa vocation d'apôtre de la charité évangélique, moyens qui devraient lui rester étrangers en raison de la fonction qu'il est appelé à tenir dans l'Eglise. Le service militaire lui apprend à tuer et, quel que soit son emploi, à être un rouage efficace au service de la guerre. Comment l'homme de l'Evangile ne serait-il pas en état de contradiction lorsque la société réclame de lui l'usage de moyens dont la logique même passe par la mort de l'homme ? Comment peut-il vaincre le mal par le bien et utiliser des moyens qui sont une contradiction intrinsèque de la réalisation de la communion fraternelle dont l'Evangile fonde l'espérance ? La contradiction à laquelle l'appel sous les drapeaux l'expose s'accroît encore s'il a conscience que sa vie sacerdotale future doit être la continuation du sacrifice du Christ. Ce sacrifice fut le fruit de l'amour dans un refus absolu de l'emploi des moyens charnels de la force. En lui se trouve manifestée une efficacité nouvelle que ne peuvent obtenir les moyens de ce monde. Le prêtre de Jésus-Christ doit continuer cette victoire en étant le signe vivant de cette efficacité.

Voilà, semble-t-il, la question que pose au séminariste, à cause même de sa vocation, l'appel sous les drapeaux. Cette vocation, il ne saurait la mettre entre parenthèse ne fut-ce que pour dix-huit mois. Il importe de rechercher maintenant la possibilité de solutions qui pourront répondre aux exigences de sa mission.

***

Devant cette mise en question portée par la conscience humaine, chrétienne et sacerdotale, devant la nécessité d'une action sur le monde, il n'est de solutions acceptables que celles qui ouvrent la voie à un dépassement de la réalité actuelle.

On sait la tentation de simplismes qui nieraient le caractère concret de la situation présente en se réfugiant dans la proclamation d'idéaux absolus. La complexité de cette question apparaît dès qu'on prend conscience que s'opère en elle la rencontre brutale d'un idéal que l'on voudrait voir exister avec une réalité injuste et regrettable mais qui existe comme un fait et qui impose sa loi.

Le monde apparaît, en effet, comme un jeu de tensions et de forces qui s'opposent. On sait la peur réciproque des blocs politiques, la tentation de l'Etat fort d'usurper le droit de l'Etat faible (la Chine et l'Inde), la détresse du pauvre poussé à trouver dans la violence une issue possible à la condition d'injustice qui lui est faite (Algérie), la menace des Etats loups dont il faut se défendre, la légitimité de sauvegarder par la force les valeurs essentielles de l'homme quand elles sont menacées.

Les faits sont là et accusent l'inadaptation du monde actuel à des solutions de l'ordre d'un droit international qui serait respecté par tous. Devant cette inadéquation de fait, l'existence d'une force nationale apparaît alors légitime pour défendre les droits qu'un contexte politique pourrait mettre en péril. Mais si l'existence d'une force se trouve justifiée, c'est seulement en fonction d'une condition historique donnée qui lui confère une relativité réelle. Son achèvement serait une force internationale mise au service du droit de tous les pays.

On voit maintenant comment les faits manifestent la complexité de la question soulevée et que, face à celle-ci, il ne saurait y avoir de solutions simples. Néanmoins, il paraît clairement qu'il ne peut y avoir de solutions que dans une attitude qui porte en elle un dépassement de la réalité vers un ordre meilleur.

Dans cette perspective, les premières manifestations de dépassement à un plan collectif pourraient s'exprimer, d'une part, dans l'acceptation par chaque Etat de soumettre sa force militaire nationale à l'arbitrage de l'organisme responsable du Droit Universel, d'autre part, dans l'encouragement intense par toutes les nations à développer les forces de paix travaillant à rapprocher les hommes (service civil international), enfin, dans la remise en question de la conscription universelle qui, non seulement, est une violation des vocations à la non-violence, mais encore réduit le service dû par tout citoyen à son pays à un service passant obligatoirement par un enrôlement militaire. C'est déjà, selon le Cardinal Gaspari, ce que demandait Benoît XV :

> « *Le Saint-Père estime que le seul moyen pratique et de réalisation facile serait le suivant : par un accord entre les nations, neutres compris, s'entendre pour la suppression simultanée et réciproque du service militaire obligatoire et pour l'institution d'un tribunal arbitral chargé de trancher les conflits internationaux, avec comme sanction l'isolement général* (*ou boycottage*) *contre la nation qui essayerait de rétablir le service militaire obligatoire ou refuserait de porter les litiges internationaux devant le tribunal et d'en accepter la décision* (...)

Le service militaire obligatoire a été depuis plus d'un siècle la véritable cause de beaucoup de maux ; sa suppression simultanée et réciproque est le vrai remède »[1].

Mais étant donnée la situation actuelle politique et militaire, y a-t-il pour le séminariste des positions qui rendraient compte des exigences définies plus haut ?

Une première possibilité apparaît dans *l'objection de conscience.*

Tout entier consacré à la construction du Royaume par les moyens enseignés par le Christ, le séminariste ou religieux se voit normalement appelé à une attitude de non-violence puisque celle-ci est dans la ligne de l'Evangile. Tout ce que nous avons rappelé plus haut sur l'état de détresse en lequel est jetée la conscience humaine et évangélique affrontée à un monde où les moyens violents sont de règle, manifeste bien qu'il est conforme aux exigences les plus profondes du christianisme que soit refusée la participation à cet ordre de moyens. Liée à la volonté d'instaurer un autre mode d'action que celui de la violence et donc unie à l'utilisation de moyens humains pacifiques, l'objection de conscience du séminariste témoigne de sa foi en l'efficacité de l'Evangile[2]. Elle le manifestera gardien des valeurs authentiques. Conformément à sa vocation, il sera en lui-même la réalisation anticipée, le signe prophétique d'un état nouveau du monde vers lequel doivent tendre les nations sous peine d'être infidèles à leur raison d'être.

L'homogénéité entre la non-violence et le mode d'action qu'en tant que prêtre il est appelé à réaliser plus tard est telle que l'objection de conscience cesse d'apparaître comme une situation anormale d'exception. Certes, elle le sera par rapport à l'état du monde, mais non par rapport à l'Evangile.

Une courte remarque sur l'état religieux nous aidera à mieux comprendre cette conformité de l'objection de conscience avec la consécration au Royaume. La vie religieuse implique un renoncement à des réalités bonnes au nom d'un don plus absolu à des réalités spirituelles supérieures. Il serait donc étonnant que parmi les hommes appelés à un tel genre de vie, il n'y en ait pas qui refusent d'utiliser

---

1. Lettre à M. Lloyd George, 18 septembre 1917 : *La Patrie et la Paix,* textes pontificaux traduits et commentés par Y. DE LA BRIÈRE et P. M. COLBACH, Paris, 1938, n° 210 et 212, p. 153.

2. Il ne nous revient pas ici de traiter de l'objection de conscience en général ni de sa légitimité et de la nécessité pour l'Etat de la reconnaître. On pourra se reporter à l'étude des PP. RÉGAMEY et JOLIF, O. P., *Face à la violence,* Paris, 1962.

un moyen aussi profondément ambigu que la violence militaire qui est bien loin de contenir en lui-même cette bonté naturelle incluse dans l'objet du renoncement qu'il fait par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Dans cette perspective, l'objection de conscience du séminariste n'est donc pas une attitude qui vise à la seule sauvegarde d'une conscience pure répugnant à se mêler à l'impureté du monde. Elle implique dans sa visée même la transformation de ce monde pour le conformer au plan de Dieu. Pour atteindre ce but, le séminariste objecteur, fidèle en cela à sa vocation, s'appuie sur ce qui en l'homme est homogène à cette fin. Il compte, en effet, sur ce qu'il y a de meilleur en cet être blessé et non pas sur la crainte et la contrainte qui ne peuvent donner naissance à l'amour. Il ne peut certes nier que la force ait un rôle à jouer ici-bas, mais son attitude sera un rappel vivant que l'essentiel pour l'édification d'un monde fraternel est ailleurs.

Comme futur ministre de l'Eglise, le séminariste engage celle-ci dans la position qu'il prend. Il est donc nécessaire, pour qu'un tel témoignage prenne toute sa valeur, que les supérieurs ecclésiastiques approuvent ou, tout au moins, permettent cette solution. On peut légitimement souhaiter que les autorités religieuses reconnaissent publiquement la légitimité d'une telle option pour le séminariste, au sein d'une désolidarisation croissante d'avec la violence, désolidarisation dont l'Encyclique *Pacem in terris* est le dernier témoignage éclatant. Agir ainsi serait s'inscrire dans une tradition demeurée toujours vivante dans l'Eglise puisque, de nos jours encore, la législation du Droit Canon (canon n° 121) demande l'exemption du service militaire pour les clercs en raison de l'incompatibilité du métier des armes avec l'état sacerdotal. Si l'autorité religieuse a jugé bon de céder aux pouvoirs publics sur ce point (du moins en France) ne peut-on pas penser que le temps est venu pour elle de reconnaître aussi la légitimité de l'objection de conscience pour un clerc ?[3]

Une telle clarification lèverait du même coup toute équivoque non seulement à l'égard du clerc qui ferait objection de conscience mais également à l'égard de celui qui accepterait le service militaire. Dans ces conditions, en effet, la présence du clerc à l'Armée pourrait alors être comprise comme une présence missionnaire, aumôniers et séminaristes étant témoins d'un message, envoyés aux pauvres, c'est-à-dire présents à l'une des manifestations les plus évidentes de la misère de l'homme.

---

3. Le vote — promis depuis si longtemps — d'un statut des objecteurs pourra rendre plus facile la reconnaissance de cette éventualité bien que celle-ci ne nous semble pas nécessairement liée à cette modification de la législation actuelle.

L'objection de conscience, si nécessaire qu'elle nous paraisse, ne nous semble pas, en effet, la seule solution valable pour le séminariste. La complexité du réel qui conditionne la question ne permet pas, nous l'avons vu, des solutions simples, exclusives les unes des autres. Si on considère l'objection de conscience comme seule légitime, ne risque-t-on pas d'ignorer les situations particulières de l'histoire et, faute de présence concrète et immédiate à la réalité, de laisser survenir les plus graves conséquences, compromettant même la possibilité de son témoignage ? L'Eglise pourrait-elle, d'ailleurs, consentir à demeurer étrangère à une communauté qui doit représenter pour elle un objectif missionnaire ? Nous voyons par là l'intention fondamentale qui doit justifier et animer la présence du séminariste à l'Armée. Il doit demeurer une indication vivante pour les hommes de son entourage en témoignant d'une attitude de perpétuel dépassement. Là plus que jamais, il y aura tension entre l'esprit dont il vit et la lettre qui le limite.

Pour être légitime, une telle présence implique évidemment que l'Armée n'est pas de soi une réalité mauvaise. Elle est le signe d'une perversion qui s'étend au-delà d'elle-même et qu'elle tend à limiter par le recours à un moyen extrême mais rendu nécessaire par une situation historique donnée. C'est ainsi que le service militaire, même s'il témoigne encore d'un désordre de fait, peut apparaître comme un service dû à la nation et que la loi du moindre mal peut aussi justifier. Dans ces conditions, on comprend la possibilité d'un départ au service sans que cette acceptation soit pour autant un plein consentement au mal et à la violence.

Mais à l'intérieur même de l'acceptation du service, n'y aurait-il pas une situation qui mieux que d'autres traduirait l'intention missionnaire tout en rendant compte de la présence sous les drapeaux ?

La place de « *seconde classe* » paraît la plus apte à traduire objectivement ces intentions.

Conscient du heurt profond dont nous avons parlé, le séminariste pourrait-il accepter de s'intégrer dans une hiérarchie, assumer des responsabilités qui lui demanderont d'enseigner le maniement des armes et, plus tard, de donner des ordres au combat ? C'est poser le problème de la légitimité de suivre les pelotons, voire les E. O. R.

L'acceptation du grade mettra le séminariste dans une situation qui renforcera la tension entre sa vocation et son conditionnement social. Le gradé se trouve en effet engagé d'une façon plus objective que le simple « deuxième classe » puisqu'il accepte du même coup de porter les responsabilités propres à la hiérarchie militaire. Le « deuxième classe » n'est certes pas irresponsable du simple fait qu'il n'appartienne pas à la hiérarchie, mais il n'a pas cette part active dans l'exercice de la fonction militaire qui solidarise davantage le gradé avec l'Armée. Le grade situe donc le séminariste dans cette

position pour le moins paradoxale qui augmente l'état de contradiction, source même du problème qu'il doit se poser.

Mais, pourra-t-on objecter, ne peut-on pas accepter ce surplus de contradiction qui n'est, somme toute, qu'extrinsèque, si on pense mieux faire passer dans le réel l'intention missionnaire et pacifique ? On dit souvent, en effet, que le séminariste gradé pourra empêcher certaines actions immorales, changer l'esprit d'un groupe, avoir une influence plus étendue que s'il restait purement et simplement dans le rang. On ne peut nier la part de vérité de ces affirmations. Et cela montre une fois de plus que nous sommes dans l'ordre des convenances, non dans l'absolu, et que l'essentiel réside dans l'intention animatrice de l'agir[4].

Mais un tel raisonnement ne risque-t-il pas d'entraîner l'oubli de la nature des moyens dont on se sert ? Si ce qui est humain ne répugne pas à l'Evangile, celui-ci supporte mal l'utilisation pour son propre rayonnement de ce qu'il y a de plus ambigu dans l'humain. N'oublions pas que l'Evangile, s'il est à tous les hommes, est d'abord aux plus pauvres et que sa force éclate dans la faiblesse humaine. Le choix des moyens pauvres — qui apparaissent humainement comme les moins efficaces — est nécessaire à la vie évangélique. Notre mission commence à la dernière place. Le Christ et les saints nous en ont donné l'exemple et il n'y a d'efficacité évangélique réelle que si les moyens choisis restent ceux du message.

Il importe aussi de remarquer que le témoignage d'un séminariste resté dans le rang éveille ceux qui l'entourent à la question de son attitude. Même s'il n'est pas toujours compris, on le devine habité par des motivations qui, finalement, se traduisent par des exigences pour ses camarades comme pour ses supérieurs. Plutôt que s'appuyant sur une autorité extérieure, un témoignage agissant de l'intérieur est plus conforme à la loi nouvelle de l'Evangile.

***

Le départ au service militaire pose une grave question à la conscience humaine et chrétienne du séminariste, question qui au-delà de lui-même se pose à l'Eglise. Elle est celle d'un conflit entre deux ordres, deux niveaux, où les uns se prévaudraient d'une conception « réaliste » de notre condition humaine, au niveau des faits, tandis

---

4. Une présence dont l'intention est essentiellement missionnaire peut faire comprendre la place d'un séminariste en milieu gradé. Mais quelle conscience de l'ambiguïté où il se trouve, cette position n'exige-t-elle pas de lui ! Le grade ne saurait alors être jugé par le séminariste comme un *moyen* pour l'Evangile, mais comme un moindre mal nécessaire à son insertion sociale.

que l'autre se situerait au delà des faits à un niveau de droit. L'erreur serait d'opposer ces deux ordres comme étant sans rapport alors que l'un doit appeler progressivement l'autre à le rejoindre. Seule une action qui porte en elle un dépassement peut être une solution à ce conflit. Ce dépassement se réalisera en témoignant de l'Evangile : tel est le but. Mais à partir de là, on peut comprendre ce témoignage à travers de multiples engagements. La multiplicité des niveaux et des idées comme la complexité du réel fondant les diverses possibilités de témoignages, ce qui reste essentiel est que partout où il se trouve, le séminariste garde jalousement à l'Evangile son caractère de ferment, de levain, en prenant bien soin qu'il fasse lever la pâte et qu'il ne soit pas étouffé par elle. « Si le sel s'affadit, avec quoi le salera-t-on ? ». Présent au monde, il ne doit pas en partager toutes les réalités pour rester témoin de l'amour, de la liberté et de l'esprit et donc dégagé de la force et de la haine, quitte pour lui à choisir les moyens pauvres nécessaires à la manifestation de l'Evangile. Mais qu'il n'oublie pas qu'il a pour juge le message dont il veut être le témoin.

Michel-Pierre BOULAIS, o. p.
Réginald DURAND, o. p.
Dominique DYE, o. p.

ŒCUMÉNISME DU PEUPLE DE DIEU

Troisième pèlerinage au pays de la Bible

Dans ce numéro de Lumière et Vie *consacré aux laïcs dans la mission de l'Eglise, nous n'estimons pas déplacé de donner une nouvelle fois la parole aux pèlerins catholiques et protestants qui reviennent d'Israël et de Jordanie. Il ne s'agit pas d'accorder quelques pages à une manifestation annuelle qui a bien droit à cela puisqu'elle est patronnée par la revue. Il ne s'agit pas non plus uniquement — bien que ce souci ne soit pas totalement absent — d'offrir au lecteur quelque peu essoufflé par les travaux publiés ci-dessus l'occasion d'une détente sur une plage plus reposante. Il s'agit essentiellement d'attirer l'attention sur une activité dans laquelle les laïcs jouent le plus grand rôle.*

En cette année 1963 *en effet, parmi les quatre-vingt-quatre pèlerins, si l'on défalque l'équipe de direction spirituelle composée comme de coutume de deux pasteurs et de deux dominicains, on ne comptait qu'un seul prêtre et trois ou quatre pasteurs.*

On croit trop souvent encore — malgré l'évolution d'opinion qui s'est très heureusement effectuée ces dernières années — que l'œcuménisme est la « chasse gardée » des théologiens ou l'affaire exclusive des « responsables ecclésiastiques ». Il n'en est rien. Comme toutes les grandes causes de l'Eglise, l'œcuménisme est l'affaire de l'ensemble du corps. Théologiens et responsables ne peuvent rien si leur activité — pourtant indispensable à son plan — n'est pas portée par la prière et enchâssée dans l'effort de tout un peuple, de tout le peuple de Dieu.

Modestement, à leur place, sans prétendre être autre chose qu'une expérience œcuménique parmi d'autres, nos pèlerinages s'efforcent de « mettre dans le coup » les laïcs, l'Eglise tout entière.

Des textes que nous publions cette année, comme de ceux que nous avons édités les années précédentes (n° 52, *p.* 151-160 *; n°* 58, *p.* 124-142*), que ressort-il, en effet ? Une double découverte — biblique et proprement œcuménique — qui doit, croyons-nous, contribuer à faire mûrir dans le cœur des chrétiens qui l'ont faite, le*

souci du rapprochement et le zèle pour la réunion de tous les disciples du Christ.

La première découverte, ou re-découverte, est celle de la Bible vivante : d'un texte, mais d'un texte destiné à être vécu ; nous voulons dire par là, non seulement que relus « sur place » l'Ancien et le Nouveau Testaments ont pris pour ces chrétiens une vérité, une actualité, une saveur et une force qu'ils n'avaient pas avant le voyage ; mais aussi que les pèlerins ont eu l'occasion de découvrir — ils le disent tous — au milieu des affreuses misères de la terre sainte, d'admirables chapitres de l'Evangile vécu. Certes l'on peut trouver — heureusement — partout l'Evangile vécu : dans les solitudes de la Grande Chartreuse, comme dans les favellas de Rio ou parmi les Noirs de Harlem ; dans le monde entier, grâce à Dieu, il est des chrétiens qui ont pris au sérieux les commandements du Seigneur et qui vivent de l'esprit des Béatitudes. Mais parmi les petits et les pauvres de Nazareth et de Bethléem, une lumière plus intense, plus crue, semble-t-il, est donnée. Et c'est peut-être à Nazareth que, à la suite du Père de Foucauld, il faut se rendre pour recueillir une grâce de source et puiser l'authentique inspiration évangélique qui permettra de rayonner ensuite la charité du Christ à Mexico, à Rouen, à New Delhi ou à Lyon.

La deuxième dimension du pèlerinage est l'œcuménisme. Là encore il s'agit, non de science morte, mais de vie. De même que l'évangélisme — qui repose toutefois sur une connaissance sérieuse du texte inspiré — n'est pas, pour les pèlerins, affaire de pure science archéologique ou exégétique, de même la découverte dans le domaine œcuménique est celle du quotidien : non pas les problèmes inter-confessionnels que traitent — excellemment à leur plan — les grands ouvrages de théologie, mais l'œcuménisme vécu au jour le jour. Avec toutes ses composantes d'ailleurs, la première étant la souffrance de la désunion : lorsque, au soir du jeudi saint, dans la nuit fraîche d'Aïn-Karim, protestants et catholiques sortirent des lieux de culte, tout proches l'un de l'aure et pourtant différents, dans lesquels ils avaient célébré séparément l'institution par le Christ du sacrement de l'amour et de l'unité, seule l'obscurité cachait les grosses larmes qui coulaient sur le visage de plusieurs d'entre eux.

Mais il est aussi un versant ensoleillé de l'œcuménisme : la découverte de la réalité profonde de l'unité déjà donnée à tous ceux qui confessent le Christ Jésus et ont été marqués du sceau du baptême au nom de la Sainte Trinité. Les amitiés tissées entre les pèlerins, et qui transcendent les barrières confessionnelles, en sont le signe. Elles ne s'appuient pas seulement sur des affinités humaines, mais sur une réalité de grâce perçue et vécue dans la reconnaissance. Signe « efficace », pourrait-on presque dire : c'est à partir de ces amitiés, en effet, et dans le climat de confiance créé par elles, que des conversations,

des explications, des réflexions permettront aux chrétiens séparés les uns des autres de découvrir en vérité la vie profonde de frères en le Christ dont jusqu'alors ils ne savaient que ce qu'enseignent de façon trop schématique les catéchismes et les manuels.

Cette découverte mutuelle repose sur la prière, troisième, ou plutôt première composante de l'œcuménisme : lequel d'entre les voyageurs d'Israël et de Jordanie pourra oublier les moments de recueillement passés en commun sur la plage arrière du « Césarée » comme au long des routes de Palestine ?

Rentrés maintenant chacun chez soi, réinsérés dans leur milieu familial, paroissial, professionnel, les pèlerins restent unis entre eux par des liens solides ; et ils le savent. C'est, pour parler comme Paul, par de pareilles jointures et ligatures que se construit, dans les souffrances et les joies du quotidien, le corps du Christ, jusqu'au jour où il aura atteint sa stature parfaite et où le Seigneur jugera bon d'engranger en son Royaume la moisson blanchie au soleil de sa grâce.

René BEAUPÈRE, o. p.

A Lui seul la gloire

L'auteur de ces lignes est un des quarante-quatre protestants qui joints à quarante catholiques, constituaient le troisième pèlerinage œcuménique en Terre Sainte, sous la direction des RR. PP. Beaupère et Orrieux et des pasteurs Guiraud et Carrez. Il en revient le cœur joyeux d'avoir vécu cette quinzaine avec des frères en Christ, reconnaissant d'avoir parcouru les lieux dont les noms avaient marqué sa mémoire d'enfant. Il est heureux que l'occasion lui soit fournie d'en apporter le témoignage aux lecteurs de *Lumière et Vie*.

Clarté

Tout se passa dans une parfaite clarté. Dès l'abord, nos quatre bergers nous tracèrent une ligne de conduite telle que chaque confession respectât les formes ecclésiastiques de la foi de l'autre. Les protestants apprirent qu'on n'assiste pas à la messe ; mais qu'on y participe par la communion, et que ce n'était donc pas leur place d'y venir. Les catholiques comprirent que leur loyalisme à leur Eglise devait les tenir à l'écart des assemblées du culte protestant. Et chaque jour, messe et culte étaient célébrés séparément, dans la ferveur de croyants sincères.

Le fait que tous les membres du pèlerinage étaient visiblement des « professants » affermis dans la foi fut certainement une facilité pour l'observation de ces consignes difficiles, et sans doute nécessaires.

Par cet effort de clarté préalable, tout confusionisme fut écarté de notre vie communautaire.

Obéissance

Cette vie communautaire put, tout au long du voyage, s'épanouir dans la joie parce que tous avaient la même volonté d'obéissance au Seigneur qui pria le Père pour que ses disciples soient un.

Chaque jour, matin et soir, de brefs « offices communs », présidés indifféremment par pères ou pasteurs, manifestaient cette volonté commune par la lecture de la Bible, la récitation du Notre Père et le chant.

Il faut parler du chant; car il se révéla comme un grand unisseur. Pendant les cinq jours de notre belle traversée, c'était un plaisir de se grouper sur la plage arrière du « Césarée », au vent du large, sous le ciel lumineux du soleil méditerranéen ou sous les étoiles scintillantes, pour présenter d'une même voix notre louange à Dieu. Les protestants s'initièrent au chant grégorien, les catholiques aux psaumes du XVIe siècle; et quelle joie pour tous de trouver, dans le livret du pèlerinage, des chants correspondant si précisément aux étapes du voyage et aux sentiments dont les cœurs étaient pleins.

« A Toi la gloire, ô Ressuscité » : c'est avec ardeur que nous entonnâmes ce chant de victoire, le jour de Pâques en Judée; et c'est avec émotion que nous le reprîmes, avant de nous séparer, à l'aérogare de Lyon-Bron, au grand ébahissement de la foule qui s'affairait dans le hall.

Il faut aussi parler du Credo, répété tous ensemble au Saint-Sépulcre, le Vendredi Saint; il était l'aboutissement d'un chemin de Croix, vraiment pénible au milieu des souks et dans le bruit.

Autant de souvenirs qui marquent, de façon inoubliable, l'expérience et la réalité de notre volonté d'union dans la foi et dans l'obéissance.

Découvertes

Pourtant le motif de notre rassemblement n'était pas, si passionnant qu'il fût, cet exercice pratique de vie en communauté œcuménique : c'était d'aller ensemble visiter les pays de la Bible. Cet objectif fut merveilleusement atteint.

Les esprits forts, qui auraient pu être tentés de mettre en doute l'authenticité de tel ou tel lieu de pèlerinage, trouvèrent devant eux des spécialistes plus forts qu'eux, qui, ayant fait avec nous un pacte de vérité, nous évitèrent la visite de tout lieu dit

saint, mais inauthentique. Ailleurs ils nous précisaient de quel siècle date la tradition qui situe, par exemple, la multiplication des pains ou la montagne des béatitudes. Mais quelle émotion de se sentir devant de vieilles pierres ou sur des points d'eau ou des montagnes inamovibles, concrétisant de façon certaine le cadre de tant de récits bibliques !

Les découvertes de l'archéologie biblique : comme nous comprenons maintenant que des spécialistes s'y consacrent avec tant d'ardeur !

Relire sur le tell de Sichem l'apostrophe de Josué au peuple qu'il avait mené à la conquête de Canaan : « Choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir... Moi et ma maison, nous servirons l'Eternel ».

Entendre parler de Salomon ou d'Achab sur les tells de Megiddo ou de Samarie;

Parcourir les fortifications d'Hatsor ;

Grimper sur la tour de Jericho, vieille de dix mille ans;

Découvrir les cales de radoub de ce grand port de Césarée d'où Paul s'embarqua vers Rome...

Toute notre connaissance de la Bible se trouva renouvelée, rajeunie, par ce contact direct avec le pays que Dieu choisit pour y installer le peuple de sa révélation.

Parcourir avec un essaim d'enfants les collines de Nazareth où le petit Jésus gambada jadis;

Lire sa Bible dans les ruines de la synagogue de Capernaum où Jésus l'expliquait et révélait sa puissance;

Prier sur les rives paisibles de la mer de Galilée où le Seigneur adressait vocation à ses apôtres;

S'asseoir au pied du Garizim, à ce puits de Jacob où la Samaritaine interrogeait si maladroitement le Seigneur et recevait pour réponse cette audacieuse et révolutionnaire prophétie : « Femme, crois-moi : l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem, que vous adorerez le Père... L'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ».

Autant de souvenirs qui s'impriment profondément dans le cœur et dessinent les perspectives évangéliques qui s'imposent à notre foi.

Souffrances

Pourtant sur ces chemins merveilleux, la souffrance et l'humiliation nous fixaient aussi leurs rendez-vous.

Souffrance, le soir du Jeudi Saint, après la visite au lieu traditionnel du Cénacle, réunis dans l'accueillante église d'Aïn-Karim, de nous séparer pour communier, les uns en participant à une messe avec des frères judéo-chrétiens, les autres en célébrant la Sainte-Cène dans le style le plus dépouillé qui puisse être. Nous n'étions séparés que par une cloison, et nous entendions les chants les uns des autres. Que cette cloison nous parut opaque ! Qu'elle nous parut haute... quoique nous sussions bien qu'elle ne montait pas jusqu'au ciel.

Humiliation de découvrir les disputes mesquines de préséances ou les surenchères d'adoration ostentatoire auxquelles se complaisent certaines communautés qui se réclament du Christ; d'apprendre qu'à Bethléem ou à Jérusalem, des bagarres éclatent ainsi certains jours de fêtes, et que c'est la police musulmane qui y met bon ordre.

Combien troublante aussi cette visite à Macpéla, où une mosquée couvre les tombes des patriarches; les Musulmans en assurent la garde avec une vigilance extrême, prêts à sanctionner tout geste de visiteur qui leur paraîtrait manquer de respect à la mémoire du « Père des croyants ». Que peut donc penser Abraham de ses enfants, Juifs, Musulmans ou Chrétiens, que dressent les uns contre les autres tant de conflits politiques, de haines et de mépris ?

Notre commune souffrance, notre commune humiliation : ne fut-ce pas aussi une pédagogie de Dieu pour nous rapprocher et nous unir ?

Joies

Il serait faux pourtant de conclure sur cette peine. Car c'est dans la joie que nous avons vécu ces journées, et c'est de joie que sont pétris les souvenirs que nous en conservons.

Au-delà des vieilles pierres et des sites évocateurs, au-delà des infidélités de nos pauvres piétés, nous avons observé l'Evangile à l'œuvre en ces lieux et en ce temps que nous vivons. Des vies d'hommes et de femmes, prises en mains par Dieu pour que son Evangile soit, en toutes circonstances, annoncé sur la terre de la Promesse ; nous les connaissons par leurs noms : Mgr Hakim, le père Gauthier, le père Bruno, Marie-Thérèse; les diaconesses luthériennes de Beit-Jala, les médecins et le personnel des hôpitaux protestants de Jérusalem, qui, tous, accomplissent leur service dans la fidélité d'amour commandée par l'Evangile sachant bien que Dieu seul fait germer la semence.

Oserons-nous parler aussi de l'humour de Dieu qui, le jour de Pâques à Jérusalem, envoya ses chrétiens catholiques à l'église grecque-catholique, où ils communièrent sous les deux espèces avec le pain et le vin, pendant que, tout près de là, à l'église luthérienne, ses chrétiens protestants prenaient la Sainte-Cène sous les deux espèces également, mais avec des hosties... ?

Notre dernière après-midi à Jérusalem, nous la passâmes à l'Ecole Biblique des Pères Dominicains. Ceux-ci étaient absents, participant à la cérémonie qui, à l'église Sainte-Anne, présentait à Dieu la douleur du peuple de France et la prière de l'Eglise pour les victimes de la catastrophe des pèlerins de Petra. Mais un Père hollandais était là pour nous faire visiter ce haut lieu de la science biblique auquel nous devons la « Bible de Jérusalem ».

Ce même soir, à Bethléem, les protestants célébraient leur culte dans la grotte où saint Jérôme traduisit la Vulgate.

Maintenant la Bible est traduite — au moins partiellement — en plus de mille langues.

Mais c'est par l'étape de la Terre Sainte que la Parole de Dieu s'est répandue sur toute la terre. Il fut bon de l'y redécouvrir. Il est bon de l'y savoir toujours à l'œuvre, dans le secret parfois, dans l'imprévu souvent, dans la fidélité toujours.

A Lui seul la gloire.

Cauterets Jean BEIGBEDER

Vers toi, Terre Promise

« Vers toi, terre promise... » : chacun a ce cantique en mémoire. Il évoque la foi du peuple de Dieu dans la terre d'Israël, il est un acte de confiance dans le pays de la Bible. Plusieurs fois, sur le bateau qui nous emmenait en terre sainte, nous l'avons chanté à la chorale du matin ou à la prière du soir. Nous ne partions pas seulement en voyage, à cinq mille kilomètres de notre pays, vers le soleil d'Orient, nous partions retrouver cette Terre Promise, la terre du Peuple de Dieu vers laquelle chaque année tant de pèlerins marchent sur les traces du peuple libéré d'Egypte et sur celles du Christ. Nous pressentions déjà toute l'aide qu'allait nous apporter ce pays : devant les habitants et les bergers de Bethléem, devant les petits enfants de Nazareth, réaliser ce qu'a été la vie de Jésus, et par là même avoir la révélation de son caractère divin, universaliser le Christ, le placer hors de toute terre, hors de tout peuple, après l'avoir fait vraiment homme.

Nous arrivions donc en Terre Sainte la joie au cœur. A Haïfa, Mgr Hakim, l'archevêque de Galilée, nous parla d'Israël, pays du vingtième siècle avec ses problèmes et ses drames, et de la vie difficile des chrétiens. Après la prière très recueillie du Mont Carmel, la route de Nazareth, petit à petit, nous emmena presque deux millénaires en arrière. Nazareth est encore un village dans la montagne, avec une source et une fontaine, et des femmes qui vont puiser l'eau en tenant leurs enfants par la main. Flambant neuf, le couvent des Franciscains blesse la vue, mais on peut presque l'oublier à cause de l'atmosphère qui règne à Nazareth : oui, le Christ est bien un enfant de ce village, il est là parmi les autres, pieds nus, le sourire aux lèvres, il demande qui nous sommes et nous ne répondons pas; pourtant nous savons qu'il est là, qu'il nous regarde avec de beaux yeux bruns. Nous savons que Jésus était un enfant comme les autres, et tout à coup nous sommes surpris : le Fils de Dieu ! Mais oui, le Fils de Dieu, Jésus-petit enfant est bien le fils du Tout-Puissant, du Dieu d'Amour et de Pardon. Il est né dans une grotte et a puisé l'eau à la source, nous en sommes sûrs maintenant

car nous avons vu son sourire sur les lèvres de ces marmots aux mains sales, nous avons reconnu cet Amour que chacun porte en soi et qu'il ne connait pas.

Un soir, nous avons eu un long entretien avec une Petite Sœur de Jésus : Sœur Thérèse-Sophie nous a expliqué ce qu'est la vie des Petits Frères et des Petites Sœurs et on ne saurait mieux résumer ces propos que par cette exhortation de saint Bernard : « Dieu étant infini nous devons l'aimer sans mesure. Et puisqu'il nous a prescrit de l'aimer à travers notre prochain, c'est donc notre prochain que nous devons aimer sans mesure ». Elle explique ce qu'est l'exemple de Jésus Charpentier de Nazareth et ce qu'a dit le Père Charles de Foucauld, leur fondateur : « La vie de Nazareth peut se mener partout et de préférence parmi les populations les plus déshéritées ». Alors pourquoi ne pas la mener d'abord à Nazareth ? comme disait le Père Gauthier lui-même : « Je suis venu à Nazareth pour retourner aux sources ». En effet nous avons rencontré le Père Gauthier aussi, et, un soir, il nous a ouvert les yeux : dans sa grotte, où seuls les catholiques du groupe sont allés assister à la messe, chacun pour la première fois éprouve vraiment le sentiment douloureux de la division de l'Eglise : nous ne pouvons prier tous ensemble dans cette grotte semblable à celle de Bethléem. Le lendemain, le Père Gauthier est venu avec Mgr Isidoros, évêque de l'Eglise orthodoxe, et le Docteur Bernard, médecin de l'hôpital européen : il explique la désunion des chrétiens en Palestine et les drames qu'elle entraîne : les rivalités, les questions de préséance, les batailles rangées dans les églises suivies des interventions nécessaires et douloureuses de la Police..., et nous comprenons que l'essentiel, ce n'est pas de rester dans le cadre d'une religion ou d'un rite, mais de mettre en pratique l'amour du Christ qui seul nous unit dans une même Eglise : l'enfant de Nazareth, le Fils de Dieu, a vécu au milieu des autres, dans l'amour des autres.

Je ne mettrai pas l'accent sur nos tournées touristiques et archéologiques qui avaient pour certains l'aspect d'une obligation morale et intellectuelle : il était parfois laborieux de fixer son attention sur les explications pourtant si intéressantes de nos deux brillants archéologues. Nous nous sommes donc rendus le premier jour à Megiddo : le guide nous a fait faire une visite détaillée ; il a expliqué sans doute que le tell est ancien, qu'il a été reconstruit par Salomon et qu'il est un des plus grands de la plaine de Yizréel. A cette époque, nous étions encore pleins de bonne volonté pour comprendre le sens de ces pierres, de ces murs en ruine, et pourtant nous étions distraits par le cadre printanier : aujourd'hui lorsque je pense à Megiddo je ne vois plus qu'un champ de fleurs aux teintes jaunes et rouges que la nature a bien assorties.

Le lendemain fut consacré à Saint-Jean-d'Acre qui évoque le départ des Croisés de Palestine, et aussi une des grandes défaites de Napoléon. Attirés par le monde de l'Islam, nous avons admiré la gaieté de sa Mosquée, mais une traversée du souk révèle une ville misérable et mal entretenue, qui étonne par ailleurs par son caractère européen et son étrange ressemblance avec certains ports bretons: l'odeur du varech, l'intensité des couleurs me faisaient retrouver les vacances passées à Camaret lorsque j'étais enfant.

Les sites étaient beaucoup plus importants : le Mont Thabor, les routes de Galilée, les petits ânes et les oliviers, les fleurs du printemps, les anémones et le réséda, les pervenches et les coquelicots. Les couleurs nous fascinaient : elles au moins n'ont pas changé. Jésus nous accompagnait à la descente du Thabor, il était au milieu de nous parmi les fleurs du printemps, il était là en chacun de nous. Comme les apôtres au jour de la Transfiguration, nous étions remplis du désir de rester sur la montagne ; cette promenade n'aurait pas dû finir.

Nous avons pris, le jour suivant, la route du lac de Génésareth. Il était si calme que nous avions peine à l'imaginer déchaîné, mais qu'importe le calme, la tempête aura peut-être lieu demain ! Nous méditions devant ce paysage qui nous ramenait presque deux mille ans en arrière lorsqu'une barque de pêcheurs passa, les apôtres sans doute : nous n'entendions ni ne voyions le moteur de la barque, les apôtres pêchaient sous nos yeux, ce n'était pas la pêche miraculeuse, mais une simple journée de dur travail à tirer les filets remplis de poissons. Nous sommes partis convaincus que le Seigneur, le Fils de Dieu était venu là, qu'il avait appelé des pêcheurs de ce lac de Génésareth pour évangéliser les nations, qu'il avait eu confiance en eux et qu'ils l'avaient reçu.

C'est à regret que j'ai quitté les bords du lac, mais n'est-il pas encore plus fascinant de là-haut ? Sur la Montagne, le chant des béatitudes : Jésus apparaît et, sur un ton égal, il chante les Béatitudes : sur ce même ton, à Nazareth, le Père Gauthier prononçait les paroles de la consécration... Les regards sont attirés par les arbres, les fleurs sauvages et le lac : il s'étend au pied de la montagne et une brume légère estompe ses teintes et ses limites ; la Jordanie sur l'autre rive apparaît comme une terre lointaine, inaccessible, désertique : dans quelques jours pourtant nous y serons.

Le Christ est devenu cet homme qui voyage avec nous et nous précède sur les routes de Galilée et de Judée, nous le rejoindrons demain à Jérusalem pour le mener le Vendredi Saint au calvaire.

Nous prenons le Jeudi Saint la route de la Judée : Tel-Aviv attire par son caractère de ville chaude avec ses rues bordées d'arbres,

ses immeubles tout neufs, et une gaieté propre aux cités méditerranéennes. L'ancienne ville de Césarée assure la dose archéologique de la journée ; son intérêt historique est tout particulier à cause de la venue de saint Paul et plus tard de saint Louis. Enfin le Kibboutz de Qiryat Anavim nous étonne : de petites maisons très hospitalières entourées de jardins entretenus et riants ; la moitié du pèlerinage y logera le soir ; les autres resteront à Jérusalem.

Ensuite, nous nous dirigeons vers Jérusalem à une heure où les couleurs sont intenses : le soleil est déjà très bas. A la découverte de la Ville Sainte, je pense aussitôt aux paroles de la Bible laissant parler le prophète Isaïe :

« On t'appellera la cité du Seigneur,
La Sion du Saint d'Israël...
Je ferai de toi un sujet d'admiration pour toujours,
Un motif de joie pour les générations futures... (60)
Et tu seras une couronne splendide dans les mains du Seigneur,
Un diadème dans les mains de ton Dieu ;
On te nommera : ma préférée
Et ta terre : l'Epousée.
Et comme la nouvelle épouse fait la joie de son mari,
Tu feras la joie de ton Dieu... (62)
Réjouissez-vous avec Jérusalem, et trouvez-y votre joie,
Vous qui l'aimez ».

Je pense aussi à l'arrivée de Jésus le Dimanche des Rameaux : « Jésus contempla Jérusalem et pleura ». Et il avait raison de pleurer car désormais elle ruisselle de sang à travers les siècles : c'est là qu'au XI[e] siècle s'entre-massacrèrent Chrétiens et Musulmans sur le lieu du temple et de l'actuelle Mosquée d'Omar ; c'est là qu'en 1948, la guerre venant de la mer s'installe meurtrière ; c'est là qu'aujourd'hui encore deux partis se tournent le dos et sont armés, prêts à répondre à la moindre agression ; c'est là enfin qu'entre les hommes fermente une haine cuite et recuite par les siècles, et toujours au nom de Dieu: de cette juxtaposition de religions et de rites naissent des conflits qui parfois se terminent dans le sang. Dans ce lieu imprégné de souvenirs sacrés, les hommes se battent et se haïssent, alors qu'ils devraient se recueillir et s'aimer.

La ville apparaît d'un seul coup dans la montagne, telle une révélation, et déjà sa seule vue a un pouvoir d'évocation infini. Tout est prétexte à la résurrection d'une scène ou d'un épisode vieux de deux mille ans, et les images encore vivaces s'associent à des scènes précises de mon enfance : le Catéchisme et l'Histoire Sainte, la classe de sixième où le professeur, qui pourtant me faisait très peur, a souvent évoqué la Palestine et Jérusalem ; tous ces souvenirs renaissent

avec l'intensité qui les a gravés dans mon cœur d'enfant. Peut-être l'émotion aurait-elle été plus forte en arrivant de Jéricho à Jérusalem, car c'est plutôt cette face que nous connaissons : la vallée du Cédron, la coupole de la Mosquée d'Omar, le rempart de la ville. Toutefois, de la route que nous suivons, l'éclairage aide à retrouver l'atmosphère de cette ville promise et enfin retrouvée.

Dans un paysage presque provençal, nous arrivons à Aïn-Karim, lieu de la visitation : c'est là que sera célébré l'office du Jeudi Saint, et que commencera la Semaine Sainte que nous terminerons à Jérusalem, le plus grand privilège auquel un chrétien puisse prétendre. Nous en ressentons d'autant plus cruellement la souffrance de la séparation : l'Eucharistie ainsi célébrée n'est pas une véritable communion, à la même table, comme au jour de la Cène. Pourquoi l'Eglise du Christ souffre-t-elle de ces divisions qui nous mettent dans la plus grande tristesse ?

Le Vendredi Saint, la visite de la ville israélienne est consacrée à l'Université Hébraïque où sont actuellement conservés les manuscrits de la Mer Morte, et au Mont-Sion dont la porte est bloquée par la zone neutralisée. L'office commun célébré dans le Cénacle, si près de la frontière, nous fait oublier cette ligne de fils de fer barbelés qui coupe la ville en deux parties. Fermer les yeux sur ce *No Man's Land,* ce terrible espace de la mort, est cependant impossible. Il évoque en effet la guerre entre le peuple juif et le monde arabe, la conquête de cette bande de terre par un peuple venu de tous les coins du monde. Mais qu'était Israël au début du siècle, sinon pour les Juifs une promesse, un symbole, le souvenir d'une tradition, une terre quittée près de vingt siècles auparavant et pour les Arabes, un pays qui leur appartenait et dans lequel ils vivaient. Mais qui doit posséder la Palestine ? Le peuple Juif qui n'a pas su recevoir le Messie, ou les Musulmans qui ont donné à Mahomet une place d'honneur ? Si les Juifs dispersés depuis des siècles n'avaient pas oublié la Terre Promise, comment les Arabes expulsés depuis 1948 pourraient-ils oublier la Palestine ? C'est remplis de la vague impression d'arriver en territoire ennemi que nous passons la frontière. Ou peut-être quittons-nous un pays barbare pour être les bienvenus en territoire arabe. Deux pays en guerre, séparés par une vallée de sang et de souffrance, voilà ce qui reste de ce que mon cours d'Histoire Sainte appelait la Palestine, la terre Promise !

C'est dans un pays pauvre et instable que nous arrivons, une armée groupée autour d'un monarque, un lieu de privations, écartelé entre les mondes arabe et juif, mais qui, malgré ses divisions politiques et sociales, possède une âme, une personnalité ; elle est belle dans son dénuement : les couleurs estompées d'un beige presque

gris de la montagne et des habitations misérables, ses paysages désolés et ravagés par la sécheresse, baignés dans une atmosphère brumeuse et mystérieuse, font rêver ; la Jordanie sourit à travers les larmes qui inondent son visage maigre et décharné, et son expression si touchante nous émeut.

L'arrivée dans l'ancienne ville de Jérusalem nous emmène rapidement à travers les siècles jusqu'à l'époque du Christ. Maintenant, nous allons suivre le chemin de la Croix et mener le Christ au Calvaire, après l'avoir suivi pas à pas depuis Nazareth. De la porte de Damas, une petite rue entre deux murailles conduit jusqu'au Prétoire de Ponce-Pilate, et au Portique de l'« Ecce Homo » ; c'est là que commence le traditionnel chemin de Croix que nous allons suivre station par station, à travers le souk bruyant, jusqu'à l'église du Saint-Sépulcre. Arrivés au parvis de l'église, la déception est grande : nous sommes déconcertés par la laideur et la pauvreté de ce sanctuaire sacré. Jésus nous échappe en tant que Christ, nous avons peine à croire que le Fils de Dieu est mort sur ce Calvaire enfoui maintenant sous des richesses en détresse, sous des misères humaines. Oui, il est bien allé à travers les rues de Jérusalem, il est bien monté au Calvaire, il est mort, mais qui est-il cet homme dont nous connaissons l'histoire et dont les hommes honorent le tombeau sans aucun respect ? Nous avons peine à admettre que ce Jésus est bien le Fils de Dieu. Pourtant, l'échec que représente l'église du Saint-Sépulcre révèle que sous ces murailles, sous ce délire de mauvais goût à la fois touchant et exaspérant, est caché un mystère, celui du Fils de Dieu cloué sur la Croix, par son peuple, en Terre Promise. Et pourtant, c'est nous-mêmes qui l'avons tué, et le menons chaque jour au Calvaire. Ce crucifié est bien le rachat des hommes, l'image des fautes qui pèsent sur le monde, et l'image du pardon de Dieu. Il faut bien comprendre cela lorsque l'on vient à Jérusalem : les Lieux Saints tels qu'ils sont, s'ils déçoivent un chrétien, représentent d'abord un effort touchant pour honorer le tombeau du Christ, et sont ensuite par la présence de leurs ornements la preuve que les richesses humaines sont bien misérables en comparaison de la richesse divine.

Beaucoup d'idées viennent à l'esprit d'un chrétien à Jérusalem et surtout un Vendredi Saint, au terme du Chemin de la Croix. Le jour de Pâques, il est fasciné par l'atmosphère de la ville en fête. La messe célébrée à l'église grecque-catholique par Mgr Abu Saada est magnifiquement chantée en arabe et en grec. Je suis l'office avec un petit arabe de dix ans, nous avons un unique missel bilingue et chacun dans notre propre langue nous lisons les prières ; plus accoutumé que moi à la liturgie orientale, c'est lui qui tourne les pages. C'est Pâques et nous sommes à Jérusalem, privilégiés entre tous. Les Petits Frères et les Petites Sœurs de Jésus sont venus en

grand nombre de toute la Jordanie assister à l'Office de la Résurrection ; ils représentent les chrétiens qui accourent de tous les coins du monde fêter ce Jour Glorieux, et nous aident à comprendre le sens de notre pèlerinage: nous aussi venons de très loin avec nos frères de l'Eglise réformée chercher un moyen de surmonter notre désunion. La compréhension se fait petit à petit à l'intérieur du groupe et des amitiés se lient entre les pèlerins. Eviter les discussions et les polémiques théologiques, mais vivre tout simplement en commun et nous aimer en venant prier ensemble dans le pays de la Bible, voilà ce que nous nous proposons. Non, bien sûr, il ne s'agit pas de dissimuler ce à quoi l'on tient, de forcer sa religion mais de trouver des terrains d'entente pour s'unir dans la charité et l'amour.

Le jour de Pâques est consacré à une visite détaillée de Jérusalem et de ses alentours : l'esplanade du Temple, la Mosquée d'Omar, la Mosquée El Aqsa et la Porte Dorée sont les points essentiels ; le Mont des Oliviers où est célébré l'office en commun, le Mur des Lamentations, la Piscine de Béthesda et celle de Siloë font passer devant nos yeux les scènes bien connues de l'Evangile.

Le lendemain, Bethléem nous fait comprendre le plus important d'un pèlerinage en Terre Sainte. Dans ce lieu sacré, il faut fermer les yeux, se recueillir et prier. Bethléem est un village, dans un beau site où nous étions venus pour la première fois le soir du Vendredi Saint, épuisés, affamés, après le passage de la frontière et le Chemin de la Croix. En ce Lundi de Pâques, nous faisons maintenant la découverte du Lieu Saint. Oui, Bethléem est bien décevant : une basilique a été élevée au-dessus de la grotte ; rendez-vous des objets de piété les plus aberrants, la grotte est d'une laideur indescriptible. Cependant, si on essaie de prier et de s'abstraire de ce cadre pénible, on retrouve aisément l'atmosphère de la nuit de Noël, mais rapidement le caractère sacré de ce lieu nous effraie : comment ai-je osé pénétrer dans la Crèche ? On ouvre les yeux à nouveau, et tout prend un sens : bien sûr, c'est en voulant honorer le lieu de la naissance du Christ que les hommes l'ont défiguré par leurs richesses. Pourtant, Jésus est né dans une étable et nous aimerions la retrouver telle qu'elle était. Les hommes voulant l'orner se sont trompés : toutes ces richesses sont presque une injure, le fils de Dieu n'est pas né dans l'or et l'argent, mais dans la paille pour que sa gloire et sa richesse soient au-dessus des biens de la terre. Serions-nous capables pourtant de contempler la divinité à travers la simplicité et la pauvreté de la grotte de Bethléem ? Bergers et Mages sont reçus par cet enfant né comme un tout petit pauvre, cet enfant glorieux dans sa Crèche, mais serions-nous reçus dans la grotte inchangée depuis la naissance du Christ, oserions-nous venir prier avec les Bergers et les Mages et contempler nous-mêmes la richesse du mystère de la Nuit de Noël ? Il est sans doute meilleur qu'un chrétien approche inté-

rieurement le lieu de la Nativité par son recueillement et sa prière plutôt que d'y être introduit les yeux ouverts en franchissant une simple porte sans comprendre son privilège, sa responsabilité. Oui, nous étions privilégiés de venir visiter la grotte de Bethléem, mais notre responsabilité devenait grande : nous venions de comprendre, par ces ornements humains, à quel point Jésus petit enfant né dans la Crèche a quelque chose de mystérieux et d'inaccessible aux hommes, à quel point le pauvreté de la paille est en plus d'une marque d'amour, le seul moyen pour le Fils de Dieu de venir naître parmi les hommes.

En quittant Bethléem, nous sommes animés d'une grande joie, celle d'avoir vu les Lieux Saints, et d'avoir compris que leur signification est beaucoup plus profonde que leur aspect. Maintenant, nous quittons tout cela et prenons la route de la Mer Morte et de Jéricho.

En descendant, le paysage se transforme et prend un aspect tragique ; au point le plus bas, un panneau indique : « 394 mètres au-dessous du niveau de la mer ». Nous sommes au milieu du désert, sous une chaleur accablante, devant le paysage le plus dramatique de la terre, mais aucun mystère ne semble caché sous les eaux lourdes et grises de cette mer immobile : la Mer Morte n'est pas un paysage d'Evangile mais un décor d'Apocalypse, aussi la regardons-nous comme elle apparaît : une mer chaude et malsaine au milieu d'un désert dont nous aimons la grandeur et la nudité. Aux occupations touristiques sur les bords de la mer succèdent des occupations archéologiques à Jéricho : la visite du Tell es-Sultan et de la Fontaine d'Elisée nous fait voyager du néolithique à l'époque du Christ : l'histoire de Zachée perché sur son sycomore revient à notre mémoire ; quant au néolithique et au tell en général, ils intéressent les uns pour la disposition des couches, et attirent les autres pour leur grand âge accueilli par tous avec un étonnement béat. Enfin, le Jourdain a un intérêt tout particulier : ce petit torrent semblable à beaucoup d'autres n'éveille pas seulement le souvenir du baptême du Christ, mais il symbolise toute la Bible, toute l'histoire de la Palestine et de la Terre Promise ; je vois l'histoire de Moïse et du Peuple de Dieu passer devant mes yeux, Jean-Baptiste baptiser dans l'eau, et, s'associant à ces souvenirs, le moment où j'ai eu pour la première fois l'idée de l'exode du peuple de Dieu à travers le désert, et où, pour la première fois, peu avant ma première communion, j'ai chanté « Vers toi, terre promise ». La Mer Morte prend une signification : Moïse et son peuple l'ont contournée dans leur marche vers le Mont Nébo ; ils l'avaient trouvée aux confins du désert comme l'espoir d'un pays accueillant. Mais ce n'était qu'une illusion et une désillusion : car cette mer porteuse de mort n'est pas à l'image de la terre où coulent le lait et le miel. Et c'est dans l'attente de ce pays promis mais encore lointain que Moïse, au sommet du Nébo, a laissé son peuple. Seul,

ce dernier a continué sa route jusqu'à la Terre Promise, mais lorsque parut le Messie, « les siens ne l'ont pas reçu ». La Bonne Nouvelle cependant se propagera par les mers vivantes qui ouvrent sur le monde. Mais l'Eglise suscitée par elle connaîtra les divisions. Et elle restera dans ce pitoyable état jusqu'au jour où les cœurs chrétiens étant prêts à la recevoir, Dieu leur fera don de l'unité. Peut-être alors l'aube sera-t-elle proche où tous les disciples du Christ Jésus pourront franchir ensemble la mer de cristal dont parle l'Apocalypse et entrer ensemble dans la joie du Royaume.

En attendant ils savent — et ce pèlerinage l'a mieux appris à certains d'entre eux — que c'est l'amour fraternel et la prière qui permettent d'avancer sur la route de la rencontre et de l'unité.

Paris Christine DAILLY

Il est vivant, le Seigneur

Quelques semaines sont passées, nous sommes rentrés de Terre Sainte. Je ne pense pas qu'aucun d'entre nous soit à présent le même qu'avant le départ... non, nous ne pouvons l'être. Il est impossible de voir, de vivre tant de choses nouvelles, sans se laisser atteindre, ou il faudrait être recouvert d'une carapace bien dure ! Chacun, selon sa sensibilité, y a découvert tel ou tel aspect, et personnellement, en réfléchissant à ces journées, en parlant de ce que j'ai pu y voir, je prends conscience de tous les points qui ont pu être modifiés, ébranlés, approfondis en moi.

Partir en Terre Sainte est déjà en soi une véritable découverte. Nous sentons que nous ne partons pas seuls, mais tous nos parents, nos amis, ceux qui nous ont permis de faire ce pèlerinage d'une façon ou d'une autre, tous ceux qui se sont confiés fraternellement à notre prière, ils sont tous avec nous, invisibles mais vivants. Ainsi le disait Claudel : « Que peut un seul pèlerin ?... Je ne suis pas seul ! C'est un grand peuple qui part avec moi ». Nous vivons déjà à une autre dimension que la nôtre propre, nous sommes agrandis à la dimension de l'Eglise.

Cinq jours de bateau : les liens se créent rapidement entre nous, notre groupe se soude. Et déjà dans notre voisin de table ou notre compagnon de cabine, nous découvrons un frère... catholique ou protestant, mais au fait... qu'importe, puisque nous avons le désir réciproque de nous aimer. Nous le traduisons par un chant israélien, que nous ferons nôtre, pleinement : « Qu'il est bon pour des frères de vivre ensemble ». Et le matin et le soir, nous prions notre commun Seigneur : « Apprends nous toi-même à prier : Notre Père... »

Haïfa : Mgr Hakim, archevêque du diocèse de Nazareth, nous accueille. Son pays qu'il connaît et qu'il aime, il nous le fait déjà découvrir : la dure vie des hommes, le sort des chrétiens peu nombreux, formant une jeune Eglise ardente et sincère. Et à nous qui étions venus pour voir peut-être trop essentiellement des paysages et des pierres historiques, il nous ouvre les yeux sur toute l'humanité vivante de ce pays.

Puis Nazareth et Bethléem ; l'un au centre de la vaste Galilée,

l'autre au cœur de l'austère Judée. Leur vrai message, c'est le Père Gauthier qui nous l'annonce par ses paroles et toute sa vie : Jésus enfant, adolescent, ouvrier, « Jésus charpentier », Jésus pauvre enfin. A-t-on oublié qu'il travailla jusqu'à trente ans de ses mains ? Pourtant nous le savions, mais ceci nous est devenu en ces lieux, particulièrement vivant : ce prêtre, au milieu de son « chicoun » célèbre la messe dans une grotte, un ancien abri d'animaux ; elle est creusée sur une colline et en face se dressent les maisons construites par les Arabes qui les habitent : des hommes auxquels il a donné quelque espérance et du travail, des hommes dont certains devenaient fous de misère et de faim il y a quelques années. La rencontre de Marie-Thérèse et Bernadette, compagnes du Père, nous toucha de la même façon : habitant un petit village jordanien, elles travaillent en usine avec les hommes, les femmes et les enfants arabes, car dès 10-12 ans, ceux-ci travaillent et ils sont tellement petits qu'on ne leur donnerait que 8 ans, la cause essentielle étant la sous-alimentation.

Le Pauvre s'est dressé devant nous et en nous, à Saint-Jean-d'Acre, dans les enfants du souk, « ceux qui ne savent plus sourire », dans les gosses mendiants de la Jordanie ; ils nous faisaient mal, véritablement, et pourtant est-ce une solution que de leur donner une malheureuse pièce ? Nous l'avons vu dans les travailleurs arabes cultivant la terre avec des charrues en bois, dans les bédouins vivant sous une toile de tente, en pleine rocaille. Silencieux et farouches, ils étaient là, reproduisant mystérieusement le Christ et cette pensée du Père Gauthier me revenait : nous possédons le Christ sans porter sa croix, alors que d'autres la portent sans le connaître. Nous étions là, nous aussi, avec nos luxueux taxis et nos estomacs satisfaits... ! « Seigneur, donne du pain à ceux qui ont faim... et donne faim à ceux qui ont du pain ».

Sur le bord du lac de Galilée, le Mont des Béatitudes, splendide sous ses fleurs ; le vent venant du lac soufflait dans les palmiers et les bananiers, mais plus fortes nos voix chantaient : « Heureux les pauvres... heureux les affligés..., réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car votre récompense sera grande dans les Cieux ». Nous imaginions facilement le peuple, là comme nous, recevant ces paroles de douceur et d'espérance, il y a deux mille ans. Elles résonnent aujourd'hui de la même façon, toujours déroutantes mais pleines d'amour ; qu'elles pénètrent nos cœurs de riches, de rassasiés, qu'elles y fassent le vide.

Jérusalem. Ce mot à lui seul domine tout, récapitule tout. C'est la ville universelle, œcuménique par excellence, le monde entier s'y presse pour la Pâque.

Au Cénacle d'abord, nous nous rassemblons : quarante catholiques et quarante-quatre protestants qui, depuis dix jours vivons côte à côte, partageant la même vie, ayant senti et compris qu'en

chacun une foi sincère existait, ayant lu ensemble la même Bible, récité le même Credo, nous relisons alors l'institution de l'eucharistie, cette eucharistie que la veille au soir, le Jeudi Saint, nous avions dû célébrer séparément, à quelques mètres les uns des autres. Au plus profond de notre joie, la souffrance se mêle, et nous ne pouvons pas ne pas éprouver l'une et l'autre. En nous une prière monte, plus ou moins consciemment : « Quand Seigneur serons-nous un en toi ? Nous voudrions nous unir pleinement à ton Corps, dans la même communion. Pourquoi n'est-ce pas possible... pourquoi ? » Nous voulons dire aussi : « Finissons-en », mais notre douleur reste entière, puisse-t-elle au moins ne pas être inutile.

En sortant du Cénacle, à quelques mètres se dresse la frontière israélo-jordanienne, les soldats armés sont nuit et jour à leur poste. Cette séparation, cette plaie au cœur de la ville sainte est à l'image de celle qui est en nous à ce moment.

Le chemin de croix du Vendredi Saint nous mène au Golgotha. A travers les ruelles étroites et sombres, parmi cette foule orientale, bruyante, passant près des marchands indifférents ou attendant notre argent, au milieu d'un ensemble de choses repoussantes ou belles, nous avançons vers le Calvaire. Le Saint-Sépulcre, lieu de la mort et de la Résurrection... puisque de toutes façons tout ne fait qu'un, qu'on ne peut plus les séparer l'une de l'autre. Pourquoi faut-il qu'en cet endroit où Jésus est mort pour que nous devenions saints et un dans son nom, pourquoi faut-il qu'en cet endroit précisément soient étalés et comme portés à leur paroxysme, nos péchés, nos divisions ? Nous tous qui nous nommons chrétiens, nous avons du mal à accepter ici la présence de l'autre comme celle d'un frère, nous allons jusqu'à nous battre ; nous tous qui formons le corps du Christ actuellement vivant, nous avons réussi, là plus qu'ailleurs, à diviser son Corps. Cette phrase des frères de Taizé me revient plus fortement à l'esprit : « Aie la passion de l'unité du corps du Christ ».

Mais quoi qu'il en soit, la Résurrection a eu lieu et nous y participons. Aussi le matin de Pâques est splendide et dans notre nouvelle joie, nous exultons : « Joyeuses Pâques »... nous embrassant parfois, à la manière des chrétiens orthodoxes. Nous, catholiques, allons chanter avec l'église grecque de Jérusalem la Résurrection du Seigneur. Même si nous ne comprenons pas toujours cet office mi-arabe, mi-grec, sa vérité, sa joie ne peuvent nous trouver insensibles, nous nous laissons emporter dans le mouvement de la liturgie et sentons alors toute la chaleur, les nuances de l'âme orientale. Quelle richesse, que de choses nous avons à apprendre d'elle !

Parmi ces quelques moments vécus, qui m'ont marquée le plus intensément, en les embrassant d'un seul regard dans un ensemble, je sens à présent que Dieu, à travers tout cela, s'est montré à nous dans toute sa vie. Le Seigneur, au cours de ces quelques journées, a

voulu nous montrer son visage d'une façon plus vraie, plus authentique, nous en faire découvrir des angles que nous ignorions peut-être, parce que jamais l'occasion de les voir ne s'était présentée à nous, peut-être encore parce que nos yeux n'avaient jamais voulu s'ouvrir.

C'est le Seigneur du temps qui m'est apparu, menant le peuple élu, sur tous les lieux où nous allions ; c'est le Seigneur universel voulant rassembler tous les hommes venant de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Sud et surtout c'est le Seigneur actuellement et éternellement vivant dans ses membres. Je me rappelle avoir lu ceci : « Aller en Terre Sainte, pas seulement en pèlerin des lieux saints, mais aussi en pèlerin du Corps du Christ ». Je ne l'avais pas envisagé avant mon départ, mais cela me semble à présent la chose essentielle. Avoir trouvé le Christ, non pas seulement le Christ d'il y a deux mille ans, mais le Christ actuel. Jésus vit dans son corps, dans ses membres, là plus qu'ailleurs ; chaque jour, chaque instant y paraît comme sa vie renouvelée. Je l'ai vu dans les pauvres, les pauvres arabes, eux qui, sans s'en douter, sont le Christ lui-même. J'ai découvert son corps déchiré dans nos divisions, dans notre séparation, au Saint Sépulcre surtout, son corps toujours souffrant. Et pourtant cette espérance qui renaît en Israël jusque dans le désert du Néguev, qui renaît aussi chez les ouvriers arabes de Nazareth, notre joie de vivre ensemble frères protestants et catholiques, de vivre ensemble du même Seigneur, n'est-ce pas un signe que sa Résurrection nous atteint déjà ?

Que pouvons-nous espérer de plus, en allant en Palestine, que d'y rencontrer le Seigneur lui-même, dans les lieux où il a marché ? « Il est vivant, le Seigneur » disait saint Elie. Nous découvrons mieux là-bas qu'il vit, et qu'il vit pour nous encore tous les jours... que Dieu nous aime. N'est-ce pas la seule chose qui importe ? Et depuis mon retour, ce chant très souvent m'emplit : « Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse... »

Avant de revenir vers la France, nous sommes montés au sommet du Mont Nébo : de là Moïse avant de mourir a vu la Terre Promise. Cette montagne domine la Mer Morte et le Jourdain et, au loin, nous voyions les monts de Judée et de Samarie. Ce fut notre dernier chant : « Vers toi, Terre Promise... » Et la terre promise m'apparut alors comme la terre entière : le pays devant lequel nous étions, mais aussi les régions vers lesquelles nous allions retourner puisque maintenant le Seigneur vivait dans le monde entier. Et l'autre soir, en passant dans ma ville, je pensais que ce coin de sol était à sa façon aussi une terre promise, et que Jésus vivait à cet endroit... peut-être saurai-je mieux le reconnaître à présent.

Saint-Lô Marie-Thérèse OLLITRAULT

LES LIVRES

C. LARCHER, o. p., *L'actualité chrétienne de l'Ancien Testament d'après le Nouveau Testament* (Coll. Lectio Divina), Paris, Ed. du Cerf, 1962, 536 p., 31,50 F.

Les lecteurs de *Lumière et Vie* connaissent le P. Larcher. Le problème abordé dans ce gros volume se pose à tout exégète, à tout théologien, disons à tout chrétien qui a le souci de comprendre sa foi. Dans quelle mesure l'Ancien Testament garde-t-il valeur pour un homme qui a donné sa foi au Christ des Evangiles ? On sait la réponse radicalement négative de Bultmann.

L'œuvre du P. Larcher n'est pas une dissertation doctorale prétendant résoudre tous les problèmes : c'est une « question », c'est-à-dire une quête méthodique, humble et honnête de la vérité par un homme qui a consacré sa vie à cette recherche. Ce n'est pas un livre facile, non que le style ne soit limpide ni l'exposé structuré, mais en raison de l'objet qui est complexe. Il faut le lire lentement, en percevant les délicatesses d'une pensée pleine de finesse, qui se cache volontiers derrière des citations dont, à y regarder de près, aucune n'est reprise sans quelque réserve — sauf, bien entendu, quand il s'agit de la Parole de Dieu. Alors peu à peu la vérité se détache comme un fruit mûr.

Cette vérité n'est pas une théorie ou une formule, mais une personne et une réalité : la personne du Christ, la réalité du salut dans le Christ. Comment Jésus s'est-il défini par rapport à l'Ancien Testament, comment l'Eglise primitive a-t-elle défini l'Ancien Testament par rapport à Jésus ? Ces deux aspects de la même question constituent les deux parties d'un ensemble où aucune donnée objective n'a été laissée de côté.

Il faut tout lire, et de très près. Signalons cependant comme particulièrement neuve une « étude annexe » d'une cinquantaine de pages, consacrée aux « valeurs créées » dans l'Ancien Testament. L'auteur, qui prépare depuis de longues années un commentaire du livre de la *Sagesse*, y met en relief l'enseignement des sages, trop souvent minimisé par rapport à celui des prophètes.

Après avoir lu tant de réponses partielles et partiales, comme il fait bon se reposer dans cette probité.

Louis-Marie ORRIEUX

Pierre GRELOT, *Sens chrétien de l'Ancien Testament*. Esquisse d'un traité dogmatique (Coll. Bibliothèque de théologie), Tournai, Desclée et Cie, 1962, 540 p., 33 F.

La parution simultanée de deux ouvrages importants — entre lesquels on prendra bien garde de ne pas choisir, car ils se complètent — consacrés à l'Ancien Testament indique l'actualité du problème. Le livre de M. l'abbé Grelot sera reçu avec soulagement et par les biblistes et par les théologiens : c'est la première fois à ma connaissance que paraît en français un véritable traité de théologie — le mot « esquisse » est du à la modestie de l'auteur — prenant pour objet la situation de l'Ancien Testament dans la dogmatique catholique. C'est l'honneur du nouveau manuel de théologie lancé par les Sulpiciens, et dont le premier volume vient de paraître chez Desclée sous la plume du P. Congar, d'avoir inclus dans son programme un « *De priore Testamento* » confié à l'abbé Grelot. Cet exposé forcément simplifié appelait une justification développée avec toute l'ampleur désirable.

Le sujet est envisagé par un exégète, mais d'un point de vue strictement théologique de construction rationnelle des données de la tradition catholique. La plus grande place est évidemment laissée à l'Ecriture. Après une histoire du problème qu'on ne trouvera pas ailleurs, l'économie ancienne est située comme Loi, comme Histoire et comme Promesse par rapport à l'ensemble du dessein de salut dans le Christ. La bibliographie est impressionnante, moins cependant encore que l'effort de synthèse auquel il faut rendre l'hommage qu'il mérite.

Louis-Marie ORRIEUX

C. WIENER et J. COLSON, *Un roi fit des noces à son fils* (Coll. Thèmes bibliques), Paris, Desclée De Brouwer, 1962, 175 p., 10,50 F.

Le thème riche et complexe des épousailles de Dieu et de son peuple, devenues dans le Nouveau Testament celles du Christ et de l'Eglise, est ici présenté dans toute sa splendeur. On y apprendra notamment que le Dieu de l'Ancien Testament est aussi un Dieu d'amour... et que l'Eglise n'est pas seulement une organisation juridique mais encore un mystère de charité. Les noces chrétiennes apparaissent ainsi plongées dans une ambiance biblique où leur sens profond se manifeste. Peut-être pourrait-on reprocher à cet ouvrage de ne pas avoir tout à fait échappé au défaut de la méthode des « thèmes bibliques », qui est d'uniformiser par une vue d'ensemble légèrement déformante, ne tenant pas assez compte des caractères propres des auteurs sacrés. Comme il fallait s'y attendre, le *Cantique des Cantiques* et le *Psaume* 45 sont interprétés allégoriquement.

Louis-Marie ORRIEUX

André FEUILLET, *Etudes johanniques* (Coll. Museum Lessianum), Paris, Desclée de Brouwer, 1962, 313 p.

Les problèmes johanniques deviennent de plus en plus compliqués pour les spécialistes. Les laïcs cultivés risquant de faire les frais des préliminaires exégétiques, on sera reconnaissant à M. Feuillet de réunir pour un large public ses articles parus dans les

revues savantes. On y trouvera une nourriture abondante et solide sur des points aussi importants que la scène de Cana, le discours sur le pain de vie, l'Eglise dans le quatrième évangile et dans l'Apocalypse. Ces études sont certes un peu difficiles ; l'auteur est un spécialiste qui dans ces articles s'adressait à des spécialistes. Mais chacun sait que cela constitue la garantie de la valeur du contenu.

Louis-Marie ORRIEUX

L'infaillibilité de l'Eglise (Coll. Irénikon), Chevetogne, Ed. de Chevetogne, 1963. 262 p., 150 f. b.

Les journées œcuméniques qui se déroulent à la fin de chaque été au Monastère de Chevetogne sont toujours intéressantes, mais celles de 1961 nous avaient paru spécialement enrichissantes. Nous nous réjouissons donc particulièrement de voir paraître les conférences qui y furent prononcées, et même celles qui n'y furent pas prononcées puisque Dom Rousseau a eu l'heureuse idée de solliciter, pour l'édition de ce volume, quelques contributions nouvelles. Le professeur J.-J. von Allmen « donne le ton » biblique par une exégèse de *Jean*, 16, 13 (l'Esprit de vérité vous conduira dans toute la vérité). Ensuite trois études historiques : Dom Reynders examine les premières réactions de l'Eglise devant les falsifications du dépôt apostolique (saint Irénée) ; le P. B.-D. Dupuy brosse un tableau du magistère de l'Eglise des origines jusqu'au XIII[e] siècle et le P. de Vooght mène une enquête sur le mot *infaillibilité* durant la période scolastique. En se servant des débats du premier concile du Vatican à propos de l'infaillibilité pontificale, le chanoine Thils expose la doctrine catholique de l'infaillibilité de l'Eglise. Le point de vue orthodoxe est exprimé par le P. Afanassieff ; celui de l'Eglise anglicane par le Canon H. Balmforth et celui des Eglises réformées par le Professeur J. Bosc. S'il y avait eu une contribution luthérienne le tour d'horizon œcuménique eût été encore plus complet. L'ouvrage se termine par des conclusions du chanoine Moeller, président de ces Journées d'études, et des réflexions d'un participant anglican le P. John de Satgé.

Dans l'introduction de ce volume, l'éditeur, Dom Rousseau, met en garde contre la tentation de prendre ces pages pour une formulation définitive. Certes, il n'en est rien : les rencontres œcuméniques s'inscrivent dans l'ordre de la recherche. Mais cette rencontre-là nous paraît d'une richesse exceptionnelle. Nous souhaitons une très large diffusion à ce nouveau fruit du labeur des moines de Chevetogne et de leurs amis.

René BEAUPERE

Christianity divided, Londres, Sheed and Ward, 1962, 336 p., 12 sh. 6
Christian Unity : a Catholic View, Ibid., 1962, 198 p., 10 sh 6
Catholiques et protestants, Paris, Ed. du Seuil, 1963, 318 p.

Voici deux ouvrages collectifs qui témoignent de la croissance du souci œcuménique chez nos frères catholiques des Etats-Unis et d'Angleterre. Daniel J. Callahan, Heiko A. Obermann et Daniel

J. O'Hanlon sont les éditeurs du premier : il porte sur les différences théologiques et dogmatiques séparant le protestantisme du catholicisme romain. Chacun des cinq chapitres (Ecriture et tradition, herméneutique, l'Eglise, les sacrements, la justification) contient une contribution catholique et une ou plusieurs contributions protestantes. Rien n'est original : il s'agit en tous les cas de traductions ou de réimpressions. Choisir les thèmes et les auteurs constituait une entreprise quasi désespérée au départ : le lecteur a le droit de discuter les uns et les autres : est-il juste, par exemple, de ne donner, sur l'ecclésiologie protestante, que le point de vue de Barth ? Et n'est-ce pas fausser les perspectives que de faire une place privilégiée, dans le chapitre réservé aux sacrements, à la transsubstantiation et à la présence réelle du Christ dans l'eucharistie ? Il est vrai que des bibliographies tentent d'élargir et d'équilibrer les points de vue. Le monde anglican et le monde orthodoxe sont totalement absents de cet ouvrage qui ne donne pas non plus la parole aux théologiens catholiques français : ces derniers sont, paraît-il, déjà fort connus et fort accessibles en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. Par contre on trouvera dans ce symposium la version anglaise de travaux remarquables de Geiselmann, Schillebeeckx et Küng. *Christianity divided* est, compte tenu des remarques faites ci-dessus, un livre important pour les chrétiens de langue anglaise. Imprimé de façon outrageusement serrée, il a le mérite d'être de dimensions et d'un prix modestes.

Dans la même collection un autre volume — à la présentation plus aérée — reproduit les rapports présentés à Heythrop College, en août 1962, lors de la première conférence organisée par le Comité épiscopal anglais pour l'unité chrétienne. L'archevêque Heenan est l'éditeur de ce livre auquel il donne une préface, retraçant les étapes du développement du souci œcuménique chez les catholiques anglais. Les autres contributions, dont les principaux auteurs sont le Cardinal Béa, le P. St. John et le P. Hamer, traitent de l'esprit de dialogue, du rôle du prêtre, de la *communicatio in sacris*, du Conseil œcuménique et du Conseil britannique des Eglises. La conférence d'Heythrop, pour laquelle le Cardinal Béa s'est rendu en Angleterre, a marqué une date outre-Manche. C'est dire l'importance de ce volume.

En dernière heure nous parvient la version française du premier de ces ouvrages. Elle est la bienvenue. Les bibliographies ont été complétées ; mais pourquoi a-t-on maintenu des références à nombre d'ouvrages allemands et anglais qui existent pourtant bel et bien en français ?

René BEAUPERE

Gustave THILS, *Histoire doctrinale du mouvement œcuménique*, Paris, Desclée De Brouwer et Louvain, E. Warny, 1963, 338 p., 135 f.b.

Malgré son titre, cet ouvrage concerne le *Conseil* œcuménique des Eglises. On y trouvera une documentation très importante : dans une première partie, sur la pré-histoire et l'histoire du Conseil jusqu'en

1962 ; dans une seconde, sur l'ecclésiologie de cet organisme, sur les positions, en face de lui, de la théologie catholique et, très brièvement, des chrétiens non-romains (anglicans, orthodoxes). Par rapport à la première édition parue en 1955 (cf *L. et V.*, n° 27, p. 133), l'ouvrage a grossi de près de cent pages, malgré la suppression d'un chapitre sur la « théologie œcuménique » qui a donné naissance depuis à un petit livre séparé (cf *L. et V.*, n° 60, p. 149). Cette solide *Histoire* du chanoine Thils rendra grand service aux nombreux catholiques qui s'intéressent au Conseil œcuménique mais n'ont pas la possibilité d'en lire toute la littérature. Elle retiendra certainement aussi l'attention de théologiens des autres communions chrétiennes.

René BEAUPERE

Peder PALLADIUS, *Paroisses vivantes,* Genève, Labor et Fides, 1963, 180 p.

Voici un texte du XVI[e] siècle étonnamment vivant. C'est — traduit pour la première fois en français par le pasteur J. Sauter — le *Livre de visite* de l'évêque luthérien de Copenhague, Peder Esbernsen dit Palladius, élève de Luther à Wittenberg et figure marquante de la Réforme au Danemark,

De 1538 à 1543 il visita les quelque quatre cents paroisses de son diocèse. Dans chacune d'entre elles il se préoccupait de l'état de l'église et du culte, de l'office du pasteur et du régent (diacre), de l'instruction catéchétique des enfants, de la célébration des mariages, des baptêmes ; il donnait des instructions sur les fêtes liturgiques, sur le soin des pauvres, sur la nécessité de la discipline (excommunication). Ce livre est le manuel rédigé par Palladius vers 1541 et utilisé librement par lui et par ses collègues.

Document passionnant pour connaître l'existence concrète des paroisses protestantes danoises à l'aube de la Réforme, ce *Livre de visite* reste plein d'intérêt et de vie pour un chrétien du XX[e] siècle. Les catholiques replaceront dans le contexte du XVI[e] siècle les attaques contre le pape et surtout contre les moines qui parsèment ce texte et dont le traducteur lui-même tient, œcuméniquement, à plusieurs reprises, à critiquer l'outrance.

René BEAUPERE

André BIELER, *L'homme et la femme dans la morale calviniste* (Nouvelle série théologique 15), Genève, Labor et Fides, 1963, 160 p.

Le pasteur Biéler nous offre avec ce beau volume le complément annoncé à sa thèse sur *La pensée économique et sociale de Calvin,* parue en 1959 (cf *L. et V.*, n° 42, p. 80-89). Disons d'emblée que ce livre est fort intéressant et qu'il a en particulier les mêmes qualités de clarté que celui qui l'a précédé.

Le propos de l'auteur est d'exposer la doctrine de Calvin et l'action historique de réforme morale qu'elle a commandée.Pour ce

faire, il brosse d'abord un tableau — très sombre — des mœurs au XVIe siècle. La pensée du Réformateur est étudiée ensuite en deux chapitres : le premier — de loin le plus important et le plus long — consacré à l'homme et à la femme ; le second aux enfants et à la famille. Après quoi, une dernière étude dresse le bilan de la réforme calviniste, en veillant avec soin, comme dans l'ouvrage précédent, à laver Calvin d'accusations traditionnelles qui, pour A. Biéler, portent beaucoup plus sur le moralisme et le puritanisme postérieurs que sur le Réformateur de Genève lui-même.

Dans le chapitre spécialement intéressant, consacré à l'homme et à la femme, l'auteur montre que, pour Calvin, l'unité de l'être humain n'est pas l'homme ou la femme pris individuellement, mais le couple. Il y a donc une quasi sacramentalisation fondamentale de l'union conjugale et, en revanche, ajouterons-nous, une méconnaissance de la valeur du célibat, bien que Calvin admette naturellement la possibilité de cette « exception » si clairement prévue par l'Evangile et par saint Paul. Toutefois cette quasi sacramentalisation ne va pas jusqu'à faire de l'union conjugale un sacrement : ce qui permet de comprendre que, pour Calvin et la tradition calviniste, la communion des époux ne soit pas toujours indissoluble ; elle n'est pas assurée *ipso facto* par l'acte du mariage : « à cause de la méchanceté des hommes », il y a des unions qui ne sont qu'apparentes, des divisions qu'il faut malheureusement reconnaître : d'où la porte ouverte au divorce.

Ceci dit pour rappeler que la position du Réformateur s'écarte sur des points importants de la tradition catholique, nous n'en sommes que plus à l'aise pour dire à quel point cette pensée sur les rapports de l'homme et de la femme nous paraît — à travers les nombreuses citations de ce livre — riche et tout à fait digne d'être prise en considération aujourd'hui, dans la mesure même où notre siècle se rapproche beaucoup par certains côtés du XVIe siècle, et où, en particulier, comme l'écrit Mademoiselle M. Barot dans la préface qu'elle a donnée à ce volume, « nous traversons à nouveau une période de désarroi » en ce qui concerne les rapports de l'homme et de la femme.

Les expressions assez crues du XVIe siècle n'étonneront et ne choqueront, espérons-le, aucun lecteur, surtout lorsque cette verdeur est comme transfigurée par une langue aussi belle que celle de Jean Calvin.

Enfin, malgré la justification qu'en donne A. Biéler, nous lui en voulons un peu de n'avoir pas enrichi ce volume d'un dernier chapitre consacré à l'attitude personnelle du Réformateur à l'égard du monde féminin, en dépeignant, à partir de sa correspondance, sa vie intime, familiale et conjugale. Peut-être y aurait-il là une confirmation intéressante des thèses magistralement analysées dans cet ouvrage.

René BEAUPERE

Leonhard REINISCH (éd.), *Theologie heute,* Munich, Verlag C.H. Beck, 1959, 210 p., 7,80 D.M.

Quatorze conférences prononcées devant les micros de la radiodiffusion bavaroise sont ici réunies. Il suffit d'énumérer les auteurs pour se laisser promettre la plus enrichissante des lectures. De plus les exposés sont groupés de manière à constituer un dialogue œcuménique serré : deux théologiens, l'un catholique, l'autre protestant, traitent des sujets les plus légitimement débattus entre leurs confessions.

Ainsi le thème de la foi (connaissance ou option) est traité par Ernst Wolf et Heinrich Fries. Sur ce terrain des convergences se dessinent, les catholiques étant de plus en plus sensibles à l'aspect existentiel de l'acte de foi, tandis que les protestants insistent à nouveau sur le contenu objectif de la Parole qui sollicite notre fidélité... Des exposés de Bornkamm et de Geiselmann abordent l'interprétation totale de l'Ecriture sous le biais très actuel d'une critique de la « démythologisation ». Les questions de la justification, de la nature et de la grâce sont l'objet des conférences de Gerhard Steck et de Karl Rahner. Ce dernier nous dit comment la doctrine catholique de la liberté sauve intégralement la gratuité dans le plan concret de Dieu, comment notre conception de la grâce et du mérite ne nous empêche pas de goûter et de viser la pauvreté spirituelle, dont la Réforme fit son apanage.

Sur le terrain de l'ecclésiologie, les divergences paraissent pour plus longtemps insurmontables. Hans Ruekert et Otto Karrer nous parlent des ministères dans l'Eglise. Notons que l'exposé protestant insiste sur l'institution divine de l'Eglise constituée, sur la spécificité des ministères à l'ntérieur du « sacerdoce universel ». La conception de l'unité est paradoxalement de celles qui nous divisent ; on sait combien l'affirmation de l'Eglise catholique de réaliser déjà l'« una sancta » choque la mentalité protestante ; mais si l'on cherche à se figurer existentiellement ce que serait une réunion selon les perspectives catholiques, elle ne pourrait qu'être enrichissement mutuel et, si l'unité est vraiment pour un mieux être de toute l'Eglise, respect des différents styles acquis durant les dissidences. Tel est le sens de la conférence de Michel Schmaus. Le protestant Rudolf Staehlin refuse de considérer la division actuelle comme un état normal correspondant à la diversité des peuples et des langues. Le devoir de chaque église est, dans le respect de la vérité et de la volonté du Seigneur, de marcher vers un état de la chrétienté plus conforme à notre foi, l'esprit particulier à chaque confession dût-il en pâtir et se sacrifier.

Quatre autres conférences ne forment pas entre elles dialogue. Ce sont celles de K. Schubert sur la signification des manuscrits de la Mer morte, celle de Kl. Von Bismarck sur « Christianisme et politique », celle de Paul Overhage confrontant le monde de la foi et celui de la biologie moderne. Et l'on sera particulièrement content de lire un exposé de Urs von Balthazar sur l'eschatologie (comment l'eschatologie permet au christianisme de se former une anthropologie plus englobante que celle des humanismes qui lui sont opposés).

Régie GEREST

Friedrich GOLLERT, *Dibelius vor Gericht*, Munich, Verlag C.H. Beck, 1959, 194 p., 9,80 DM.

La personnalité de l'évêque et théologien protestant allemand Dibelius est connue de tous les milieux qui s'intéressent à l'exégèse, comme de ceux qu'intéresse l'actualité religieuse (récemment encore les journaux mentionnaient la protestation du Superintendant contre une pièce attaquant la mémoire de Pie XII). Le procès dont les pièces nous sont ici présentées est celui qu'il eut à subir dans les années 1934-1936 au temps des persécutions nazies et de l'Eglise confessante. Une œuvre toute objective en même temps que tonifiante.

Régis GEREST

Regin PRENTER, *Der Protestantismus in unserer Zeit*, Stuttgart, Evangelisches Verlagswerk, 1959, 126 p.

Ce petit livre danois, qui nous est présenté ici dans sa traduction allemande, veut réconcilier son public avec quelques affirmations d'un christianisme plus rigoureux que celui auquel l'a habitué un « libéralisme » séculaire. Il montre par exemple que la protestation pour la liberté n'est pas incompatible avec une foi précise en un évangile qui a son contenu de vérité. Le sacerdoce universel y est présenté comme n'excluant pas les ministères particuliers liés à la Parole et au sacrement. Une belle fraîcheur de ton soutient la lecture de ces pages qui nous apprennent surtout que le Danemark est de plus en plus atteint par la renaissance communautaire et ecclésiale du protestantisme contemporain.

Régis GEREST

Kurt FROER (éd.) *Confirmatio. Forschungen zur Geschichte und Praxis der Konfirmation*, Berlin, Evang. Presseverband, 1959, 202 p.

William NAGEL, *Probleme der Konfirmation*, Berlin, Evangelische Verlagsanstalt, 1959, 52 p., 2,40 DM.

Georg GRUNDLER et Ernst KLESSMANN (éd.), *Reformation der Konfirmation*, Göttingen, Vandenhoech und Ruprecht, 1960, 90 p., 4,80 DM.

K. FROER (éd.), *Zur Geschichte und Ordnung der Konfirmation in den lutherischen Kirchen*, Munich, Claudius Verlag, 1961, 206 p.

La confirmation luthérienne pose aux théologiens et aux ministres des Eglises protestantes les mêmes problèmes que la « première communion solennelle » aux catholiques de France. Faut-il garder de telles cérémonies que leur caractère populaire, voire folklorique, semble rendre impropres à réveiller le sens du sérieux de la foi ? D'ailleurs peut-on exiger de jeunes ou d'adolescents un engagement ?

Régis GEREST

Siegfried GRUNDMANN, *Der lutherische Weltbund. Grundlagen, Herkunft, Aufbau,* Cologne, Bölhau Verlag, 1957, 586 p., 32 DM.

Cet ouvrage est une petite somme de tout ce qui concerne le luthéranisme actuel. Une première partie traite de la théologie et des théologies de l'Eglise dans le monde luthérien, et des incidences des situations concrètes sur la conception idéale. Il est ensuite question de l'histoire des différentes Eglises nationales en Allemagne, Scandinavie, Etats-Unis ; puis de leur organisation actuelle. Enfin, il est traité plus particulièrement des mouvements unitaires au sein du luthéranisme et très particulièrement de la *Fédération luthérienne mondiale* (depuis 1923 et surtout depuis 1947).

Régis GEREST

Le Gérant : M.-R. BEAUPÈRE
Imprimerie Artistique P. Jacques, Aix-les-Bains (Savoie)
Dépôt légal : 3me trimestre 1963